

ESSAIS DE MORALE,

CONTENUS En divers Traitez sur plusieurs devoirs importans.

TROISIEME VOLUME.

HUITIE'ME EDITION.



A LA HAYE,

Chez ADRIAN MOETJENS, Marchand Libraire prés la Cour, à la Librairie Françoise.

M. DCC.



peut dire qu'il est tout nouveau, ou plûtôt qu'il paroit ici sous sa forme naturelle, au lieu qu'il étoit comme déguisé dans l'autre.

Il seroit inutile de marquer par quelles occasions ces Traitez ont été faits, puis que ce n'est pas ces occasions qui les peuvent rendre utiles au public, qui n'en doit juger que par ce qu'ils ont de bon en eux-mêmes.

On trouvera diverses corrections dans cette édition ici: & la principale est que plusieurs personnes ayant témoigné qu'elles étoient incommodées de la multitude de ces petits nombres, on en a reduit plusieurs en un: & on a aussi divisé les Traitez en Chapitres, ausquels on a fait des titres, ce qui fera mieux voir que ces Traitez avoient un ordre naturel, & qu'ils n'étoient pas composez de pensées détachées & sans liaison.

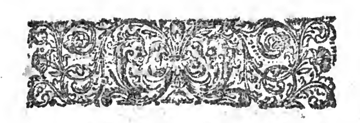


TABLE DES TRAITEZ ET DES CHAPITRES,

Contenus en ce Volume.

PREMIER TRAITÉ,

De la connoissance de soi-même.

PREMIERE PARTIE.

CHA-

CHA-

SECOND TRAITE',

De la charité & de l'amour propre.

CHA-

CHA-

CHA-

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

que

SIXIE'ME TRAITE',

De la guerison des soupçons.

CHAPITRE I.

SEP-

SEPTIE'ME TRAITE'

Qu'il ne faut point se scandaliser des défauts des gens de bien.

HUITIE'ME TRAITE'.

Des moyens de profiter des mauvais Sermons.

CHA-

Fin de la Table des Traitez & des Chapitres.

Appre-

Approbation des Docteurs.

NOus ſous-ſignez Docteurs en Theologie de la Faculté de Paris, certifions que nous avons lû un Livre qui a pour titre *Eſſais de Morale*, troiſiéme partie, composé par le Sieur de Chantereſne, dans lequel nous n'avons rien trouvé qui ſoit contraire à la Foi de l'Egliſe Catholique & aux bonnes mœurs. Fait à Paris le 9. Septembre, 1675.

GERBAIS.

Thomas Roulland.

ESSAIS DE MORALE,

PREMIER TRAITÉ.

De la Connoissance de soy-même.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE I.

Que les hommes sont également unis dans l'aveu de la necessité de se connoitre, & dans l'éloignement qu'ils ont de cette connoissance. Origine de cette aversion.

LE Precepte le plus commun de la Philosophie, tant Payenne, que Chrêtienne, est celuy de *se connoître soy-même*; & il n'y a rien en quoy les hommes se soient plus accordez que dans l'aveu de ce devoir. C'est une de ces veritez sensibles, qui n'ont point besoin de preuves; & qui trouvant dans tous les

 hom-

hommes un cœur qui les sent, & une lumiere qui les approuve. Quelque agreable qu'on s'imagine l'illusion d'un homme qui se trompe dans l'idée qu'il a de luy-même, on le trouve toûjours malheureux d'être trompé, & on est au contraire penetré du sentiment qu'un Poëte a exprimé dans ces Vers.

Illi mors gravis incubat
Qui notus nimis omnibus,
Ignotus moritur sibi.

Il faut faire d'autant plus d'état de ces principes dans lesquels les hommes se trouvent unis par un consentement si unanime, que cela ne leur arrive pas souvent. Leur humeur vaine & maligne les a toûjours portez à se contredire les uns les autres quand ils en ont eu le moindre sujet. Chacun a voulu ou rabaisser les autres, ou s'en distinguer, en disant quelque chose de nouveau, & en ne suivant pas simplement le train commun. Ainsi il faut qu'une verité soit bien claire, lors qu'elle étouffe cette inclination, & qu'elle les contraint de se réünir dans quelque maxime. Et c'est ce qui est arrivé à l'égard de celle-cy. Car il ne s'est point trouvé de Philosophe assez bizarre pour pretendre que l'homme devoit éviter de se connoître. Que si quelqu'un passoit même jusqu'à cét excés; il ne le pourroit

faire

faire qu'en supposant que l'homme est si malheureux, & que ses maux sont tellement sans remede, qu'il ne seroit qu'augmenter son malheur en se connoissant soy-même. Et ainsi il faudroit toûjours se connoître, pour conclurre même par ce bizarre raisonnement, qu'il est bon de ne se connoître pas.

Mais ce qui est bien étrange, c'est qu'étant si unis à avoüer l'importance de ce devoir, ils ne le sont pas moins dans l'éloignement de le pratiquer. Car bien loin de travailler serieusement à acquerir cette connoissance, ils ne sont presque occupez toute leur vie que du soin de l'éviter. Rien ne leur est plus odieux que cette lumiere qui les découvre à leurs propres yeux, & qui les oblige de se voir tels qu'ils sont. Ainsi ils font toutes choses pour se la cacher, & ils établissent leur repos à vivre dans l'ignorance, & dans l'oubly de leur état.

C'est ce qui a donné lieu à un grand Esprit de ce siecle de faire voir dans un excellent discours, que ce desir d'éviter la veuë de soy-même est la source de toutes les occupations tumultuaires des hommes, & sur tout de ce qu'ils appellent divertissement; qu'ils ne cherchent en tout cela qu'à ne penser point à eux, qu'il suffit pour rendre un homme miserable de l'obliger d'arrêter la veuë sur soy, & qu'il n'y a point de felicité humaine qui la puisse soûtenir. Qu'ain- *M. Pascal.*

si l'homme sans la grace est un grand supplice à luy-même, qu'il ne tend qu'à se fuïr, qu'il se regarde en quelque sorte comme son plus grand ennemy, & qu'il fait consister son bonheur à s'oublier soy même, & à se noyer dans cét oubly.

Cette inclination n'est pas l'effet d'une mauvaise habitude, ny d'un déreglement particulier à quelques uns d'entre les hommes, c'est la pente generale de la nature corrompuë. Nous sommes hors de nous-mêmes dés le moment de nôtre naissance, & l'ame de plus ne s'occupant dans le temps de l'enfance que des choses exterieures & des sentimens de son corps, se rend par là ces objets, & ces sentimens si familiers, & s'y attache si fortement qu'elle ne sçauroit rentrer en elle-même qu'en se faisant violence. Et comme elle n'y trouve pas ce qu'elle desire, elle en sort le plûtost qu'elle peut, & le chagrin fait qu'elle se porte incontinent vers ces autres objets, & qu'elle s'y applique avec d'autant plus d'ardeur, qu'ils luy servent à oublier ses miseres interieures, dont elle ne sçauroit soutenir la veuë. *Projicit se foras, miserabiliter scalpi avida contactu sensibilium.*

CHA-

CHAPITRE II.

Comment les hommes allient l'inclination qu'ils ont à se regarder en tout, avec celle qu'ils ont à éviter la veuë d'eux-mêmes.

MAis pour ne pousser pas plus loin qu'il ne faut cét éloignement que l'homme a de se connoître, & pour en mieux penetrer le fond, il faut ajouter qu'il est joint à une inclination contraire en apparence, qui le porte à se regarder en tout. Car le plus grand plaisir d'un homme orgueilleux est de contempler l'idée qu'il se forme de luy-même. Cette idée est la source de toutes ses vaines satisfactions : il y rapporte tout, & rien ne luy plaist qu'à proportion qu'il contribuë à la rehausser, à l'agrandir, & à la rendre plus vive.

Ces deux inclinations, dont l'un portee à fuir, & l'autre à rechercher la connoissance de soy-même, sont également naturelles à l'homme, aussi elles naissent de la même source, quoy qu'opposées en apparence.

L'homme veut se voir, parce qu'il est vain. Il évite de se voir, parce qu'étant vain il ne peut souffrir la veuë de ses défauts & de ses miseres. Pour accorder donc ces desirs contraires, il a recours à un artifice digne de sa va-

vanité, par lequel il trouve moyen de les contenter tous deux en même temps. C'est de couvrir d'un voile tous ses défauts, de les effacer en quelque sorte de l'image qu'il se forme de luy-même, & de n'y laisser que les qualitez qui le peuvent relever à ses propres yeux. S'il ne les a pas effectivement, il se les donne par son imagination, & s'il ne les trouve pas dans son propre être, il les va chercher dans les opinions des hommes, ou dans les choses exterieures qu'il attache à son idée, comme si elles en faisoient partie; & par le moyen de cette illusion, il est toûjours absent de luy-même. & present à luy-même; il se regarde continuellement, & il ne se voit jamais veritablement, parce qu'il ne voit au lieu de luy-même que le vain phantôme qu'il s'en est formé.

Quand un Caribe par exemple se represente à luy-même, il ne voit qu'un certain spêctre semblable à l'image qu'il a veu de luy-même dans l'eau; & le regardant comme adroit à tirer de l'arc, & à pescher, comme maître d'une certaine cabane. comme ayant tué tels & tels de ses ennemis, comme mari d'une telle femme, il s'occupe tout entier de ces idées & des objets exterieurs quiles renouvellent, & passe ainsi toute sa vie sans faire reflexion sur cette partie de son être qui pense & qui raisonne, sans songer ce qu'elle est, d'où elle vient, ni ce qu'elle deviendra, ni ce qui peut faire son bonheur & son malheur.

Et il ne faut pas s'imaginer que l'orgueil du reſte des hommes agiſſe d'une autre ſorte que celuy de ces miſerables peuples. Ils ornent ſeulement un peu mieux cette image qui eſt l'objet de leur amour. Un Capitaine en ſe regardant ſoy-même voit un phantôme à cheval qui commande à des ſoldats. Un Prince voit un homme richement vêtu qu'on regarde avec reſpect, & qui ſe fait obeïr par quantité de gens. Un Magiſtrat voit un homme revêtu des ornemens de ſa dignité, qui eſt reveré des autres hommes, parce qu'il eſt en état de les ſervir ou de leur nuire. Une femme vaine ſe repreſente une idole qui charme par ſa beauté ceux qui la voyent. Un avare ſe voit au milieu de ſes treſors. Un ambitieux ſe repreſente entouré de gens qui s'abbaiſſent ſous ſa grandeur. Et ainſi chacun n'a pour but dans toutes les actions dont l'amour propre eſt le principe, que d'attacher toûjours à l'idée qu'il a de luy-même de nouveaux ornemens & de nouveaux titres.

CHAPITRE III.

Idée confuse du Moy, *principal objet de l'amour des hommes, & source de leurs plaisirs & de leurs ennuis.*

IL y a une idée plus spirituelle de soy-même, qui fait des effets tout semblables à ceux que j'ay décrits. C'est lors qu'en ne concevant distinctement aucunes qualitez, ny bonnes ny mauvaises, on conçoit seulement ce qu'on exprime par le mot de *moy*, & ce *moy* conçû en cette maniere nous cache de même tous nos défauts, & suffit pour attirer notre amour. La veuë secrette que nous en avons se glisse par tout. On y rapporte tout. C'est le principe de la plûpart des plaisirs que l'on ressent. Et quoy que si on venoit à developer ce que renferme ce *moy*, on n'y trouvât rien d'aimable, & qu'il n'y eût peut-être rien qui ne donnât de l'horreur, on l'aime pourtant sous cette idée confuse de *moy*, & l'on en évite la veuë distincte & particuliere qui nous le feroit haïr.

D'où pensez-vous que vient cét ennuy qui accable ceux qui ont été dans les grandes places, quand on les reduit à vivre en repos dans leur maison? Ce n'est pas seulement

ment de ce qu'ils s'y voyent trop, & que la veuë de leurs misères & de leurs défauts les y vient troubler. Peut-être que c'est une des causes de leur chagrin, mais ce n'est pas la seule. C'est aussi parce qu'ils ne se voyent pas assez, & qu'il y a moins de choses qui renouvellent l'idée de leur *moy*. Cette idée faisoit leur plaisir pendant leur fortune, & l'absence de ce plaisir fait leur chagrin pendant ce qu'ils appellent disgrace.

On a beau s'occuper de soy-même dans la solitude; les images que l'on s'en forme sont infiniment plus sombres que celles qui sont aidées par les objets exterieurs. Les gens qui sont dans les grands emplois sont avertis par tous ceux qui s'adressent à eux qu'ils sont puissans, qu'ils peuvent nuire ou servir. Mille choses excitent vivement en eux l'idée de leur *moy*, & la mettent devant leurs yeux avec quelque qualité agreable de *grand*, de *puissant*, de *respecté*. Le commerce de la civilité du monde fait le même effet à l'égard de ceux qui vivent. Car comme il est tout rempli de témoignages d'estime & d'affection, d'égards, d'applications, il leur donne lieu de se representer à eux-mêmes comme aimez & estimez, & par consequent comme aimables & estimables. Et par une raison contraire les deserts & les lieux solitaires chagrinent & ennuyent les hommes vains & ambitieux, parce qu'ils ne leur parlent point d'eux-mê-

mes, & qu'ils voudroient qu'on ne parlâ d'autre chose.

C'est ce que l'amour propre avouë franchement quand il ne se déguise point & qu'il découvre naïvement ce qui luy plaît dans les occupations penibles dont il charge les hommes. Il n'y en a gueres, par exemple, de plus laborieuses que celles de ceux qui parlent en public, comme les Avocats. Ils sont obligez de se charger la tête de mille affaires desagreables, de s'appliquer à chercher des pensées & des expressions pour remplir leurs discours, d'épuiser les forces de leur corps & de leur esprit sur des matieres qu'ils seront bien-aises d'oublier si tôt qu'ils se seront acquitez de leur ministere. Cependant parce qu'il y a bien des choses dans cette profession qui renouvellent l'idée de soy-même, ceux qui l'exercent avec honneur croyent être les plus heureux des hommes, & il n'y a qu'à entendre sur ce sujet un de ces anciens Orateurs pour juger de ce qui soûtient les autres. "Qu'y a t'il de plus
Quint. dial. orat. „ doux, dit-il, à un honnête homme, né
„ pour les plaisirs honnêtes, que de voir
„ sa maison toûjours pleine de gens, & de
„ sçavoir qu'ils ne luy rendent pas ces de-
„ voirs à cause de ses richesses, ny par l'es-
„ perance d'être ses heritiers, ny à cause de
„ quelque charge qu'il exerce, mais à cau-
„ se de luy-même; que ceux même à qui
„ l'on fait la cour pour être leurs heritiers,

ceux

„ ceux qui ſont les plus puiſſans en biens &
„ en credit le viennent trouver, quoy qu'il
„ ſoit ſouvent & jeune & pauvre, afin de
„ luy recommander leurs propres affaires,
„ ou celles de leurs amis? Y a-t'il rien dans
„ les richeſſes & dans la grandeur qui puiſſe
„ donner un plaiſir égal à celuy qu'il reſſent
„ quand il voit des perſonnes conſiderables
„ par leur âge, & dont le credit s'étend par
„ toute la terre, confeſſer dans l'abondan-
„ ce des richeſſes dont ils joüiſſent, qu'ils
„ n'ont pas le premier & le plus grand de
„ tous les avantages du monde, qui eſt ce-
„ luy que poſſede un Orateur? Que dirai-
„ je de cette foule de gens qui ſe preſentent
„ pour l'accompagner, ou qui vont au de-
„ vant de luy; de l'éclat avec lequel il pa-
„ roît en public; du reſpect qu'on luy rend
„ dans les jugemens; de la joye qu'il reſſent
„ lors que s'étant levé pour parler ſeul au
„ milieu d'une foule de gens qui l'écoutent
„ en ſilence, il voit les yeux de tous les Au-
„ diteurs tournez vers luy, que le peuple ſe
„ preſſe pour l'entendre, & qu'il grave dans
„ tous les eſprits les mêmes impreſſions qu'il
„ luy plaît de faire paroître en ſoy.

Voilà ce qui faiſoit ſupporter à ce Romain les fatigues & les dégoûts de cette profeſſion. Et ſi tous ceux qui ſont dans les autres emplois pénibles ou dangereux parloient auſſi ſimplement que lui, ils nous diroient de même que tout ce qui leur plaît ſe reduit à cet-

à cette idée de leur *moy* honoré & respecté par les autres.

CHAPITRE IV.

Adresses des hommes pour empêcher que les objets du dehors, & principalement la veuë des jugemens que les autres font d'eux, ne les rapelient à eux mêmes, & ne leur fassent connoitre leurs défauts.

ON voit assez par ces exemples de quelle sorte l'amour propre se sert des objets exterieurs pour contenter ces deux inclinations naturelles à l'homme, de se connoitre & de ne se connoitre pas, en ne permettant pas d'une part qu'il se voye autrement que par une idée confuse, qui ne luy represente aucun défaut, & en y joignant de l'autre tout ce qu'il peut des choses exterieures, qui luy donnent moyen d'y attacher une image phantastique de grandeur. Mais cela ne suffit pas neanmoins à l'homme pour se procurer le repos & le plaisir qu'il cherche, ny pour éviter la connoissance de ses défauts dont il a tant d'horreur. Il a besoin de bien d'autres addresses pour en éviter la veuë. En vain se repandroit-il au dehors, il ne laisseroit pas de s'y trouver & mille choses luy pourroient mettre ses dé-

fauts & ses miseres devant les yeux. Il en verroit l'image dans tous les défauts & dans toutes les miséres des autres qu'il ne sçauroit s'empêcher de voir, & qu'il regarde même souvent avec trop de curiosité. Ainsi comme il ne trouveroit pas mieux son compte hors de luy-même que dans luy-même, il y a bien de l'aparence que si la crainte de se voir tel qu'il est l'avoit fait sortir hors de soy, l'image de luy-même, qui luy seroit representée par tous les objets exterieurs, l'y feroient rentrer malgré qu'il en eût.

Mais pour mieux comprendre encore de quelle sorte l'homme pourroit être forcé de se voir lui-même par les objets qui sont hors de luy; & ce qu'il fait pour s'en garantir, il faut considerer qu'il ne se regarde pas moins selon un certain être qu'il a dans l'imagination des autres, que selon ce qu'il est effectivement, & qu'il ne forme pas seulement son portrait sur ce qu'il connoît de soy par luy-même; mais aussi sur la veuë des portraits qu'il en découvre dans l'esprit des autres. Car nous sommes tous à l'égard les uns des autres comme cét homme qui sert de modéle aux Eleves dans les Academies des Peintres. Chacun de ceux qui nous environnent se forme un portrait de nous, & les differentes manieres dont on regarde nos actions, donnent lieu d'en former une diversité presque infinie.

La principale distinction des Grands & des

Petits,

petits, de ceux qui ont de la reputation, & de ceux qui n'en ont pas, c'est qu'il y a plus de gens qui font le portrait des uns que des autres. Que de gens font le portrait d'un Prince! Tout son Royaume, tous les païs étrangers sont pour lui une Academie de Peintres, dont il est le modele. Ceux qui en sont plus éloignez, ne le representent que par des traits plus grossiers. Ceux qui en sont plus prés, en font des portraits plus vifs & plus ressemblans. Un homme du commun au contraire qui vit dans sa famille n'est peint que par le petit nombre de ceux qui le connoissent, & les portraits qu'on fait de lui, ne sortent gueres hors l'enceinte de sa Ville.

Mais ce qu'il y a de plus considerable en ceci, c'est que les hommes ne font pas seulement le portrait des autres, mais qu'ils peuvent voir aussi ceux que l'on fait d'eux, & s'ils les vouloient regarder de bonne foy, rien ne seroit plus capable de remedier à leur orgueil, & ne pourroit plus servir à les détromper, que la veuë même de ces portraits.

Que l'on choisisse le plus grand & le plus glorieux homme du monde, & qu'on lui donne un esprit assez étendu pour contempler tout à la fois toute cette varieté de jugemens qu'on fait de lui, & pour joüir pleinement de tout le spectacle des pensées & des mouvemens qu'il excite dans les autres,

il

il n'y a point de vanité qui puisse subsister à cette veuë. Pour un petit nombre de jugemens avantageux, il en verroit une infinité qui lui déplairoient. Il verroit que les défauts qu'il se dissimule ou qu'il ne connoît point sautent aux yeux de la plûpart des gens; que souvent ils ne s'entretiennent d'autre chose, & qu'on ne le regarde que par cét endroit. Il verroit que le monde est trés-peu touché de toutes ces belles qualitez dont il se flatte; que les uns ne les voyent seulement pas, les autres les regardent avec froideur, les autres n'y remarquent que ce qu'elles ont de defectueux, les autres les obscurcissent & les defigurent, en y joignant des défauts qu'ils connoissent en lui; & que de tout cela il se forme un portrait qui n'est propre qu'à faire mourir son orgueil.

Il n'y auroit donc pour apprendre à s'humilier qu'à ouvrir les yeux à tous ces divers jugemens qu'on forme de nous, & la raison sçauroit bien les découvrir si nous desirions sincerement de les connoître. Mais parce que la vanité est un mal dont on ne veut pas guerir, & qu'on met son bonheur à n'en guerir pas, pour se garantir de cette veuë, on se sert d'une adresse, qui toute grossiere qu'elle est, ne laisse pas de faire son effet. C'est qu'encore que la raison soit convaincuë en general, qu'on forme de nous bien des jugemens peu favorables;

bles ; & que l'exemple de ceux que nous entendons à toute heure faire des autres, & que nous en faisons nous-mêmes, nous le puisse apprendre, nous faisons en sorte neanmoins de ne pas voir ceux qui sont à nôtre desavantage, & de nous appliquer uniquement à ceux qui nous sont avantageux. Ainsi en éloignant de nôtre esprit tous ces objets qui nous pourroient choquer, en ne nous attachant qu'à ceux qui nous plaisent, en nous trompant volontairement, & en fuïant d'être détrompez, la vanité demeure à demy satisfaite, & se procure ce vain plaisir dans lequel les hommes vains mettent leur fausse felicité.

Il est encore plus aisé que les Grands, & généralement tous ceux à qui on a interest de plaire, s'entretiennent dans cette illusion, parce qu'au lieu qu'on ne se forme qu'un portrait des autres hommes, on s'en forme en quelque sorte deux de ceux-cy, l'un interieur qui est le veritable, l'autre exterieur, où l'on ne fait entrer que ce qu'on juge leur pouvoir plaire. Et l'on a grand soin ensuite de ne leur mettre devant les yeux que ce faux portrait, & de tâcher de faire qu'ils le prennent pour le veritable. Il est vray qu'il leur seroit aisé de s'empêcher d'y être trompez, & de se convaincre eux-mêmes, qu'il n'y a rien de si faux & de si vain que tous ces témoignages d'estime, d'affection, & d'attachement qu'on leur rend.

Ils

Ils sçavent ce qu'ils pensent souvent eux-mêmes de ceux à qui ils en rendent de semblables, & ils n'ont pas sujet de juger les autres plus sinceres qu'eux. Mais ils sont bien-aises de n'approfondir pas les choses si avant. Ils se contentent donc de cette surface trompeuse, ils laissent là ces portraits interieurs qu'ils craignent de découvrir, & ils s'arrêtent uniquement à ces portraits flattez, qui sont faits exprés pour tirer d'eux ce qu'on en pretend.

On use de la même adresse pour empêcher que les défauts & les miseres des autres; & les jugemens qu'on voit faire d'eux, & que l'on en fait soy-même, ne nous rappellent à nous, & ne nous découvrent nôtre propre illusion. L'esprit aidé de l'amour propre retranche toutes les reflexions qu'il pourroit faire ; ou s'y applique si peu, qu'elles ne font presque point d'impression. On entend parler à toute heure avec mépris de gens qui se trompent eux-mêmes. On voit qu'ils sont l'objet ordinaire de la mocquerie des hommes. Car il n'y a rien de plus ridicule qu'un homme trompé par sa propre vanité. Cependant on ne pense point qu'on est soy-même cét homme trompé & ridicule ; qu'on dit peut-être de nous en nôtre absence ce qu'on dit des autres devant nous, que nous y donnons autant de sujet qu'eux, qu'il n'y a pas d'apparence qu'on ait plus d'égards pour nous, que pour tous les autres.

Quel-

Quelques frequens & quelques certains que soient ces objets, ils n'en ont pas plus de force pour obliger l'esprit de rentrer en soy, & d'y voir les mêmes defauts & les mêmes miseres qu'il voit dans les autres. Pense t'on davantage à la mort pour apprendre, ou pour voir tous les jours la mort de ceux avec qui on a vécu ? On fuit ce spectacle si l'on peut. Si on ne peut l'éviter on fuit les reflexions qu'il devroit produire. Si on ne les peut étouffer absolument, on s'en détourne le plûtôt qu'on peut. Ce que j'ay dit de la mort se peut dire de toutes les autres miseres, & de tous les défauts des hommes qui pourroient nous representer les nôtres. Ces images frappent nos yeux à tous momens, mais nous les fermons aussi à tous momens pour ne les pas voir. Nous nous trompons si nous le pouvons, & si nous ne le pouvons pas tout à fait, nous en détournons au moins nos pensées.

Que diroit-on d'un homme qui voyant tous les jours son image dans un miroir & s'y regardant sans cesse ne s'y reconnoîtroit jamais, & ne diroit jamais, me voilà ? Ne l'accuseroit-on pas d'une stupidité peu différente de la folie ? C'est neanmoins ce que font tous les hommes ; & c'est même l'unique secret qu'ils ont trouvé pour se rendre heureux. Ils voyent à tous momens l'image de leurs propres défauts dans ceux

de

de tous les autres, & ils ne les y veulent jamais reconnoitre. Etre plein de miseres & ne les point voir; ignorer ses défauts lorsque personne ne les ignore; être l'objet des railleries d'une infinité de gens, & n'en vouloir rien sçavoir; se repaître de vaines imaginations, sans vouloir connoitre qu'elles sont vaines, c'est un état qui ne semble pas fort souhaitable: & c'est neanmoins ce qui fait la felicité des gens du monde, principalement des Grands.

CHAPITRE V.

Par quel moyen nous faisons en sorte, ou qu'on ne nous dise point la verité, ou qu'on nous la dise inutilement.

C'Est par les moyens que nous avons marquez qu'on s'empêche de voir la verité lors qu'il faudroit quelque soin & quelque application pour la trouver. Mais il y a des rencontres où elle nous vient trouver elle-même, & dans lesquelles on seroit forcé de la voir si on n'usoit de bien des adresses pour l'éviter. Car il se trouve quelquefois des gens assez charitables, pour essayer de nous tirer de l'illusion où nous vivons à l'égard de nous-mêmes. L'amour propre fait donc son possible pour éloigner cét inconvenient, & il ne manque pas enco-

re de voyages pour y réüssir. Car il témoigne tant de chagrin & de mauvaise humeur à ceux qui nous voudroient rendre ce bon office; il trouve tant de pretextes pour ne pas croire ce qu'on nous découvre de nos défauts, il est si ingenieux à en trouver de plus grands dans ceux qui remarquent les nôtres, & à faire passer pour malignité les jugemens qu'ils font à nôtre desavantage, qu'il n'y a presque personne qui se veüille hazarder à nous les dire.

Le principe general de l'amour propre, c'est qu'on ne peut rien condamner en nous par un mouvement d'équité & de justice. Ainsi dés lors que quelqu'un fait voir qu'il ne nous approuve pas en tout, on luy attache l'idée de prevention, de jalousie, ou quelque autre encore moins favorable. Et comme personne n'aime à se faire regarder ainsi, il se forme parmy les hommes une espece de conspiration à se dissimuler les sentimens qu'ils ont les uns des autres, & il n'y a point d'accord qui soit mieux gardé que celuy-là, parce qu'il est fondé sur un sentiment d'amour propre, dont il y a peu de personnes qui soient exempts.

Et il ne faut pas s'imaginer qu'on ne prenne ce soin de cacher la verité qu'à l'égard de ceux de qui l'on craint, ou de qui l'on espere quelque chose. On en use presque de même à l'égard de tout le monde.

On s'applique plus à tromper les Grands, mais on ne s'applique pas davantage à dé-

trom-

tromper les petits. C'est toute la differen-ce que l'on met entre les uns & les autres. On n'aime à être hay de personne. Ainsi on n'aime à dire la verité à personne. On sçait d'ailleurs que pour la faire recevoir, il faudroit beaucoup d'adoucissemens, de temperamens & de tours étudiez. Or l'on ne veut pas prendre cette peine pour des personnes que l'on considere peu, Ainsi on ne dit pas la verité aux Grands, parce qu'on a interest de la leur cacher : & on ne la dit pas non plus aux Petits, parce qu'on n'a pas assez d'interest de la leur dire.

Cette reserve que les hommes gardent entr'eux, en évitant de se communiquer les pensées qu'ils ont au desavantage les uns des autres, n'est pas neanmoins sans bornes, & il y a quelquefois des raisons qui les portent à s'en dispenser. Il ne faut même souvent qu'une legere émotion pour faire éclater tout d'un coup ce qu'on avoit tenu fort long-temps caché : & de plus on n'est reservé de cette sorte qu'en parlant aux personnes mêmes dont on connoît les défauts. Mais ce que l'on dissimule en leur presence se dit d'ordinaire d'autant plus librement en leur absence, qu'on a eu plus de peine à se retenir. Il est vray qu'on se ménage un peu plus à l'égard de ceux qui pourroient nuire, & qu'on apporte plus de précaution à decouvrir ce qu'on pense d'eux. Mais comme c'est une contrainte penible que de cacher

tous

toûjours ses sentimens, le desir qu'on a de s'en délivrer fait qu'on prend assez facilement confiance en ceux à qui l'on parle, & qu'il faut peu de raisons pour porter à se repandre avec liberté.

Ainsi au lieu que la charité oblige à avertir les personnes mêmes de leurs défauts, pour leur donner moyen de s'en corriger, & à les cacher aux autres, pour ne pas blesser leur reputation, on fait d'ordinaire tout le contraire, & l'on parle de ces défauts à tout le monde à l'exception de ceux-là seulement qu'il seroit utile d'en avertir.

Or quoy que ces effusions de malignité qui entrent si souvent dans les entretiens des hommes, soient en elles-mêmes un trés-grand mal, il arriveroit neanmoins de là quelque bien si nous avions soin d'en profiter. Car ces discours particuliers se répandant peu à peu, & formant un bruit public, il en revient souvent quelque chose aux oreilles des interessez, parce qu'il se trouve assez de gens, qui n'ayant pas assez de charité ou de force pour nous dire eux-mêmes ce qu'ils pensent de nous, sont bien aises de s'en decharger en l'attribuant à d'autres. Ce seroit donc un moyen pour ceux à qui on le découvre de sortir de l'illusion où ils vivent. Mais on a le cœur si corrompu & si plein d'aversion pour la verité, qu'on abuse encore le plus souvent de ce moyen, & qu'on se le rend inutile. Car au lieu de juger com-

comme on devroit que ces discours & ces jugemens, dont on est blessé, sont repandus parmi une infinité de gens, & qu'ainsi on n'a pas droit de s'en prendre à personne en particulier, l'inclination qu'on a à se tromper soy-même fait que l'on tourne tout son chagrin contre celui qui s'en trouve chargé; qu'on se persuade qu'il est seul de son sentiment; & qu'il n'y est entré que par haine ou par interêt. On lui attribuë même d'ordinaire quelque imprudence ou quelque excés pour avoir plus de droit de rejetter ses sentimens, & par le moyen de cette illusion volontaire on étouffe l'impression que ces discours pouvoient faire, on se conserve dans l'estime de soy-même, & l'on évite en quelque sorte de voir en soy ce que le monde y desaprouve, parce que c'est un spectacle que la vanité ne peut souffrir.

J'ay dit que l'on l'évite en quelque sorte, parce qu'on ne l'évite pas tout à fait. La verité se fait toûjours un peu de jour au travers de tous ces nuages dont on s'efforce de l'obscurcir. Il en passe toujours quelques rayons qui incommodent l'orgueil, & qui troublent ce faux repos qu'il s'efforce de se procurer. Ces opinions qui ne sont fondées que sur une erreur volontaire, ne sont jamais fermes & assurées. Elles sont toujours mêlées de defiance, & par consequent de chagrin, d'ennuy & d'inquietude. Ainsi au lieu de cette joye pure & de cette satisfaction plei-

pleine & entiere, à laquelle l'amour propre aspiroit, tout ce qu'il peut faire avec tous ses déguisemens est de surprendre un peu les sentimens de tristesse qui se nourrissent au fond du cœur, & qui sont toûjours prests de s'en emparer.

Ce sont là les sentimens naturels de l'amour propre, & les adresses ordinaires dont il use pour nous cacher nos fautes, & pour empêcher qu'on ne nous les fasse connoître. Et il est remarquable que comme c'est en soy-même un trés-grand défaut de ne vouloir pas voir la verité, il ne veut pas reconnoître en soy cette mauvaise disposition non plus que les autres. Il n'use donc pas de moins d'artifices pour la déguiser aux autres & à nous-mêmes. Et c'est pourquoy on ne voit gueres de gens qui ne se fassent honneur d'aimer la verité, & qui avoüent franchement qu'ils ne sont pas bien aises qu'on la leur découvre. On s'offense de ce reproche autant que d'aucun autre, & en un mot on voudroit avoir la gloire d'aimer la verité, & la satisfaction de ne l'entendre jamais.

Mais comme ces deux passions sont en quelque sorte incompatibles, on tâche de les accorder en donnant quelque chose à l'une & à l'autre. Il est vray que comme c'est l'amour propre qui fait ce partage, il se fait fort inégal. Car il met ordre qu'on ne nous dise jamais ces défauts essentiels, ausquels nous

nous ſommes attachez par une paſſion vive & agiſſante ; qu'on nous diſſimule ceux qui nous attirent le mépris des hommes, & qui nous donneroient lieu de nous mépriſer nous mêmes, & de croire que c'eſt avec raiſon que les autres nous mépriſent. Toute la liberté que nous donnons donc aux autres ſur ce ſujet, eſt de nous faire remarquer quelques petits défauts qui ne défigurent pas l'image que nous avons de nous-mêmes ; & qui en laiſſent ſubſiſter toute la beauté.

Velut ſi
Egregio impreſſos reprebendas corpore nævos.

Ainſi nous ſouffrons qu'on diſe ſes ſentimens d'un diſcours ou d'un écrit que nous aurons fait, qu'on y reprenne quelques expreſſions moins juſtes, quelque mauvaiſe cadence, quelque endroit negligé, à condition neanmoins qu'on en ait eſtimé le deſſein, les penſées, l'œconomie, & les autres parties plus eſſentielles. Nous pardonnons de même à ceux qui nous avertiſſent de quelque manque d'égards, de ménagemens, d'autres bagatelles de cette nature, pourveu qu'ils ne touchent point à nos principales paſſions, & que tout ce qu'ils remarquent en nous puiſſe ſubſiſter avec l'eſtime & l'approbation commune. C'eſt à ces conditions & à ce prix qu'on ſe reſout quelquefois d'acheter la gloire, d'aimer la verité,

rité, & qu'on luy donne quelque entrée. Encore faut-il que l'amour propre la luy ouvre, & qu'elle soit accompagnée de témoignages d'estime & d'affection pour n'être pas rejettée.

CHAPITRE VI.

En quoy consiste l'amour naturel que l'on dit que l'homme a pour la verité, & quel usage il en fait.

CE que l'on vient de dire suffit pour faire voir, que l'on étend un peu trop ces maximes communes, que les hommes aiment naturellement la verité; qu'ils ont une haine naturelle du mensonge, & qu'y ayant une infinité de gens qui veulent tromper les autres, il n'y en a point qui veuillent être trompez; puis qu'il paroît au contraire que le monde n'est presque composé que d'aveugles volontaires, qui haïssent & fuyent la lumiere, & qui ne travaillent à rien davantage qu'à se tromper eux-mêmes, & s'entretenir dans l'illusion. Où est donc cet amour de la verité dont on nous flatte, & quelle haine du mensonge peut-on trouver dans les hommes qui ne cherchent que le mensonge selon l'Ecriture?

On pourroit dire neanmoins que ces maximes ont lieu dans les choses indifferentes, dans

dans lesquelles les hommes ne prenant point d'interest, n'aiment point en effet à être trompez, & préferent la verité au mensonge. Ce qui marque quelque amour naturelle pour la verité. Mais il est assez rare que cette inclination naturelle soit en liberté d'agir, & que l'esprit ne soit prevenu d'aucune passion qui le fasse pancher d'un côté plûtôt que de l'autre. Il ne faut presque rien à l'amour propre pour prendre party. Il se fait des interests secrets dans les choses mêmes où il ne paroît point en avoir. Les moindres avances, les moindres engagemens, les moindres veuës de plaire ou de déplaire suffisent pour ôter l'équilibre, & pour porter l'esprit à ne chercher des raisons que d'un côté. Combien y en a t'il, par exemple, qui n'ont point d'autres raisons de demeurer dans un sentiment, sinon qu'il faudroit quelque peine à examiner les raisons contraires? Ils fuyent le travail de s'instruire, parce qu'il est penible: ils veulent juger & decider, parce qu'ils veulent paroître sçavans; & pour satisfaire tout ensemble ces deux inclinations, ils supposent sans autre examen, que ce qu'ils ont appris autrefois est vray. *Tædio novæ curæ semel placita pro æternis servant.*

Mais le principal usage que nous faisons de cét amour de la verité, est de nous persuader que ce que nous aimons est vray. Car si nous voulons nous faire justice, nous re-

connoîtrons que nous n'aimons pas les choſes, parce qu'elles ſont vrayes, mais que nous les croyons vrayes, parce que nous les aimons. Nôtre volonté s'attache aux objets indépendamment de leur verité; & par le ſeul rapport avec ſes inclinations. Mais parce qu'elle n'en pourroit joüir ſi elle les regardoit comme faux, elle fait en ſorte d'y ajoûter l'idée de la verité pour s'y attacher plus ſeurement: *Qui cumque aliud amant, hoc quod amant volunt eſſe veritatem.*

Aug conf. l. 10. 23.

Ainſi l'on peut dire que nous aimons la verité en general comme le bien en general. Car comme nous ne ſçaurions rien aimer qu'en le croyant bien nous ne ſçaurions de même rien aimer qu'en le croyant vray. Mais l'amour propre ſçait bien allier ces inclinations generales avec ſes paſſions particulieres, comme il nous fait croire que ce que nous aimons eſt un bien, il nous fait croire de même que ce que nous aimons eſt vray; c'eſt à dire, que ne pouvant aimer le menſonge ſous ſon viſage naturel, & aimant en effet pluſieurs objets faux & trompeurs, il trouve moyen de les revêtir de l'image de la verité.

CHAPITRE VII.

Que le precepti Connois toi toe-même, *vient plûtôt de l'impatience des hommes à l'égard des defauts des autres, que d'un deſir ſincere de ſe connoître eux-mêmes.*

CEtte averſion ſi conſtante & ſi uniforme qui ſe trouve parmy les hommes pour les veritez qui les découvrent à eux-mêmes, & cette inclination ſi generale à éviter la veuë de leurs défauts comme leur plus grand malheur, donnent auſſi ſujet de croire que cette maxime commune qui les rappelle à eux-mêmes, & qui leur ordonne de ſe connoître, *Noſce teipſum*, n'eſt pas formée ſur une lumiere commune qui leur perſuade que cette connoiſſance eſt un bien pour eux, & qui la leur faſſe deſirer; mais qu'elle pourroit bien avoir ſa ſource dans la malignité du cœur de chacun en particulier, qui ſe ſentant incommodé de la vanité & de l'injuſtice qu'il remarque dans les autres, leur ordonne de deſirer & de rechercher pour eux, cette connoiſſance, qu'il ne cherche & ne deſire pas pour ſoy.

Cette penſée eſt d'autant plus vray-ſemblable; que rien ne nous choque tant dans les défauts que nous remarquons dans les autres, que l'aveuglement où l'on voit qu'ils

ſont à l'égard d'eux-mêmes. Qu'y a-t'il de plus incommode qu'un homme vain qui n'eſt occupé que de luy, & qui voudroit qu'on ne s'appliquât qu'à luy, qui s'admire continuellement, & qui s'imagine que les autres en ſont de même, ou qu'ils ont grand tort de ne le pas faire? Et qui eſt-ce qui ne ſe ſent pas tenté de dire à des gens ainſi faits, qu'ils feroient bien de travailler à ſe connoître eux-mêmes, pour ſe détromper de l'illuſion où ils ſont? *Noſce teipſum.*

Le monde eſt plein de gens qui remarquent les défauts des autres avec un diſcernement admirable, qui ne leur pardonnent rien, & qui étant ſujets aux mêmes ou à de plus grands défauts qu'eux, n'y font pas la moindre reflexion. Les perſonnes les plus vaines ne laiſſent pas de ſe moquer de la vanité des autres. Les plus trompez ſe rient de ceux qu'ils croyent trompez. Les plus injuſtes reprochent aux autres leur injuſtice. Les plus aigres font des leçons de douceur. Les plus prevenus parlent avec force contre les preventions. Les plus opiniâtres ſont les premiers à accuſer les autres d'opiniâtreté. Il eſt bien difficile qu'on n'ait pas envie d'avertir ces ſortes de gens qu'ils feroient bien de ſe dire à eux-mêmes ce qu'ils diſent des autres, & de ſe reconnoître dans les portraits qu'ils en font. *Noſce teipſum.*

Quand on voit de même ces ambitieux qui entaſſent entrepriſes ſur entrepriſes,

qui forment des deſſeins auſquels pluſieurs vies ne ſuffiroient pas, qui troublent par leurs caprices le repos des autres & le leur propre, qui ne ſongent jamais à la mort qui les ménace à tout moment, qui s'imaginent que les autres hommes ne vivent que pour eux, qui devorent avec une avidité inſatiable les biens des autres; qui eſt-ce qui ne ſe ſent pas porté à les rappeller à la connoiſſance de leur condition fragile, mortelle, & à les faire ſouvenir qu'ils ſont hommes?

On ſent les mêmes mouvemens dans une infinité d'autres rencontres, comme quand on voit des gens qui faute de ſe connoître entreprennent des choſes infiniment au deſſus d'eux, & dans leſquelles ils ne ſçauroient réüſſir; qui veulent tout faire, parce qu'ils ſe jugent capables de tout, & qui gâtent tout par leur peu d'habileté; qui font gloire de ne prendre conſeil de perſonne, qui ſe prennent aux autres du mauvais ſuccés qu'ils ont attirez par leur imprudence. Enfin comme l'ignorance de ſoy-même ſe trouve preſque dans tous les vices, & que c'eſt même ce qui nous y choque le plus, on ſeroit à tout moment porté à tirer les gens de leur illuſion, en leur apprenant à ſe connoître, ſi ce mouvement n'étoit retenu par des mouvemens plus puiſſans.

On a droit de conclure, ce me ſemble, de ce que je viens de dire, que ce precepte,

Connois toi-toi même, dans la bouche de ceux qui n'ont agi que par l'amour propre étoit plûtôt l'effet d'un mouvement d'impatience & de chagrin excité par les défauts qu'ils voyoient dans les autres, que d'une veuë claire de la necessité de cette connoissance pour chaque homme en particulier & pour son propre bien. Nous voudrions que les autres se connussent eux-mêmes, afin qu'ils agissent d'une maniere moins choquante à nôtre égard : nous ne voulons pas nous connoître pour ne pas voir en nous ce qui nous y choqueroit, & pour ne nous pas sentir obligez de travailler à corriger des défauts dans lesquels nous sommes bien aises de demeurer. Nous trouvons moyen de nous consoler dans nôtre propre illusion, en n'atachant nôtre pensée qu'à certains objets, & en nous cachant les autres. Mais nous trouvons l'illusion des autres ridicule, parce que nous voyons en eux ce qu'ils n'y veülent pas voir, & que nous joüissons de tout le spectacle des jugemens que l'on fait d'eux, dont ils ne voient qu'une partie. On ne laisse pas pourtant d'envier souvent la condition de ces personnes trompées, & de souhaiter leur place ; mais c'est en s'imaginant que si on y étoit, on éviteroit les défauts qu'on voit en eux, & qu'on se procureroit tout ce qui leur manque. Et je ne sçai si on la voudroit, à condition de vivre dans la même illusion où l'on les voit. Car

les

les hommes ont encore assez de lumiere pour ne pas croire les autres heureux par la possession d'un faux bien, & ils ne sont capables d'y mettre leur bonheur qu'en éloignant d'eux la pensée qu'il soit faux, & en le prenant pour veritable.

CHAPITRE VIII.

Que nous ne trouvons point dans la nature corrompuë de motifs bien pressans de desirer de nous connoître; mais que la foi nous en fournit de trés-grands & de trés-solides.

NOtre esprit n'est pas si aveugle, qu'aprés avoir rapellé les autres par chagrin à la connoissance d'eux-mêmes, il n'en puisse conclurre en general, qu'il seroit utile que chacun s'appliquât ce precepte en le donnant aux autres. On est même bien aise de s'honorer en faisant semblant de se comprendre dans les avis qu'on donne aux autres. Mais ces applica ions froides & speculatives sont encore bien éloignées d'un desir effectif de travailler à acquerir cette connoissance. Et aprés tout, les raisons humaines qui nous y peuvent porter ne sont gueres capables de nous faire surmonter l'éloignement naturel que nous en ayons. Qui

conque ne se regarde que par rapport à la vie presente est malheureux, soit qu'il se connoisse, ou qu'il ne se connoisse pas. Il l'est plus réellement en ne se connoissant pas, mais il sent plus son malheur en se connoissant; & le sensible l'emporte d'ordinaire sur le réel, parce qu'il fait impression sur les sens, au lieu que les réalitez insensibles n'agissent que sur la raison. Or la raison lors qu'elle combat les inclinations de l'amour propre n'est pas d'un grand usage dans la conduite de la vie: & aprés tout, la mort qui met fin à toute l'imprudence & à toute la sagesse des hommes, rend l'avantage de l'une au dessus de l'autre si peu considerable, qu'elle ôte l'envie de le rechercher avec ardeur: Ce qui fait dire à Salomon pour exprimer ce sentiment humain, qu'il a dit en luy-même: *Si je dois mourir, que me servira de m'être appliqué à la sagesse*? Tout avantage qui ne regarde que la vie presente, ne vaut presque pas la peine qu'on travaille à l'acquerir, parce que cette vie n'est qu'un instant qui ne merite pas qu'on en delibere.

Nous ne trouverons donc point dans nôtre propre nature ni d'inclination qui la porte à s'appliquer à la connoissance de soy-même, ni de motifs bien puissans, qui la luy fassent desirer. Mais si nous y joignons les lumieres de la foy, la necessité de ce devoir nous paroîtra si pressante qu'on aura peine à comprendre qu'il y ait des

Chrêtiens qui veuillent bien vivre dans l'ignorance d'eux-mêmes & de leur état. Car cette foy nous apprend, que c'est en vain que nous fuyons de nous connoître, que cette veuë nous est inévitable; puisque Dieu ouvrira les yeux à tous les hommes pour se voir tels qu'ils sont; mais avec cette horrible difference, que ceux qui n'auront pas voulu se connoître dans ce monde icy, se verront malgré eux dans toute l'éternité d'une veuë qui les comblera de rage & de desespoir; au lieu que ceux qui n'auront pas évité de se voir en cette vie, & qui auront travaillé par ce moyen à détruire en eux ce qui déplaît à Dieu, ne verront plus rien en eux pour jamais qui ne leur cause de la joye; ou plûtôt ils s'oubliront heureusement pour toute l'éternité, parce qu'ils ne verront plus que Dieu en eux & dans toutes les creatures. Nous n'avons qu'à choisir, ou de travailler à nous connoître en ce monde, ou d'être à jamais nôtre propre supplice, en éprouvant l'effet de cette terrible menace que Dieu fait à tous les méchans. *Arguam te, & statuam contra faciem tuam: je te reprendray & je te mettray devant tes yeux.*

Qui peut concevoir quel sera le desespoir d'une ame malheureuse, qui aprés avoir fuy toute sa vie de se voir & de se connoître; sera tout d'un coup attachée & colée à cet objet pour toute l'éternité sans esperance de

s'en pouvoir jamais détourner un ſeul moment, qui aura continuellement devant les yeux tous ſes crimes, ſans pouvoir ni les détruire, ni s'empecher de les voir ? C'eſt la punition inévitable de cét oubly volontaire de ſoy-même. Il faut ou travailler ſincerement à ſe connoître durant cette vie, ou ſe connoître éternellement en l'autre de cette horrible maniere. Il n'y a point de milieu. La raiſon ni la foi n'ont ſans doute pas de peine à prendre parti ; mais comme nous ſommes portez à cét oubli par un poids trés-violent & qui entraine preſque tout le monde, il eſt utile de fortifier ſa foi, & de ſoûtenir ſa raiſon par toutes les conſiderations qui nous découvrent les avantages de cette connoiſſance, comme ſont celles que nous marquerons ici.

CHAPITRE. IX.

De quelle ſorte la connoiſſance de ſoy-même produit toutes les vertus.

COmme l'ignorance de ſoi-même eſt la ſource de tous les vices, on peut dire que la connoiſſance de ſoi-même eſt le fondement de toutes les vertus. Et il ne faut que conſiderer la nature de chaque vertu pour en être perſuadé. Quel moyen, par exemple, d'être veritablement humble ſans

sans se connoître soi-même : ou plûtôt qu'est ce que l'humilité qu'une connoissance de ses pechez, de ses miseres & de son neant, qui fait que l'on est vil à ses propres yeux ; & que l'on se juge digne de toutes sortes d'abaissemens. C'est la definition qu'en donne Saint Bernard : *Humilitas virtus est quâ homo verissima sui cognitione sibi ipse vilescit.* Et saint Augustin de même reduit cette vertu à se connoître soi-même : *Tota humilitas tua, est ut cognoscas te.* La veuë de nos défauts est donc le fondement de l'humilité, & c'est en même temps ce qui la conserve. On la perd bien tôt quand on ne regarde que ses vertus, soit veritables, soit fausses. Etrange état de l'ame de l'homme à qui les maladies mêmes sont necessaires pour ne point mourir ! Elle est presque vuide de tout bien, & elle ne sçauroit voir le peu qui luy en reste sans être en danger de le perdre.

Mais la connoissance de nous mêmes ne nous humilie pas simplement à l'égard de Dieu, elle nous empêche aussi de nous élever au dessus du prochain ; n'y ayant que l'oubly de nous-mêmes qui nous le puisse faire mépriser. Un malade n'insulte jamais à un autre malade qu'en oubliant sa maladie propre, & comme on est toujours plein de douceurs envers soi-même, on ne traite les autres avec aigreur, qu'en se distinguant d'eux. Et c'est ce que la connoissance de

nous-mêmes ne nous permet pas de faire, puis qu'elle nous découvre toûjours en nous, ou les mêmes défauts, ou la racine des mêmes défauts, & qu'elle nous fait sentir le poids qui nous y porteroit, si la grace de Dieu ne les retenoit. C'est pourquoi l'Apôtre en nous recommandant de reprendre avec douceur ceux qui pechent, *in spiritu lenitatis*, nous rappelle à la connoissance de nôtre fragilité, & du danger où nous sommes à tout moment de tomber; *ne & tu tenteris*. Voilà la source de la douceur & de l'humilité envers le prochain.

L'homme est si foible & si vain, qu'il est également porté à l'orgueil par la veuë des vertus qu'il croit avoir, & par celle des défauts qu'il remarque dans les autres. Par l'une il s'éleve au dessus d'eux. Par l'autre il les rabaisse au dessous de soy. Mais la connoissance de soy-même le preserve de l'une & de l'autre; & en lui mettant ses propres défauts devant les yeux, elle étouffe d'une part la complaisance qu'il pouvoit avoir dans ses vertus, & elle le rend de l'autre plus indulgent aux defauts d'autrui. Ainsi elle le tient au moins au niveau des autres hommes: elle lui apprend à les supporter comme il veut être supporté d'eux, & elle fait ainsi en quelque maniere un bon usage de l'amour propre.

Il est aussi facile de comprendre que l'oubli de soi-même produit la dureté, & que

par

par un effet contraire la connoissance de soy-même doit produire la pieté. Car il y a dans les sentimens de compassion que nous avons pour les autres quelque reflexion secrette sur nous-mêmes, par laquelle nous nous regardons ou comme ayant souffert les mêmes maux, ou comme les pouvant souffrir.

Non ignara mali miseris succurrere disco.

Et c'est ce qui fait que ces gens qui se croyent au dessus de tout, & qui s'imaginent que les maux dont les autres sont affligez ne sçauroient venir jusqu'à eux, sont d'ordinaire impitoyables, parce qu'ils ne font pas sur eux-mêmes ces sortes de reflexions qui attendrissent le cœur à la veuë des maux d'autrui.

Il en est de même de la plûpart des injustices que l'on fait aux autres. Elles ne viennent d'ordinaire que d'un aveuglement qui fait que l'on ne se donne jamais le tort, & que se croyant exempt de tous défauts, on rejette la faute de tout sur les autres. Ainsi rien ne contribuë tant à nous rendre justes & équitables envers les autres que la connoissance de nous-mêmes. C'est ce qui nous fait découvrir dans le fond de nos cœurs l'impression de la loy naturelle qui nous défend de faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'ils nous fissent. C'est ce qui dissipe tous les nuages dont l'amour propre obscurcit cette regle dans les ren-

contres où il est interessé. C'est ce qui nous empêche même de nous plaindre avec aigreur des jugemens desavantageux que l'on forme de nous, & des injustices qu'on nous peut faire, en nous convainquant que nous traitons souvent de même les autres sans y prendre garde. Enfin c'est ce qui reprime l'insolence & la fierté des hommes, en leur mettant une image vive de leurs miseres devant les yeux, & qui détruit ainsi la cause la plus ordinaire des justices qu'ils font aux autres.

La veuë de nos défauts ne reprime pas seulement nôtre orgueil, elle reprime aussi toutes les suites de l'orgueil, & toutes les passions où il se mêle, & comme il y en a peu dont il ne soit la source, il y en a peu aussi dont cette veuë ne soit le remede. Un homme qui se connoît bien n'est guere jaloux, parce qu'il est convaincu qu'il ne mérite rien, & qu'ainsi il ne croit pas que l'honneur que l'on rend aux autres lui soit deu.

Il n'est ni aigre ni vindicatif, parce que le peu d'estime qu'il a de lui-même lui fait conter pour peu les offenses qu'on lui fait.

Il ne sçauroit haïr personne, parce qu'il ne peut se haïr soi-même, & qu'il ne voit rien neanmoins dans les autres qu'il ne reconnoisse en soi en quelque degré.

Il est peu ambitieux, & il ne sçauroit former de desseins pour s'élever dans le monde, parce que ces desseins ne naissent que

que de ce qu'on croit meriter le rang où l'on aſpire, & que l'on s'imagine avoir plus d'adreſſe & d'induſtrie que les autres pour y parvenir. Or un homme qui ſe connoît bien, ne ſe flatte pas de ces penſées.

Il ne conçoit point d'ailleurs cette élevation comme un fort grand bien. Il ſent que ſes paſſions le peuvent rendre trés-malheureux, en quelque état qu'il ſoit. Que ſa cupidité ſe déborderoit davantage, ſi elle avoit plus de moien de ſe ſatisfaire, & dans l'incertitude où il eſt, ſi ce ſeroit un bien ou un mal pour lui, il conclud aiſément à ſe tenir dans la place où il ſe trouve.

Cette pauvreté dont JESUS-CHRIST a fait la premiere des beatitudes, qui eſt loüée en tant d'endroits de l'Ecriture, n'eſt même autre choſe qu'une humble connoiſſance de ſoi-même. Car pour être pauvre en cette maniere, il faut connoître qu'on l'eſt, & pouvoir dire avec le Prophete : *Ego vir videns paupertatem meam*; c'eſt à dire que nous devons connoître en nous ou la privation des biens que nous n'avons pas, ou la privation de tout droit aux biens que nous tenons de la liberalité de Dieu : ce qui renferme une entiere connoiſſance de nous mêmes.

Il eſt aiſé de comprendre comment cette connoiſſance contribuë à nous rendre plus patiens à l'égard des maux qui ſont purement d'opinion; comme les jugemens peu favo-

favorables qu'on fait de nous, les calomnies & les médisances. Car il est clair qu'elle en doit diminuer le sentiment par la veuë qu'elle nous donne de notre misere effective, qui est encore beaucoup plus grande que tout ce que les hommes en peuvent dire. Mais on ne voit pas d'abord à quoy peut servir de connoître ses miseres & ses défauts pour, être plus patient dans les maux exterieurs, dans les pertes, dans les disgraces, dans les maladies, dans les douleurs. L'on pourroit croire même que ce seroit un nouveau poids qui ne seroit propre qu'à accabler l'ame par la tristesse & le desespoir. Cela n'est pas neanmoins, & si cette veuë de nos défauts est un poids, c'est un poids qui soulage celui de toutes les autres afflictions; parce qu'il nous découvre qu'elles sont justes; qu'elles sont proportionnées à nos maux interieurs, & qu'elles y peuvent servir de remede, elle nous convainc que la prosperité ne nous auroit pas été moins dangereuse que l'adversité, & en nous donnant lieu de faire reflexion sur tout ce qui nous est arrivé dans nôtre vie, de bien & de mal, elle nous fait voir que nous avons encore plus abusé des biens que des maux, & que nous en sommes ainsi plus chargez aux yeux de Dieu.

La prudence dépend tellement de la connoissance de soy-même, qu'on ne fait gueres de fautes d'imprudence, que parce qu'on

qu'on ne se connoit pas assez. Car la plûspart des entreprises mal concertées & des desseins temeraires viennent de la presomption de ceux qui les forment; & cette presomption vient de l'aveuglement où ils sont à l'égard d'eux-mêmes. Il n'y a rien de plus ordinaire que ces imprudences dans les actions particulieres, & elles naissent toutes, pour l'ordinaire, de la principale action de la vie, qui est le choix de l'état & de l'employ où chacun la doit passer. Car c'est en quoi l'ignorance de nous-mêmes nous fait faire de plus grandes fautes.

Il n'y a point de personne si disgraciée de la nature qui ne pût trouver dans l'ordre du monde une place proportionnée aux forces de son esprit, & de son corps; mais le peu de connoissance que l'on a de soy-même est cause que la plûpart des gens font un mauvais choix. Qu'on fasse reflexion sur ceux qui remplissent les charges & les emplois du monde, & sur le lieu qu'ils occupent, & l'on trouvera que presque personne n'est bien placé. Combien y a-t-il de gens qui n'ayant que des bras & point de tête, choisissent des emplois qui auroient besoin de tête & non de bras? Combien y en a-t'il qui n'étant nez que pour obeïr, & non pour conduire, occupent des places où il est besoin de conduire & non d'obeïr? Combien y en a-t'il qui s'engagent dans des ministeres qui sont au dessus de leur lumiere, de

leur

leur force & de leur vertu ? Et combien peu s'en retirent par la connoissance de leur incapacité ? Chacun se croit capable de tout, & ne borne ses pretentions que par l'impuissance où il se trouve de s'élever plus haut. C'est la source la plus commune des désordres du monde, & des maux de l'Eglise & des Etats, & même de chaque particulier. Car il est impossible qu'une personne mal placée, & qui n'a pas les qualitez necessaires pour s'acquiter d'un employ où elle s'est engagée, n'y fasse une infinité de fautes, & ces fautes qui sont des suites de sa temerité & de sa presomption, la rendent pour l'ordinaire ridicule dans ce monde, & malheureuse pour jamais en l'autre.

Ainsi l'on peut dire avec verité que la connoissance de soi-même peut suppléer au defaut de tous les talens, & que le seul defaut de cette connoissance rend au contraire tous les talens inutiles, dangereux & pernicieux à celuy qui les a. Ce n'est pas un grand mal de n'avoir ni memoire, ni intelligence, ni conduite, ni habileté, pourveu qu'on le connoisse ; que l'on emprunte d'autrui ce que l'on n'a pas, & que l'on n'entreprenne rien qui ait besoin des qualitez que l'on n'a pas receuës de Dieu. Un homme qui auroit tous ces défauts, en ne s'appliquant qu'à ce qui lui est proportionné, ne laisseroit pas d'être estimable, puis qu'il pourroit devenir Saint, & qu'il seroit

fou-

souvent plus agreable à Dieu que ceux qui auroient toutes les qualitez dont il manqueroit. Il n'en seroit privé même que pour un moment, c'est à dire pour la vie presente, & il auroit autant de droit que personne d'esperer d'en être bien partagé dans l'autre vie. Mais que l'on suppose en un homme tant de talens, & tant de lumieres qu'on voudra, s'il ne se connoît avec cela dans ses défauts & dans ses foiblesses, toutes ses qualitez ne luy seront qu'une occasion de chûte & de ruine, souvent même dés ce monde. Il ne sçaura pas mesurer ses entreprises à ses forces ; il entrera dans des engagemens temeraires, & la presomption qui n'a point de bornes, quand elle n'est point retenuë par le frein de la connoissance de soi-même, l'emportera à des excés dangereux.

CHAPITRE X.

Raisons generales qui nous doivent faire desirer la connoissance de nous-mêmes. Mort du peché toûjours accompagnée de l'ignorance de nôtre Etat. Adresse des hommes à se le deguiser en corrompant les regles de la morale.

ON peut ajoûter à ces raisons particulieres qui nous doivent faire desirer de

de nous connoitre cette raiſon generale, qui doit faire encore plus d'impreſſion ſur nôtre eſprit, & lui donner plus d'horreur de cet aveuglement, que comme la punition commune des reprouvez dans l'autre vie ſera de ſe voir eux-mêmes; le caractére general des reprouvez en celle-ci eſt de ne ſe voir point: de ſorte qu'il eſt également vray que l'on n'entre dans le Ciel qu'en ſe connoiſſant, & dans l'enfer qu'en ne ſe connoiſſant pas.

La mort du peché qui eſt la cauſe de la mort éternelle, eſt toujours accompagnée d'un ſommeil malheureux, qui nous prive de la connoiſſance de nôtre état. Et c'eſt pourquoy le Prophete demandoit à Dieu avec inſtance, *qu'il éclairât ſes yeux, afin qu'il ne s'endormît pas dans la mort*, parce qu'il ſavoit bien que cette mort étoit inſeparable de ce ſommeil, & que pourveu qu'il ne dormît pas, il ne mourroit point. *Illumina oculos meos ne unquam obdormiam in morte.* L'état où le peché reduit l'homme eſt ſi horrible, qu'il ne le pourroit ſouffrir s'il le voyoit, & ainſi les hommes que le plaiſir y attire, trouvent moyen de ſe le déguiſer à eux-mêmes par mille adreſſes qu'ils ſont malheureuſement ingenieux à trouver.

L'une des plus criminelles, & neanmoins des plus communes, eſt celle par laquelle les hommes étouffent en eux-mêmes la lumiere qui condamne leurs dereglemens, en

en les justifiant à leurs propres yeux par de fausses regles qui les autorisent. C'est la source de tant d'erreurs dans la Morale, & de tant de maximes corrompuës que l'on a toûjours tâché d'introduire dans l'Eglise, & principalement en ces derniers temps. Car les hommes ne voulant pas rendre leurs actions conformes aux loix de Dieu, ont tâché de rendre les loix de Dieu conformes à leurs actions. Au lieu de redresser leurs inclinations corrompuës, selon la rectitude de cette regle divine, ils ont tâché de courber la regle même pour l'ajuster avec leurs inclinations. Ils ne veulent pas seulement suivre leurs interêts & leurs passions; mais ils veulent aussi être approuvez en suivant leurs interêts & leurs passions, & ils ne peuvent souffrir que leur conscience leur reproche d'être injustes. Ainsi ne trouvant pas leur conte dans les maximes toutes pures que Dieu nous a donné pour nôtre conduite, s'ils les laissoient dans leur pureté, ils ont tâché de les alterer pour y trouver cette aprobation qu'ils cherchent, & appaiser par là le trouble de leur conscience qui les inquiette. C'est ainsi qu'à la faveur de ces fausses lumieres, qu'ils sont bien aises de prendre pour veritables, ils s'établissent dans cette paix & ce repos malheureux, qui est proprement le sommeil dont le Prophete demandoit à Dieu d'être preservé par les rayons de la veritable lumiere.

Que s'ils ne peuvent réüssir à se cacher entierement cette lumiere qui les condamne, ils ont recours à d'autres moyens pour en affoiblir l'effet & pour arrêter l'impression qu'elle seroit capable de faire sur eux. Quelquefois en laissant subsister la loy, ils se contentent de n'y penser pas, en n'y comparant jamais leurs actions; & en ne les regardant que par d'autres faces qui ne leur representent point ce qu'elles ont de defectueux. S'ils ne peuvent étouffer entierement la veuë de cette opposition qu'elles ont aux loix de Dieu, ils en affoiblissent & en diminuent l'idée en se joignant avec une infinité de gens qu'elles condamnent aussibien qu'eux, comme si cette foule de criminels étoit capable de les défendre contre Dieu. Enfin s'ils ne se déguisent pas les loix de Dieu, ils se déguisent eux-mêmes à eux-mêmes. Ils s'attribuent des motifs & des intentions qu'ils n'ont pas, & ne veulent pas voir celles qu'ils ont. Ainsi en portant un faux jugement de leurs actions, ils se justifient à eux-mêmes durant toute leur vie par le moyen de cette illusion volontaire. Voilà le sommeil dont il faut demander d'être preservé, & que tout homme de bien doit se resoudre à combattre toute sa vie en tâchant de se connoître soy-même, & en embrassant tous les moyens qui y peuvent aider, & que nous allons voir dans la seconde Partie de ce Traité.

DE



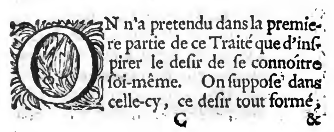
DE LA CONNOISSANCE DE SOI-MEME.

SECONDE PARTIE,

Qui contient les moyens de l'acquerir.

CHAPITRE I.

L'inclination que le peché donne à ne se pas connoître n'est pas detruite entierement par le desir que la grace nous donne de nous connoître. Combien la haine que nous avons pour la verité nous doit humilier.



ON n'a pretendu dans la premiere partie de ce Traité que d'inspirer le desir de se connoître soi-même. On suppose dans celle-cy, ce desir tout formé, &

& joint à une resolution sincere de travailler à acquerir cette connoissance. Il ne s'agit donc plus que de mettre ceux qui sont bien disposez dans la voie qui y conduit, & de leur ouvrir les moyens les plus propres pour y parvenir ; & ce que l'on leur peut dire d'abord, c'est que ce desir en est un des principaux, & qu'il suffiroit même pour produire cét effet, s'il étoit plein & entier. Car il y a cela de different, entre la connoissance de soi-même & celle des objets qui sont hors de nous, qu'on peut ignorer ces objets, quelque desir qu'on ait de les connoître ; mais ce qui fait qu'on ne se connoît pas, c'est qu'on ne le desire pas pleinement, & qu'on nourrit dans le fond de son cœur un éloignement secret de la verité. C'est ce qui s'oppose en nous à la lumiere de Dieu, & l'empêche de penetrer nos esprits. Sans cela elle nous feroit voir clair dans tous les replis de nôtre cœur ; elle nous avertiroit de toutes nos chûtes, & nous n'aurions besoin pour nous connoître parfaitement que de nous exposer à ses rayons.

On a déja fait voir que cette malheureuse inclination étoit devenuë naturelle à l'homme depuis le peché, & il faut ajoûter icy que la grace ne la détruit jamais entierement, & que quelque desir qu'elle nous inspire de ne nous pas aveugler nous-même, il reste toûjours, pour le

le dire ainsi, dans le fond du vieil homme une pente vers cét aveuglement volontaire, qui est marquée par ces paroles de JESUS-CHRIST: *Que tout homme qui fait mal, hait la lumiere, & ne vient point à la lumiere, de peur que ses œuvres ne soient connues: OMNIS qui malè agit odit lucem, & non venit ad lucem ut non manifestentur opera ejus.* Car comme il n'y a personne qui n'ait du penchant au mal, il n'y a personne qui n'ait quelque aversion pour la lumiere qui luy découvre ce mal qu'il aime.

Mais aussi comme l'inclination au mal que le peché a imprimée dans nos ames, n'empéche pas que Dieu n'y imprime par sa grace une inclination contraire, qui nous porte au bien & à la justice; cét éloignement naturel que nous avons de la verité n'empêche pas aussi l'esprit de Dieu de nous inspirer une pente contraire, qui nous fait aimer & chercher la verité. Nous sommes seulement obligez de reconnoître que nôtre cœur est partagé; que nous n'aimons pas pleinement la verité; qu'il y a en nous deux poids & deux pentes opposées, de sorte que si nous avons sujet de rendre graces à Dieu de ce qu'il nous a donné quelque amour de sa verité, nous avons aussi sujet de nous humilier en nous regardant selon cette autre inclination, comme ennemis de cette même verité.

Il n'y a rien qui fasse mieux comprendre

la grandeur du déreglement de l'homme que la veuë de cette pente malheureuse que nous sentons en nous. Car Dieu étant la verité, la lumiere, la justice; haïr la lumiere, la verité, la justice, c'est haïr Dieu même. Cependant l'homme les hait. Il voudroit que cette verité ne fût point, que cette lumiere fut éteinte, que cette justice fût abolie; c'est à dire, qu'il voudroit que Dieu ne fût point. Il en souhaite l'aneantissement, & ne pouvant réussir à le détruire dans son être propre, il le détruit, autant qu'il peut, pour soi-même, en fermant les yeux à la lumiere de sa verité.

Miserables hommes, dit saint Augustin, vous voulez être méchans, & voyant que la verité vous condamne, vous voudriez qu'elle ne fût pas ce qu'elle est, au lieu de cesser de vouloir être ce que vous êtes, & de faire aussi en sorte qu'elle puisse subsister sans vous condamner. *In Ioan Tr. 90.* *O miseros homines qui cùm esse volunt mali, nolunt esse veritatem quà damnantur mali: Nolunt enim eam esse quod est, cum seipsos debeant nolle esse quod sunt, ut ipsa manente nec ipsa judicante damnentur.*

CHA-

CHAPITRE II.

Qu'on peut juger combien l'amour que nous avons pour la verité est encore foible, en le comparant aux autres passions.

VOilà l'état dans lequel non seulement nous sommes nez, mais où nous sommes encore engagez en partie, & dont nous devons tâcher de sortir en diminuant autant qu'il nous sera possible cette aversion naturelle que nous avons pour la verité, & en travaillant à faire croître en nous ce que Dieu nous a donné d'amour pour elle. Et il est bon pour nous exciter davantage à ce travail, de nous convaincre nous-mêmes de la foiblesse de cét amour. Nous le pouvons facilement en considerant combien un amour plein & sincere pour quelque objet, comme celui qu'un avare a pour l'argent, est different de l'amour que nous avons, ou que nous nous flattons d'avoir pour la verité.

Le cœur d'un avare par exemple sent un penchant continuel du côté du gain : les moiens qu'on luy en donne y entrent toûjours sans resistance : ils y sont toûjours receus avec une joie sincere, sans opposition, & sans partage, il ne faut point de ménage-

 mens

mens ni de temperamens étudiez pour les faire agréer, Toute personne est bien venuë à les proposer, amis, ennemis, familiers, étrangers, inferieurs, égaux, superieurs: & bien loin qu'il conçoive de l'aigreur contre ceux qui luy font quelque ouverture pour augmenter son bien, ce seroit un moyen certain de l'adoucir s'il étoit aigri contre eux. Il ne s'amuse point à chercher des raisons pour rejetter ces avis, il n'en prend jamais sujet d'examiner les défauts de ceux qui les donnent. Il ne pointille point sur les manieres, sur l'air, sur les intentions. Il cherche uniquement à s'éclaircir de la verité de ce qu'on luy dit, & l'examinant de bonne foi, il ne craint rien que de s'y tromper.

Voilà la maniere dont nous devrions aimer la verité, & le modele que le Sage nous en propose, en nous ordonnant *de la chercher comme l'argent*; & nous y pouvons voir que nous l'aimons si peu & que nous la cherchons si imparfaitement, qu'on peut dire de nous tout le contraire de ce que nous avons dit de cét avare.

Car nôtre cœur n'est presque jamais ouvert du côté que la Verité se presente. Elle y trouve toûjours de la resistance, & n'y entre jamais sans violence & sans effort: & si quelquefois on la reçoit agreablement en apparence, c'est toûjours avec quelque chagrin interieur, de quelque joie superficielle qu'on

qu'on le déguise. Personne n'est propre à nous la faire connoître, & l'amour propre ne manque presque jamais de nous fournir des reproches contre tous ceux qui l'entreprennent. La Rhetorique n'a point assez d'adresses ni de delicatesses pour nous l'insinuer sans nous blesser. Nous trouvons toûjours de l'excés dans les choses, des défauts dans l'air, dans les manieres, dans le temps. Et au lieu d'appliquer sincerement nôtre esprit à l'examen de ce qu'on nous propose, nous ne l'appliquons qu'à une recherche inutile & maligne des défauts de ceux qui nous donnent ces avis. C'est le portrait de l'esprit & de la conduite de la plûpart des hommes. Les traits en sont plus marquez dans les uns que dans les autres; mais il y en a peu en qui il n'en paroisse quelques traces.

Ne nous flattons donc pas au moins d'une vertu que nous n'avons pas; & gardons nous bien de dire, comme font tant de gens, que nous ne desirons rien tant que de nous connoître nous-mêmes, & qu'on ne sçauroit nous faire plus de plaisir que de nous y aider. Reconnoissons au contraire que ce seroit nous donner une loüange qui surpasse l'homme. Et ainsi que le premier pas que nous ferons pour en sortir, soit d'avoüer sincerement l'opposition que nous sentons en nous à la connoissance de nous-mêmes, & d'en gemir devant

Dieu comme d'un de nos plus grands maux.

CHAPITRE III.

Qu'encore qu'il n'y ait que la lumiere de Dieu qu nous puisse faire connoître à nous-mêmes, cela n'exclud point l'application à acquerir cette connoissance. Deux connoissances de l'homme, l'une generale, l'autre particuliere. Défauts communs ne laissent pas de nous être propres. Description de l'état de l'homme aprés le peché.

LE second pas qui n'est pas moins essentiel, est de reconnoître l'impuissance où nous sommes de réüssir dans cette recherche, sans le secours de la lumiere de Dieu. Car il n'y a que cette lumiere qui puisse dissiper les nuages dont nôtre cœur est couvert, & ce n'est que par elle que nous pouvons juger sainement de ce que nous y découvrons; nos mouvemens étant bons ou mauvais, selon qu'ils sont conformes ou contraires à la verité qui en est la regle. Enfin il n'y a que Dieu qui nous puisse

puisse donner une connoissance de nous-mêmes qui soit temperée dans la juste proportion dont nôtre infirmité a besoin : Celle que nous pouvons acquerir par des efforts purement humains étant quelquefois aussi dangereuse que l'ignorance même de nôtre état, parce qu'elle est capable de porter l'ame au découragement, & à une espece de desespoir, au lieu que celle que Dieu luy donne la soûtient en même temps qu'elle la rabaisse, & ne l'abat jamais par la veuë de ses miseres, qu'elle ne la releve par la confiance en la misericorde de Dieu.

Mais cette persuasion ferme qu'on ne doit attendre cette connoissance si necessaire que de la pure grace de Dieu, n'exclud nullement les reflexions qu'il faut faire pour l'acquerir. Car la grace se cache souvent sous ces reflexions, & elle s'en sert pour faire entrer ses lumieres dans nôtre esprit. Il faut donc agir à l'égard de ce point si important de la vie Chrétienne, comme à l'égard de tous les autres. C'est à dire qu'il faut demander à Dieu la connoissance de soi-même comme ne dépendant que de lui seul, & qu'il faut travailler à l'acquerir, comme si elle ne dépendoit que de nôtre soin ; & c'est dans cette veuë que nous donnerons icy quelques ouvertures qui peuvent aider dans cette recherche.

Il y a deux sortes de connoissances de l'homme, l'une generale, & l'autre parti-

culiere. La premiere découvre ce qui convient à tous les hommes dans l'état du peché où ils sont nez ; l'autre nous apprend ce que nous avons ajoûté à cette corruption commune. Car quoi qu'elle soit la même dans tous par sa racine ; elle prend neanmoins une infinité de diverses formes, selon que l'ame s'y abandonne plus ou moins, & que la concupiscence étant déterminée & excitée par les occasions & par les objets se répand plus d'un côté que d'un autre : de sorte que par ce different mélange de déreglemens particuliers, il se forme autant de diverses maladies & de divers états qu'il y a d'ames différentes.

C'est sans doute à cette connoissance particuliere de nôtre état que nous devons tendre. Car il nous serviroit peu de contempler le portrait general de la corruption de l'homme, si nous ne nous en servions pour tracer le nôtre, puis qu'il s'agit de nous guerir en particulier, & non les hommes en general. Mais la connoissance de l'état commun des hommes ne laisse pas d'être trés-utile, & elle comprend même la plus grande partie de cette connoissance particuliere que nous cherchons. Car ces défauts & ces vices pour être communs, ne laissent pas d'être les vices & les défauts de chacun de nous. Ils ne subsistent point en l'air, ni dans quelque être séparé de nous,

ils

ils sont en nous, & ils nous rendent chacun aussi miserables que si nul autre ne les avoit.

Cherchons donc une partie de ce que nous sommes dans la connoissance generale de l'homme corrompu ; & pour nous la representer par quelque image ; servons-nous de celle que l'Ecriture emploie pour exprimer celuy de Jerusalem, en disant, que depuis la tête jusques aux pieds, il n'y avoit point en elle de partie saine : *A planta pedis usque ad verticem non est in ea sanitas.* Qu'on s'imagine donc une playe universelle, ou plûtôt un amas de playes, de pestes, de charbons, dont le corps d'un homme soit tout couvert ; qu'entre ces playes il y en ait qui paroissent plus envenimées & plus enflâmées, d'autres qui semblent comme amorties, sans ardeur ; mais qu'elles ayent neanmoins cela de commun, qu'elles puissent toutes devenir mortelles, celles mêmes qui paroissent approcher de la guerison, se pouvant aigrir & enflammer de nouveau par diverses causes interieures & exterieures capables de produire cét effet, sans que cét homme ait aucun moyen ni aucune force pour l'empêcher. Voilà l'image de l'état où nous sommes nez, & de ce que nous sommes par la nature. L'amour de nous-mêmes qui est le centre & la source de toutes nos maladies nous donne une inclination violente pour les plaisirs, pour l'élevation, & pour tout ce qui nourrit nôtre curiosité, afin de

plir par là le vuide effroiable que la perte de nôtre bonheur veritable a causé dans nôtre cœur. Et cette inclination nous dispose à nous procurer ces trois objets de nos desirs par toutes sortes de voies, quelques injustes & quelques criminelles qu'elles soient.

Mais comme ces objets se diversifiant en mille manieres agissent plus ou moins sur nôtre imagination & sur nos sens, les mouvemens par lesquels nôtre ame s'y porte sont aussi fort differens. Et c'est ce qui fait la diversité de nos passions dont le divers assemblage & les divers degrez font la difference des humeurs & des dispositions particulieres des hommes. Les unes sont plus criminelles, les autres plus innocentes selon leurs objets. Les unes plus vives, les autres plus languissantes, selon la maniere dont elles s'y portent. Il y en a même qui paroissent tout à fait éteintes, parce que le cœur est dominé par une passion contraire. Et ce sont la ces playes sans feu & presque gueries dont nous parlions tout à l'heure. Mais il ne faut pas s'yfier absolument. Car jamais elles ne se referment si bien qu'elles ne puissent s'envenimer de nouveau. Quelque éloignement que nous aions de certains vices, il reste pourtant toûjours en nous assez de penchant pour nous y faire tomber; si Dieu permettoit que les pensées qui nous en peuvent détourner s'éloignassent de nôtre esprit, que les objets qui nous y peuvent porter agissent vivement

sur

sur nous, & enfin qu'il se fit un amas de circonstances exterieures capables d'irriter nôtre concupiscence, & de la tourner de ce côté-là : Ce qui a donné lieu à saint Augustin d'établir cette belle regle : *Que de tous les pechez que les hommes commettent, il n'y en a aucun qu'un autre homme ne commit s'il n'étoit aidé par celui qui a fait l'homme : NULLUM peccatum facit homo quod non faciat alius homo, si non adjuvet rector à quo factus est homo.*

Ainsi ne nous flatons jamais d'une entiere exemption d'aucun vice, ni d'un amortissement total d'aucune passion, & reconnoissons en nous cette malheureuse capacité de tous les crimes & de tous les déreglemens des hommes. Que cette veuë ne nous permette jamais de nous élever au dessus de qui que ce soit : Qu'elle nous rabaisse & nous humilie par tous les desordres & par tous les défauts que nous remarquerons dans les autres, puis qu'ils sont nôtres en quelque façon par la pente que nous y avons, par l'impuissance où nous sommes de nous en garantir, si Dieu ne nous en preserve. Ainsi l'histoire des hommes, qui ne comprend presque que celle de leurs passions, de leurs foiblesses & de leurs desordres, deviendra, en quelque sorte nôtre propre histoire ; & au lieu qu'elle n'est pour la plûpart des gens qu'un divertissement assez vain, elle sera pour nous, si nous la considerons dans cét esprit, une instruction trés-solide qui nous

remettra sans cesse nos défauts devant les yeux, & qui nous fera reconnoître ou ce que nous sommes en effet, ou ce que nous pouvons devenir, si Dieu nous abandonne à nous mêmes.

C'est par ces reflexions que nous devons faire sans cesse sur tout ce que l'on voit & que l'on apprend des dereglemens des hommes, qu'il faut tâcher de concevoir plus distinctement la corruption de nôtre nature. Car il ne suffit pas d'en avoir seulement une idée confuse & generale, comme celle que nous venons de tracer. Il faut en considerer en détail les diverses parties, & les effets qui en dependent, & s'efforcer de connoître à fond l'injustice, la vanité, & la foiblesse de l'homme, le progrez & les effets de ses passions, en s'appliquant toujours ces connoissances communes; & sans se contenter de reconnoître simplement que nous avons la racine & la source de tous ces défauts, tâcher de plus de découvrir ce que ces racines ont produit en nous, & jusqu'a quel point elles y sont vivantes.

CHA-

CHAPITRE IV.

Que pour ſe connoître ſoi-même il faut s'inſtruire des regles de la Morale, tant de celles qui ne ſont point conteſtées que de celles qui le ſont. De quelle ſorte l'amour propre élude les unes & les autres.

MAis comme le deſordre & l'injuſtice de l'homme ne ſont que des privations de l'ordre où il devroit être, de la juſtice à laquelle il doit demeurer attaché, il eſt clair qu'on ne les ſçauroit connoître comme il faut, ſans connoître cét ordre & cette juſtice, c'eſt à dire les loix divines & éternelles, qui reglent les devoirs des hommes, & dont ils ne ſçauroient s'éloigner ſans tomber dans le déreglement & dans l'injuſtice. Mais comme ce n'eſt pas icy le lieu d'en traiter à fond, & que c'eſt plûtôt la matiere d'une Morale toute entiere, que d'un petit écrit comme celui-ci ; l'on ſe contentera d'y propoſer en general quelques avis pour éviter dans l'étude qu'il en faut faire toute ſa vie, les égaremens volontaires & les illuſions ſubtiles où l'averſion pour la verité nous engage ſans que nous nous en appercevions, ou plûtôt ſans que nôtre eſprit veüille avoüer qu'il s'en apperçoit.

En

Entre les regles qui prescrivent les devoirs des hommes, & sur lesquelles ils seront jugez : il y en a de generalement reconnuës, comme, par exemple, que le meurtre, le vol, l'adultere, la fornication, le faux témoignage sont des actions criminelles ; & d'autres au contraire ; sur lesquelles il y a quelque partage entre ceux qui se mélent de decider ces sortes de questions.

Je ne pretens point par cette division ôter la certitude & l'évidence à ces regles;il y en a quelques-unes qui ne sont pas moins claires ni moins certaines que les principes les plus generalement receus de tous les hommes, & desquelles on ne peut douter que par un défaut d'application, ou par un aveuglement de passion & de malice. Je veux seulement marquer le fait, & distinguer les veritez de Morale en ces deux classes, par rapport, non à leur évidence réelle, mais à la disposition effective des hommes, qui ont reçu les unes unanimement, & qui se sont partagez à l'égard des autres.

Je mets même au rang de ces regles contestées, celles qui quoi que peu attaquées par des écrits & des discours, le sont neanmoins par la pratique, & que bien des gens qui veulent passer pour mener une vie Chrétienne, ne laissent pas de violer par leur conduite, sans cesser pour cela de trouver des Confesseurs qui les tolerent, ou qui les approuvent, & sans perdre l'estime des person-

nes

nes reglées & Chrêtiennes. Il y a, par exemple, aſſez peu de Confeſſeurs qui vouluſſent autoriſer par une déciſion formelle, le Bal, la Comedie, les Romans, la maniére ſi peu modeſte dont les femmes s'habillent preſentement, l'uſage que l'on fait communément des biens de l'Egliſe, la recherche des dignitez Eccleſiaſtiques. Cependant puis qu'on voit tant de gens qui ont quelque conſcience, qui ne font nul ſcrupule de toutes ces choſes, il faut qu'il y ait des Confeſſeurs qui n'y trouvent rien à redire, & qui ne croient pas qu'on ſoit obligé de les quitter.

Quiconque deſire de ſe connoître doit donc s'inſtruire & s'éclaircir de ces deux genres de veritez, puis que c'eſt par là qu'il doit juger de ſoi-même & de ſon état. Et il eſt bien facile de le faire à l'égard des premieres: Car il n'eſt beſoin que de le vouloir ſerieuſement. Elles ſont expoſées à tous ceux qui deſirent de s'en informer. On les trouve par tout. Mais s'il eſt aiſé de les apprendre d'une maniere ſpeculative, il ne l'eſt pas de s'en ſervir comme d'une lumiere pour découvrir le fond de ſon cœur, & pour juger de ſes actions. Car l'amour propre qui ne peut pas toûjours empêcher qu'elles n'entrent dans nôtre memoire, fait en ſorte d'ordinaire qu'elles y demeurent ſteriles, c'eſt à dire qu'elles ne nous ſervent jamais de regles; que nous n'y comparions jamais nos

ac-

actions : que nous n'en tirions jamais les consequences les plus naturelles & les plus certaines : qu'elles ne nous viennent dans l'esprit que quand il s'agit d'en discourir, & enfin que nous les regardions à peu prés, comme ces opinions des anciens Philosophes, que nous sommes bien-aises de garder en dépôt dans nôtre memoire, comme des points de science & d'érudition, mais par lesquels nous ne pensons point à regler nôtre conduite.

Il faut considerer cette disposition de nôtre cœur comme un de nos plus grands maux, puis qu'elle fait que la verité qui en devroit être le remede, ne sert qu'à les augmenter par le mauvais usage que nous faisons de sa lumiere. Car ne nous étant donnée que pour nous conduire ; nous en devenons injustes possesseurs dés lors que nous ne nous en servons pas pour cette fin. Nous devons donc faire toutes sortes d'efforts pour remedier à ce mal ; & ainsi quelque éloignement que nous sentions pour la verité, il faut que nous nous forçions nous-mêmes d'en approcher, & de nous en servir comme d'un flambeau pour chercher dans les plus profonds replis de nôtre ame tout ce qui peut y être contraire.

Mais si l'amour propre a assez d'adresse pour arrêter dans la plûpart du monde, l'effet des veritez les plus constantes, & dont on est le plus convaincu, il élude encore bien plus facilement celles qui sont com-

battuës, ou par des opinions contraires formellement soûtenuës, ou par une pratique opposée. Car il fait, ou que les gens demeurant dans l'incertitude & dans le doute, ne laissent pas d'agir comme s'ils étoient les plus assurez de ce qu'il faut croire dans ce partage de sentimens; ou qu'ils se déterminent au parti qui favorise leurs inclinations, par des raisons si frivoles, qu'ils auroient honte de les dire si on les y obligeoit; ou qu'ils suivent aveuglément l'exemple des autres, sans qu'ils aient jamais examiné si cét exemple les mettoit en sureté, & s'ils en seroient quittes devant Dieu en lui alleguant qu'ils ont suivi le train commun; & enfin il sçait si bien arrêter sur ce point leur curiosité, qu'ils n'apprehendent rien tant que d'y voir trop clair.

Ce n'est point mon dessein de décider ici aucun des points que j'ay appellé contestez, parce qu'il se trouve des gens dans l'Eglise qui les combattent, ou par leurs opinions, ou par leur pratique. Je dis seulement que ce repos où vivent ceux qui suivent des sentimens relâchez, sans les avoir jamais examinez serieusement, est visiblement déraisonnable, & qu'il ne peut venir que de la corruption de leur cœur, du desir secret qu'ils ont de n'être pas troublez dans la joüissance des objets de leurs passions par les remors de leur conscience, & enfin de la crainte d'être obligez de se condamner à l'égard du pas-

passé, & de changer de conduite à l'avenir. C'est là ce qui étouffe leur crainte, & les empêche d'avoir, à l'égard de leur salut, les mêmes sentimens qu'ils éprouvent à l'égard de toutes les autres choses. Car si des Medecins habiles leur disoient qu'une certaine viande est empoisonnée, ils se garderoient bien d'en manger avant que de s'être assurez que ces Medecins se trompent. Si on leur donnoit avis qu'il y eût une entreprise formée contre leur vie, que le feu est à leur logis, ils ne se fieroient nullement aux discours de ceux qui leur diroient le contraire sans leur en apporter aucune preuve; ils ne manqueroient point d'approfondir ces avis, & ils ne se tiendroient point en repos qu'ils ne se fussent parfaitement éclaircis de la verité. D'où vient donc que quand ils entendent dire que des personnes éclairées sont convaincuës, que des choses qu'ils pratiquent ne sont nullement permises, qu'elles sont capables de les perdre, qu'elles sont condamnées par la Loy de Dieu comme des crimes, ils en sont pourtant si peu émus, que tout est capable de les r'assurer ? D'où vient qu'ils ne prennent jamais la peine d'examiner à fond les raisons du sentiment qui ne leur est pas favorable, ni d'entretenir aucun de ceux qui en sont persuadez, mais qu'ils s'arrêtent à de certaines raisons superficielles, & que pourveu qu'ils se voient autorisez par une troupe de gens, dont ils estiment

ment d'ailleurs trés-peu la lumiere & la pieté, ils s'imaginent n'avoir rien à craindre? Qui ne voit que c'eſt leur paſſion qui ſuſpend leur raiſon, & qui luy cache les plus communes regles du bon ſens, qu'elle ne ſe pourroit empêcher de voir ſi elle n'étoit comme liée par le cœur qui apprehende d'être troublé dans ſes inclinations?

Ce que nous devons donc faire pour éviter un déreglement ſi viſible & ſi propre à nous jetter & à nous entretenir dans l'aveuglement, eſt d'établir par un principe inviolable de nôtre conduite, de ne ſuivre jamais dans la pratique aucune de ces opinions favorables aux inclinations de la nature, & qui ſont condamnées par des gens de bien, à moins que d'être pleinement aſſûrez que ces gens de bien ſe trompent, & ſont dans un excez de ſeverité. Autrement nous ne ſçaurions nous exempter de temerité; & l'imprudence que nous commettons en ſuivant une conduite ſi déraiſonnable nous devroit être un prejugé que nous nous trompons même dans le fond, & que c'eſt l'averſion que nous avons pour la verité qui nous empêche de le reconnoître.

Ce ne feroit pas avoir peu avancé dans la connoiſſance de ſoi-même que de s'être inſtruit des principales veritez ſur leſquelles on doit juger des actions & de ſon état. Mais il faut ajoûter à la connoiſſance des Loix de Dieu, celle de ſa grandeur, de ſa bon-

bonté, des obligations infinies que nous lui avons, des droits qu'il a ſur les hommes en qualité de Createur & de Redempteur. Il y faut ajoûter les ſuites neceſſaires du peché & ſe regarder en qualité de pecheurs comme reduits au dernier degré de la baſſeſſe & du neant: *Vide Domine & conſidera quoniam ſum vilis!* comme aiant merité que toutes les créatures s'élevent contre nous: comme étant indignes de tous les ſoulagemens, de toutes les conſolations, de toutes les aſſiſtances que nous en recevons, & enfin comme n'aiant aucun droit de nous plaindre d'aucun mauvais traitement, parce qu'il n'y en a point que nous ne meritions. Que ſi nous comparons enſuite ces ſentimens que nôtre état exige de nous avec ceux que nous avons effectivement, avec cette inclination violente à l'élevation, avec cette delicateſſe & cette ſenſibilité dans les plus petits maux & les plus legeres injures, avec cette pente tyrannique à nous aſſujettir tous les hommes, & à rapporter tout à nous, il eſt impoſſible que nous ne ſoions étonnez d'une diſpoſition ſi monſtrueuſe, & ſi oppoſée à la raiſon & à la juſtice.

CHA-

CHAPITRE V.

Que pour se connoitre il faut étudier ses inclinations bonnes & mauvaises.

QUoi que ces considerations soient utiles à tout le monde, elles sont neanmoins particulierement propres à ceux qui reviennent à Dieu aprés de grands égaremens. Mais il y a une autre étude de soi-même beaucoup plus longue & plus difficile, & qui fait l'exercice des justes, même durant toute leur vie. Elle consiste à tâcher de connoître ses passions, ses humeurs, ses foiblesses, ses défauts, les déguisemens dont l'amour propre se sert pour les couvrir & aux autres & à nous-mêmes, & les injustices secrettes où il nous engage. C'est à quoi chacun est obligé de s'apliquer avec soin, comme à un des principaux moyens de s'avancer dans la pieté, & même de s'y maintenir. Car toutes les fautes des justes, & legeres & importantes, ne viennent d'ordinaire que de ce qu'ils ne se connoissent pas assez, qu'ils ne se font point assez justice, & qu'ils se dissimulent à eux-mêmes une grande partie de leurs défauts.

Il ne faut qu'être bien persuadé de l'importance de ce devoir, & s'appliquer à le prati-

pratiquer pour découvrir d'abord en nous un grand nombre de défauts. Car il eſt certain que ce qui fait ordinairement que la plûpart de nos fautes nous demeurent inconnuës, c'eſt que ſi tôt que nous en appercevons quelqu'une nous en détournons la veuë comme d'un objet qui nous incommode, & qu'ainſi elles ſont peu d'impreſſion ſur nôtre eſprit. Nous ne les regardons même que ſeparement, comme ſi nous n'avions que le défaut que nous ſommes forcez de voir en ce moment-là. Tous ceux que nous avons remarquez par le paſſé demeurent comme aneantis à nôtre égard. Nous ne comptions pour rien les habitudes & les inclinations qui en reſtent, & ne nous arrêtant ainſi qu'aux ſimples actions, & encore le plus legerement qu'il nous eſt poſſible, nous n'avons jamais lieu de former de nous une idée qui ſoit fort humiliante.

On ne ſçauroit faire aucun progrés dans l'étude de ſoi-même, qu'en corrigeant ce défaut, & en prenant une voye toute contraire, qui eſt de forcer ſon eſprit à conſiderer ſes fautes & ſes imperfections avec une application ſerieuſe, de les ajoûter les unes aux autres à meſure qu'on les découvre, tâcher d'en penetrer la ſource, d'examiner les effets de ſes paſſions, de ne s'imaginer pas facilement qu'elles ſoient detruites pour avoir été quelque temps ſans action, & de ſe ſervir de cette image pour s'en humilier devant Dieu & devant

devant les hommes. En un mot il faut agir à peu prés dans cette étude, comme si on avoit entrepris de travailler toute sa vie à faire son portrait; c'est à dire, qu'il faut y donner tous les jours quelque coup de pinceau, sans effacer ce qui en est déja tracé. Ainsi on remarquera tantôt une passion, & tantôt une autre. On découvrira aujourd'hui une illusion de l'amour propre, & une autre demain. Et par là nous formerons peu à peu un portrait si ressemblant que nous pourrons voir à chaque moment tout ce que nous sommes; desorte que nous aurons sans cesse lieu de nous dire à nous-mêmes: Voilà ce que je suis: voilà ce que j'ai tant aimé, & dont je voudrois que tout le monde fit l'objet de son estime & de son affection.

On ne doit pas oublier dans cét amas de nos défauts ceux qui n'étant qu'exterieurs & involontaires, ne nous rendent pas proprement coupables devant Dieu: Car ce sont ceux qui nous rabaissent souvent le plus à nos propres yeux; parce que nous sommes si vains que nous jugeons ordinairement de nous-mêmes plûtôt par rapport aux hommes, qu'à la verité. Et de plus ces défauts nous rendant incapables de certaines actions & de certains emplois, doivent avoir place dans les deliberations que nous faisons pour entrer, ou ne pas entrer dans les divers engagemens qu'on nous peut proposer.

Enfin comme ils font d'ordinaire beaucoup d'impression sur l'esprit des autres, nous sommes obligez d'y avoir beaucoup d'égard, puis que nous devons regler en partie nôtre conduite sur cette impression, qui nous ouvre ou qui nous ferme l'entrée de leur cœur, & qui les dispose à se choquer, ou à ne se choquer pas de nos actions.

CHAPITRE VI.

Qu'il faut considerer ses défauts dans leur grandeur & dans leurs suites, & ses vertus avec les imperfections qui y sont jointes, & le mauvais usage que nous en avons fait.

Les défauts & les vertus doivent comme nous avons dit être également l'objet de l'examen de nous-mêmes. Mais il faut tâcher de connoître l'étenduë & la grandeur de ses défauts, les bornes & les imperfections de ses vertus. L'un & l'autre sont necessaires pour se former la vraye idée de soi-même. Car l'on se trompe également dans l'un & dans l'autre, par la pente que l'amour propre nous donne à cacher ou à diminuer ce que nous avons de mauvais, & à mettre en veuë ou à augmenter ce que nous avons de bon.

Pour

Pour éviter ces illusions, il faut remarquer qu'à l'égard des défauts, on ne doit pas simplement juger de leur grandeur & de leur étendue par rapport aux effets qu'ils ont eûs, mais aussi par rapport aux effets qu'ils pouvoient avoir, si Dieu ne les eût arrêtez. Car il n'y a point de passion qui ne puisse être la cause de nôtre perte. Une legereté, un petit mouvement de colere, une parole de vanité, une complaisance dereglée, un manquement de circonspection, peuvent quelquefois avoir des suites qui changent tout l'état de nôtre vie. C'est ce que nous connoîtrons clairement dans l'autre monde où Dieu nous fera voir qu'il nous a fait éviter une infinité de précipices, dans lesquels le poids de nôtre concupiscence nous auroit entrainez s'il n'en avoit détourné le cours. Et nous en pouvons même connoître une partie dés cette vie, si nous faisons reflexion sur ce qui nous pouvoit arriver de toutes les fautes que nous avons commises, & sur les excés où nos passions nous auroient pû porter, si elles eussent été violemment excitées par les objets, & favorisées par les occasions, & qu'elles n'eussent point été arrêtées par les obstacles que Dieu y a mis pour les retenir dans de certaines bornes. Ce qui nous oblige de reconnoître que ce n'est point par nôtre moderation & par nôtre sagesse que nous avons évité ces grands inconveniens, mais par la seule misericorde de Dieu.

On doit retrancher dans l'examen des vertus que nous croyons avoir ce qu'il y a de purement naturel, & où la grace n'a point de part. Car Dieu qui doit être la régle de tous nos jugemens, ne fait aucun état de ce qui ne vient que de la nature. Il en faut retrancher les effets de l'habitude qui n'est encore qu'une autre nature. Il en faut retrancher tout ce qui naît du desir de plaire aux hommes, & des autres veuës secrettes d'interêt & de passion, parce que tout cela est mauvais & corrompu. Il en faut separer ce que nous avons détruit par nôtre ingratitude & par nos pechez, parce que cela ne subsistant plus aux yeux de Dieu, il ne doit pas subsister aux nôtres. Il faut considerer combien ces vertus, quelles qu'elles soient, ont peu d'étenduë, de force & de fermeté, avec combien peu d'amour & de zele nous nous y portons; & aprés tous ces divers retranchemens, il faut nous demander à nous-mêmes ce qui nous en reste.

Non seulement les bonnes qualitez & les vertus ne sont rien aux yeux de Dieu quand elles sont détruites par des crimes, mais sans que nous en ayons commis, elles nous deviennent souvent inutiles, & nous rendent même coupables par le peu d'usage que nous en faisons. Car les dons de Dieu enferment toûjours quelque nouvelle obligation. Il demande davantage à ceux à qui il a plus donné. Nous lui devons l'usure de ses faveurs

veurs & de ses graces ; & si nous manquons à le lui rendre, il vaudroit mieux que nous ne les eussions point reçûës. S'il nous a donné un naturel favorable ; s'il nous a preservé des tentations qui emportent la plûpart des autres ; si nous avons eu peu à combattre dans nous-mêmes ; s'il nous a donné quelques bonnes qualitez d'esprit, quelque pente & quelque inclination à la vertu ; enfin s'il nous a donné les vertus mêmes, nous devons regarder tout cela comme des talens que nous n'avons reçûs de Dieu qu'à condition de les faire profiter : desorte que si nous connoissons que nous ne l'ayons pas fait, il n'y a rien qui nous doive donner plus de confusion & plus de crainte.

Nous devons sur tout considerer le mauvais usage que nous avons fait de toutes les veritez de Dieu, soit en nous en élevant interieurement ou exterieurement, soit en les profanant par des entretiens indiscrets, soit en nous en servant, non pour nous mépriser nous-mêmes, mais pour mépriser les autres. Car c'est-là l'usage ou plûtot l'abus le plus ordinaire que l'on en fait. Il est impossible que ceux qui connoissent un peu les veritez de l'Evangile ne voyent en même temps qu'elles sont peu observées par un grand nombre de personnes qui font d'ailleurs profession de pieté. On voit qu'ils manquent de lumiere en plusieurs points, & qu'ils tombent en des fautes considera-

bles. Et la malignité se mettant de la partie, prend plaisir à s'occuper de ces défauts. Elle les exagere, elle s'en remplit, & détourne par là nôtre esprit de tout ce qui pourroit l'édifier dans ceux en qui nous le remarquons. Tout blesse & tout choque ces gens si éclairez, mais peu charitables. Si un Monastere ne suit pas avec exactitude les regles de desinteressement prescrites par les Canons de l'Eglise, ils n'y voyent plus rien de bon, ils ne s'occupent que de cela, & ne comptent pour rien tout ce qu'il a d'ailleurs de vertu. Ils ont raison en ce qu'ils condamnent avec si peu de douceur, d'humilité & de charité : de sorte que souvent la maniere dont ils blâment les défauts des autres, est plus blâmable que ces défauts mêmes.

CHAPITRE VII.

Qu'il faut tâcher de connoître ses défauts cachez : qu'ils peuvent être trés-grands, quoy que nous ne les connoissions pas.

IL n'est pas si difficile d'arriver à ce degré de connoissance de soi-même dont nous avons parlé jusqu'ici, puis qu'il ne renferme encore que des défauts visibles. Il est bien plus difficile de découvrir en soi ceux qui

nous sont cachez par nôtre peu de lumiere, où par les adresses de l'amour propre, nous avons tout lieu de craindre que nous n'en ayons beaucoup de ce genre-là. Car comme nous ne voyons presque personne en qui nous ne croyons reconnoître des défauts qui leur sont inconnus, pourquoi suposerons-nous que nous sommes plus exempts que d'autres de cette illusion si commune?

On n'a pas même lieu de s'assurer que ces défauts cachez ne puissent être fort considerables, & ne soient jamais capables de nuire au salut. L'aveuglement où nous sommes nous en peut cacher de fort importants. Combien voit-on de gens, par exemple, qui faute de connoître le peu d'étendue de leur esprit, entrent dans des engagemens où ils commettent de trés-grandes fautes? On choisit mal ses occupations & ses emplois, on méprise ceux auxquels on seroit propre, & on s'applique à d'autres dont on est fort incapable. On s'engage en des contestations qui ont de fâcheuses suites. On se persuade fortement d'avoir raison quand on a tort: & sur ce fondement on traite les autres avec hauteur & avec dureté. On excite des murmures contre soi. On détruit toute l'édification qu'on auroit pû donner par ses autres actions. Il y a des gens, qui faute de connoître ce qu'ils ont de choquant dans leur humeur & dans leur conduite, portent la froideur & le dégoût dans le cœur des autres, qui désunissent par là des

Secietez entieres, qui détournent des personnes de leur voye, & étouffent en elles les semences que Dieu y avoit mises. Il y en a qui servent d'obstacles, sans y penser, à beaucoup de choses utiles & necessaires, parce qu'on ne sait comment se prendre à traiter avec eux.

Il y en a que de petites attaches, ou des préventions opiniâtres qu'ils ne connoissent point, empêchent de satisfaire à des devoirs importans, dont l'omission scandalise ceux qui les voyent agir, & cause de grands inconveniens. Enfin il arrive rarement que les chûtes visibles n'ayent pas leur source dans ces défauts que l'on ne veut pas voir.

Cela doit suffire pour nous obliger de joindre à l'examen que nous devons faire de nous mêmes, tous les secours que nous pouvons tirer des autres pour nous mieux connoître. Il y a divers moyens de se les procurer : mais je n'en remarquerai ici que deux principaux qui en comprennent plusieurs. L'un est d'aller en quelque sorte au devant de la verité, en la cherchant dans l'exemple & dans les instructions des autres : L'autre de la laisser approcher de nous en lui donnant un accés libre, & en ôtant tous les obstacles qui l'en éloignent.

CHA-

CHAPITRE VIII.

Comment on doit aller au devant de la verité en la cherchant dans l'exemple des autres, & en tâchant de s'édifier de leurs vertus; & de s'instruire par leurs défauts.

ON cherche la verité dans l'exemple des autres, par les reflexions que l'on fait ſur les actions des hommes, ce qui s'étend à leurs vertus & à leurs défauts. Leurs vertus nous inſtruiſent de celles qui nous manquent, elles nous convainquent de nôtre foibleſſe & de nôtre lâcheté, & elles nous humilient par cette comparaiſon. Il ſuffit même ſouvent qu'il y ait quelque difference de lumiere & de conduite entre les autres & nous, pour nous donner lieu de nous détromper. Car encore que l'amour propre nous perſuade d'abord que c'eſt nous qui avons la raiſon de nôtre côté, ſi nous remarquons neanmoins que la conduite des autres ait ordinairement de bons ſuccés, & que la nôtre au contraire en ait toûjours de mauvais, il faudroit que nous fuſſions bien opiniâtres pour ne pas croire que c'eſt nous qui avons tort.

C'eſt preſque là le ſeul moyen de reconnoitre en ſoi ce qu'on appelle fauſſeté d'eſ-

prit, qui eſt un défaut qui fait prendre les affaires de travers, qui engage en de faux partis, en des avis écartez, & en de mauvais raiſonnements. Car encore que ce même défaut d'eſprit qui produit ces faux jugemens, ſoit un obſtacle à les reconnoître directement, s'il arrive neanmoins qu'un homme ait lieu de remarquer qu'il ſe trouve ordinairement ſeul de ſon ſentiment, & que ſes penſées ſont preſque toûjours oppoſées à celles de tous les autres, il faudroit qu'il eût une extrême attache à ſon propre ſens, pour n'en pas conclure qu'il y a bien de l'apparence que le défaut eſt de ſon côté. Et ainſi le moins qu'il puiſſe faire, c'eſt de ſe défier de ſes lumieres & de la qualité de ſon eſprit, & de conſulter ſincerement ſur les points dans leſquels il aura des avis particuliers, les perſonnes les plus habiles & les plus deſintereſſées qu'il pourra; en tâchant de bonne foy d'entrer dans leurs raiſons.

Il eſt d'autant plus important de tâcher à s'édifier des vertus & des bonnes qualitez des autres, que nous devons reconnoître en nous une inclination qui nous porte à faire tout le contraire. Nôtre malignité nous en cache une partie, & elle fait que nous nous appliquons peu à celles qu'elle ne peut nous cacher; ou nous les oublions entierement, ou nous ne regardons preſque point ceux qui les ont, par ces endroits-là. Au contraire leurs défauts font des traces profondes dans

notre esprit. Nous en conservons des images vives, qui se presentent d'elles-mêmes sans qu'il soit besoin de les chercher : & nous renouvelons sans cesse ces images & ces traces par de nouvelles reflexions, comme pour les empêcher de perdre rien de leur force. Cependant on devroit faire tout le contraire puis qu'au lieu qu'il y a peu de gens qui soyent chargez de remedier aux défauts des autres, il n'y a personne, au contraire, que Dieu n'oblige de profiter de leurs vertus. Car il les propose à tous ceux qui les voyent comme une instruction vivante & animée, dont il leur demandera compte un jour comme de toutes les autres graces qu'il leur aura faites. Mais comme il n'est pas deffendu neanmoins de remarquer dans les autres certains défauts visibles, & qu'il est même impossible de ne pas voir ce qui frappe nos sens, il faut essayer de nous en servir pour nous mieux connoître ; & afin d'en tirer cét avantage, il faut d'abord que nous appercevrons quelques uns de ces défauts, que nous nous demandions à nous-mêmes : *Numquid ego unquam imprudens facio simile huic ?* Ne tombay-je point moy-même dans les défauts que je remarque en cette personne ? Les occasions de faire de ces sortes de reflexions ne sont que trop ordinaires. Car l'amour propre qui a mille adresses pour nous cacher nos propres défauts, n'en a pas moins pour découvrir ceux d'autrui. Et au lieu que sa deli-

delicatesse ne nous permet gueres d'arrêter la veuë sur les nôtres, il nous rend au contraire clair-voyans à l'égard de ceux des autres. Nous les voyons tels qu'ils sont : nous les considerons tant que nous voulons : nous ne nous mettons gueres en peine de les amoindrir par des excuses favorables. Cét effet vient sans doute d'une assez mauvaise cause : mais en le retenant dans de justes bornes, on en peut tirer quelque utilité, & s'en servir pour tromper en quelque sorte l'amour propre. Car en considerant ainsi les defauts des autres sans cette multitude de veuës & d'excuses artificieuses qui nous trompent dans les nôtres, on découvre aisément quelle est la fausse lumiere qui les ébloüit, comment ils se sont engagez dans cette illusion, ce qu'ils devroient faire pour s'en délivrer. Et ensuite en tournant toutes ces considerations contre soi-même, on trouve facilement à se les appliquer, si l'on a tant soit peu de sincerité & de desir de se connoître.

A moins qu'on ne se serve de cette adresse pour profiter des fautes d'autrui que l'on ne sçauroit s'empêcher de voir, elles ne font que nous aveugler encore davantage, au lieu de nous aider à nous connoître. Car ou l'on en prend sujet de mépriser ceux qui y tombent, en s'élevant au dessus d'eux comme si on en étoit exemt, ou si l'on s'en reconnoît coupable aussi bien qu'eux, on se console de n'être pas seul sujet à ces foiblesses. Nous som-

sommes bien aises qu'ils n'ayent pas cét avantage au dessus de nous. Nous diminuons l'idée que nous avons de nos propres fautes les regardant comme communes à plusieurs, comme étant plûtôt des suites de l'infirmité de la nature, que de nôtre dereglement; & nous nous mettons ainsi en quelque sorte à couvert des reproches de nôtre conscience, en nous cachant dans la foule des coupables.

CHAPITRE IX.

Qu'il se faut instruire par les jugemens qu'on entend faire des autres.

MAis outre les instructions que l'on peut tirer des défauts des autres que l'on apperçoit par soi-même, on en peut tirer aussi de fort importantes des jugemens qu'on en entend faire à ceux qui s'en entretiennent. Car on en peut aprendre que c'est en vain que l'on se dissimule ses défauts, & que l'on s'offense de ceux qui en parlent; que l'on ne fait par là qu'y appliquer les gens un peu davantage: parce qu'au lieu qu'ils sont d'ordinaire fort indulgens aux imperfections de ceux qui les reconnoissent de bonne foi, ils ne souffrent au contraire qu'avec impatience celles qu'on pretend cacher, & dont on ne leur permet pas de parler avec liberté. Que s'ils

gardent quelque retenuë en parlant avec ceux dont ils ont quelque sujet de se défier, ils trouvent toûjours quelqu'un à qui ils se dechargent, & par ce moyen ces jugemens se répandent en secret de l'un à l'autre à peu prés comme si l'on en parloit publiquement. De sorte qu'il faut faire état que le seul moyen d'empêcher qu'on ne parle de nos défauts, c'est de s'en corriger, ou de témoigner qu'on le desire serieusement, & qu'on est bien aise d'en être averti.

On peut encore apprendre par les jugemens qu'on entend faire des autres, que presque personne ne sçait ce qu'on pense de lui, ni quelle impression ses actions font sur l'esprit du monde, d'où il arrive qu'en se formant de fausses idées de la disposition des autres envers soi on prend ensuite de fausses mesures. On ne fait pas le bien qu'on pourroit faire, & on ne prévient pas le mal qu'on auroit pû prévenir. On choque les autres en mille manieres sans le sçavoir, & l'on rompt ainsi peu à peu tous les liens qui formoient l'union qu'on avoit avec eux.

On s'apperçoit bien à la fin de quelques-uns de ces mauvais effets, mais cela ne fait qu'augmenter l'illusion où l'on est. Car faute de connoître ce qu'il y a effectivement de choquant en nôtre conduite, on rejette tout le tort sur les autres, on leur attribuë des mouvemens, des intentions & des desseins auxquels ils n'ont jamais pensé; & sur celá on se

se forme d'eux des idées peu avantageuses, qui paroissant au dehors par quelques marques exterieures, augmentent encore l'éloignement qu'ils ont de nous.

Il est vrai qu'il ne faut pas regler absolument sa conduite sur les opinions & sur les impressions des autres. Mais quand ces opinions & ces impressions sont uniformes, elles nous donnent souvent lieu de reconnoître qu'elle n'est pas reglée selon les Loix de Dieu; les autres étant d'ordinaire plus subtils que nous-mêmes à découvrir ce qui vient en nous de passion & d'amour propre. Souvent même lors que ces impressions sont injustes, elles ne laissent pas d'avoir quelque cause en nous, à laquelle on pourroit remedier. Enfin, quelques déraisonnables qu'elles soient, comme elles peuvent être ou aigries ou adoucies par nôtre conduite, qu'elles servent d'obstacles à certaines entreprises, & qu'elles en facilitent d'autres, & qu'on ne peut quelquefois prendre des biais pour les éviter, il est toûjours bon de les savoir, pourveu qu'on ait la force de les souffrir.

CHA-

CHAPITRE X.

Qu'on se sert souvent des Confesseurs pour s'autoriser dans ses passions.

ON éviteroit une partie des inconveniens où l'on tombe faute de savoir ce que les autres pensent de nous, si l'on pratiquoit de bonne foi ce qui est remarqué dans la vie de saint Thomas de Cantorbie, qu'un de ses amis l'avertissoit par son ordre de tout ce qu'il trouvoit à redire à sa conduite. Et c'est ce qu'ont eu en veuë ceux qui ont établi en certaines maisons Religieuses, qu'il y auroit une personne chargée de recevoir les plaintes que chacun feroit de la conduite du Superieur pour lui en faire le rapport sans en nommer les auteurs. Mais comme tout le monde ne peut pas joüir de ce bien, on devroit tâcher d'y suppléer en se procurant un ami fidelle & intelligent à qui on donnât une entiere liberté de nous avertir de ce qu'on diroit de nous dans le monde, & de quelle maniere nos actions y seroient prises.

Il semble d'abord que la plûpart du monde suive cét avis, & qu'au moins il soit pratiqué par toutes les personnes qui font profession de pieté. Car il n'y en a point qui n'ait un Confesseur, & ce Confesseur devroit être cét ami fidelle qui nous avertit de nos défauts, & des scandales que nous causons, puis que nous lui en donnons

droit

droit en nous adreſſant à lui. Il les peut connoître d'autant mieux, qu'il joint à la connoiſſance qu'on lui en donne de ſoi-même celle qu'il peut quelquefois tirer d'ailleurs, & qu'il voit ainſi les bornes de nôtre lumiere; c'eſt à-dire, ce que nous connoiſſons de nous & ce que nous n'en connoiſſons pas. Et comme la pratique de cét office de charité fait une des principales parties de ſon miniſtére, il n'y a gueres de perſonne qui ne ſe flatte que c'eſt ce qu'il recherche en ſe ſoûmettant à la conduite d'un Directeur, & qui ne croye lui donner ſur ce point toute la liberté qu'il peut deſirer.

Mais quiconque voudra bien déveloper les ſecrets replis de ſon propre cœur, trouvera ſouvent que quoi qu'il s'imagine qu'il ne s'adreſſe à un Confeſſeur qu'afin d'en tirer du ſecours pour ſe mieux connoitre, il a au fond du cœur une fin toute contraire, & un deſſein ſecret de s'en ſervir pour ſe juſtifier dans ſes défauts, & ſe diſpenſer aiuſi de les avoüer. C'eſt ce qu'on n'a garde de s'avoüer à ſoi-même, puiſqu'au contraire on l'ignore, & que l'on a même ſur la ſurface de l'eſprit une penſée toute differente. Mais l'amour propre qui reſide dans le fond de l'ame ſait bien y réüſſir, ſans que nous faſſions ſur cela des reflexions expreſſes. Et voici l'artifice dont il ſe ſert. Nous avons de deux ſortes de défauts, les uns qui ont l'objet de nôtre attache, & que nous ne voulons

pas.

pas reconnoître pour défauts, de peur d'être obligez de nous en défaire; les autres que nous condamnons de bonne foi, ausquels nous avons peu d'attache, & dont nous voudrions bien être délivrez. On choisit donc d'abord pour Confesseur celui dont on croit qu'il jugera à peu prés de nous comme nous desirons qu'il en juge. Ensuite l'on fait comme une espece de convention & de partage avec lui. On lui abandonne les défauts que l'on n'aime point, on trouve bon qu'il les reprenne comme on les reprend soi-même, mais pour les objets des principales passions, on ne les soûmet guere à la censure d'un Confesseur, & on ne le choisit même que dans la pensée qu'il n'y touchera point.

On justifie ainsi premierement ses passions à soi-même, & l'on cherche ensuite quelque Confesseur qui soit disposé à les justifier. En un mot nous voulons en eux une lumiere qui n'aille pas plus loin que la nôtre, & qui s'y conforme en tout. C'est à dire, que nous voulons qu'ils approuvent & qu'ils condamnent ce que nous approuvons & ce que nous condamnons nous-mêmes.

C'est ce qui fait qu'y ayant dans le monde parmi ceux-mêmes qui font profession de pieté, tant de conduites bizarres & irrégulieres, il n'y a presque personne neanmoins qui manque de Directeur s'il en veut avoir: & ce Directeur ne sert à ceux qui le choisissent dans cét esprit qu'à étouffer leurs remords,

mords,& à faire qu'ils demeurent plus tranquillement dans l'état dont ils ne veulent pas ſortir.

Ainſi l'on peut definir un Directeur à l'égard de la plûpart du monde, un cenſeur charitable des petits défauts & des attaches legeres, & un approbateur des paſſions auſquelles on ne veut pas renoncer. On ne voudroit point d'un Directeur qui ne reprît rien, & l'on n'en veut point non plus qui touche à ces paſſions cheries. Ces deux conditions ſont auſſi eſſentielles l'une que l'autre. Car comme il ſeroit incommode s'il prétendoit nous contredire dans ce que nous voulons abſolument faire, il ſerviroit mal auſſi nôtre amour propre s'il ne nous contrediſoit en rien, nôtre intention ſecrette étant de nous ſervir de ſon zele contre certains défauts, pour nous autoriſer dans ceux que nous ne voulons point reconnoître pour defauts.

Ce n'eſt donc pas aſſez d'avoir un Directeur, ni même d'en avoir un éclairé. Il faut de plus s'abandonner à lui ſans déguiſement & ſans artifice, & avoir deſſein de ſe conformer au jugement qu'il fait de nous, & non pas le porter à ſuivre le nôtre. Enfin, il faut être prêts d'apprendre de lui à nous mieux connoître, & être bien aiſe qu'il nous y aide, ſans lui preſcrire des bornes. C'eſt la diſpoſition où tout le monde doit être ; mais il n'eſt pas neceſſaire qn'elle ſoit parfaite, ou plû-

plûtôt il est impossible qu'elle le soit. Car il n'y a point d'homme sur la terre qui ait assez d'humilité & de force pour supporter sans découragement & sans effroy la veuë du moindre peché de sa grandeur naturelle ; & il est vray de dire de tous nos pechez connus dans toute leur étenduë ce que l'Ecriture dit de Dieu. *Non videbit me homo & vivet*. Ainsi pour prendre une conduite proportionnée, & au besoin que nous avons tous de la verité, & à la foiblesse qui nous rend incapables de la soûtenir dans toute sa force, il faut souhaiter ardemment de la connoître. Il faut recevoir avec docilité ce qu'on nous en découvre. Il faut croire qu'on nous épargne toûjours beaucoup, & travailler cependant à dévenir plus forts, afin qu'on soit moins obligé de nous épargner.

CHAPITRE XI.

Défauts qu'il faut éviter pour donner liberté aux autres de nous dire leurs sentimens. En quoi consiste l'opiniâtreté.

On feroit sans doute de grands progrés dans la connoissance de soi-même, si l'on avoit sincerement cette disposition dans le cœur, en traitant avec le Confesseur qu'on au-

auroit choisi. Mais il ne faut pas néanmoins borner à ce seul Confesseur le droit de nous découvrir nos défauts, & les mauvais effets de nos actions. Il seroit à desirer au contraire, qu'on l'étendit le plus qu'on pourroit, & qu'on le donnât même en quelque sorte à tout le monde, puis qu'il n'y a personne à qui nous ne soyons redevables, & que nous ne puissions blesser & scandaliser. Quelque éclairé que soit un Confesseur, il ne nous voit pas toûjours agir, il n'entend pas tout ce que nous disons, il ne connoit pas toûjours aussi l'impression que nos paroles & nos actions font sur les autres; que ce n'est gueres que de ceux qui la sentent qu'on la peut bien apprendre. Il faudroit donc s'accoûtumer à n'être pas si delicats sur ce point, & à donner à tout le monde un honnête liberté. Peut-être recevrions-nous souvent des avertissemens peu sensez. Mais si nous ne voulons recevoir que ceux qui nous paroitront tout à fait raisonnables, nous n'en recevrons point du tout. Car les hommes ne se chargeront jamais d'une exactitude si penible, & ils prendront bien plûtôt le parti de ne nous rien dire du tout, que de s'exposer à nous blesser, si ce qu'ils nous diroient ne nous paroissoit pas tout à fait juste.

Il faut supposer, que chacun étant prévenu d'une part, qu'on n'aime point à être averti de ses défauts, & n'étant pas bien aise de l'autre de s'attirer nôtre aversion, est dif-

disposé par là à s'exemter de nous rendre cèt office de charité, & à ne nous rien découvrir de ce qu'il pense de nous, & de ce qu'il sait que les autres en pensent. Ainsi à moins que de lever cèt obstacle, & d'aller comme au devant de la verité, en excitant les autres à nous la dire, en leur témoignant d'une maniere non suspecte que nous nous en tenons obligez de quelque maniere qu'ils le fassent, & en dissipant ainsi la crainte qu'ils ont de se rendre odieux, ils garderont toûjours avec nous cette retenuë trompeuse qui nous entretient dans l'ignorance de plusieurs choses qu'il nous seroit trés-important de savoir.

Il ne suffit pas pour cela de recevoir sans émotion les avis qu'on nous donne, ni même d'en remercier ceux qui prennent la liberté de nous les donner. Car tout le monde sait assez, que comme il est honteux de témoigner de s'en offenser, on tâche de se faire honneur d'être civil en ces occasions. Mais il faut persuader aux gens que ces civilitez sont sinceres, & c'est ce qui ne se peut, à moins que d'éviter quantité de choses que le monde prend pour des marques d'un secret mécontentement & d'un dépit que nous n'osons découvrir.

Il ne faut pas pretendre, par exemple, que l'on prenne jamais la liberté de nous avertir de rien, si l'on voit que nous n'ayons d'union & de liaison qu'avec ceux qui entrent

trent abſolument dans tous nos ſentimens & que nous ne témoignons à tous les autres, que de la ſechereſſe & de la froideur.

Si l'on voit que ſi tôt que quelqu'un ſe ſera hazardé de nous donner quelque avis ; nous entrions dans un eſprit de reſerve à ſon égard, que nous nous trouvions embarraſſez, toutes les fois que nous ſommes avec lui, & que nous n'agiſſions plus d'une maniere libre & naturelle. Si l'on voit que pour avoir plus de droit de rejeter cét avis, nous y donnions un mauvais tour, & que nous le propoſions d'une maniere odieuſe pour le faire condamner par ceux à qui nous en parlons. Si nous cherchons dans la perſonne de celui qui le donne de quoi décrier ſon ſentiment. Si dans les occaſions qui s'en preſentent, nous parlons de lui d'une maniere plus aigre & plus ſéche qu'à l'ordinaire. Enfin, ſi l'on s'apperçoit que cela nous ait fait une playe dans le cœur, que nous nous en ſouvenions, & que nous mêlions à deſſein dans nos diſcours certaines Apologies affectées par rapport aux défauts dont on nous a avertis. Si nous n'évitons, dis-je, toutes ces choſes qui font voir que nous ſommes interieurement piquez, il ne faut pas eſperer que l'on s'arrête à des paroles de civilité, qui ſont détruites par tant de marques réelles d'un mécontentement ſecret.

C'eſt le ſentiment d'un ſage Payen, que celui que l'on avertit de quelque défaut, ne

doit pas faire le même sur le champ à l'égard de celui dont il reçoit cet avertissement, & qu'il doit attendre un autre tems à lui rendre cét office. Mais il faut étendre cét avis beaucoup plus loin. Car non seulement il ne faut pas reprendre sur le champ ceux qui nous reprennent, mais il faut même éviter de les reprendre lors qu'il y auroit lieu de soupçonner que quelque dépit secret nous auroit ouvert les yeux sur leurs défauts, & nous auroit appliquez à les remarquer. On doit supposer qu'ils sont en peine de l'effet des avis qu'ils ont donnez, & qu'ils s'appercevront des moindres signes que nous donnerons de les trouver mauvais; qu'ils rapporteront à cette cause tout ce qu'ils remarqueront en nous de froideur & de chagrin pour eux; ce qui leur rendroit nos avis inutiles, & leur donneroit lieu de faire de nous un jugement temeraire. Et c'est ce qui nous oblige d'être en garde de ce coté-là, & de leur témoigner même plus d'ouverture & de confiance que nous n'aurions fait en un autre tems.

Il est d'autant plus important de garder cette conduite envers ceux qui se hazardent de nous donner des avis, qu'en agissant autrement on ne ferme pas seulement la bouche à une, ou à deux personnes, mais qu'on la ferme presque à tout le monde. Car il ne faut que deux ou trois rencontres de cette nature pour s'attirer la reputation de deli-

catesse,

caresse, & pour passer dans l'esprit de ceux qui nous connoissent, pour gens qui n'aiment pas qu'on leur parle librement. Or dés que cette impression est formée, c'est une barriere invincible contre la verité. Chacun cherche des pretextes pour s'exemter de la dire à ces gens si delicats. On craint toûjours de les choquer & de les aigrir. Ainsi dans le doute on prend ordinairement le parti de s'en taire, & de ne leur rien dire de desagreable.

C'est avec raison que l'on plaint les Grands & les Princes, de ce que leur grandeur fait que la verité n'ose approcher d'eux, & qu'ils passent ainsi toute leur vie dans l'illusion. Mais certainement on n'a gueres moins de sujet de plaindre sur ce point la plûpart de ceux qui sont en quelque consideration dans le monde. Car s'ils ne sont Princes par naissance, ils se font Princes par humeur, en répandant parmi tous ceux qui les approchent certaines terreurs qui empêchent leurs plus intimes amis de leur parler avec ouverture. D'où il arrive que souvent ils ne sont pas informez de ce qui sert d'entretien à tout le monde; qu'ils s'imaginent d'être approuvez dans ce qui est presque universellement condamné; & enfin qu'ils prennent presque en toutes choses de fausses mesures.

Il est si dangereux de donner cette impression de soi, que quand elle est une fois formée, nos amis mêmes se croyent obligez

par charité de dissimuler leurs sentimens, & de nous abandonner à nos pensées. Saint

Aug. Epist. 250. Augustin se plaint comme d'une des principales difficultez qui se rencontrent dans le commerce de la vie, de ce que quand on n'approuve pas quelque chose dans les paroles ou dans les écrits de quelqu'un, & qu'on lui découvre ce sentiment dans la créance que la liberté chrétienne nous oblige d'en user ainsi, il arrive souvent que cét avis passe pour un effet de jalousie plûtot que d'amitié. Il represente ces mauvais soupçons comme une faute considerable, & en même tems fort ordinaire, & il dit qu'ils causent souvent des divisions & des inimitiez entre des personnes trés-unies. Cependant il ne sçait point lui-même d'autre remede à ce mal, que de supprimer ses sentimens quand on a affaire à des amis de cette humeur. *Si*

Epist. 15. *je ne puis*, dit-il à saint Jerome, *vous exposer avec liberté ce qui paroit defectueux dans vos écrits, & que vous n'en puissiez faire de même à l'égard des miens, sans que nous nous rendions suspects l'un à l'autre de jalousie, & de manque d'amitié, laissons plûtôt tout cela, & ne mettons pas nôtre vie & nôtre salut en danger. Qu'il manque plûtôt quelque chose à la science qui enfle, pourveu que nous ne blessions point la charité qui*

Epist. 19 *edifie*. Et dans une autre de ses Lettres. *Il me semble*, dit-il, *que nous devrions user envers nous non seulement de la charité, mais aussi*

de

de la liberté de l'amitié, & qu'ainsi nous ne devrions pas nous dissimuler l'un à l'autre ce qui nous peut deplaire dans nos écrits, pourveu que nous le fissions avec un esprit que Dieu approuve dans la charité fraternelle. Mais si vous ne croyez pas que nous puissions user entre nous de cette conduite sans blesser dangereusement la charité, nous ferons mieux de nous en abstenir. Car encore que cette sorte de charité que je desirerois que nous pratiquassions ensemble soit bien plus relevée, il vaut mieux neanmoins avoir cette autre à laquelle vous me reduisez, que de n'en avoir point du tout. ILLA enim charitas quam tecum habere vellem profectò major est, sed melior hæc minor quàm nulla est. Si un Saint se trouvoit donc obligé d'en user ainsi envers un autre Saint, on voit aisément qu'on peut bien en être réduit là envers d'autres, & qu'ainsi la charité même demande quelquefois qu'on vive dans cette reserve avec ses amis, lors qu'ils ne donnent pas plus d'ouverture à leur découvrir ses sentimens.

Outre la reputation de delicatesse, il y en a encore une autre qui éloigne étrangement nos amis même de nous parler avec liberté, c'est celle d'être attachez à nôtre sens & fortement prévenus de nos pensées. Car lors que nous avons donné cette idée de nous personne presque ne se hazarde de nous contredire, principalement si nous avons quelque consideration qui porte les gens à se mé-

nager avec nous. Ainsi chacun se tient dans la reserve, & nous laisse croire ce que nous voulons, en s'en mocquant souvent dans son cœur. Il est vrai qu'il ne seroit pas juste de pretendre qu'afin de ne pas passer pour opiniâtre à l'égard de ceux qui voudroient être crûs de tout ce qu'ils proposent, on fût obligé de témoigner qu'on approuve des sentimens qu'on n'approuve pas en effet, & de se rendre à tous les avis que le premier venu s'avisera de nous donner; mais il est aisé d'éviter la reputation d'être attaché à son sens sans passer à cette extremité. Il n'y a pour cela qu'à distinguer la fermeté raisonnable, qui est une vertu, de l'opiniâtreté qui est un vice; ce qui n'est pas difficile, si l'on considere le droit que la raison nous donne sur l'esprit des autres.

Nous ne pouvons exiger avec justice de qui que ce soit qu'il se rende à nos sentimens quand il n'en est pas convaincu, ni l'accuser pour cela d'opiniâtreté. Car si c'est par lumiere qu'il n'en est pas persuadé, il est loüable de ne se pas rendre à la fausseté; si c'est manque d'intelligence & de lumiere. On peut l'accuser de ces défauts, mais non de celui d'opiniâtreté. Mais le monde aussi ne commet pas cette injustice, quand on lui rend d'ailleurs ce qu'il a droit d'exiger de nous. Et voici en quoi cela consiste. Encore que les hommes ne soient pas dans cette vie absolument incapables de connoître aucune verité avec certitude, il y a neanmoins

tant de choses qu'ils ne voyent qu'obscurément, & ils se trompent même si souvent en prenant pour certain ce qui ne l'est pas, en ne considerant les objets que confusément, & en n'y voyant pas tout ce qui est necessaire pour en juger, que le moins qu'ils doivent faire, c'est d'avoir une défiance generale de leurs sentimens & de leurs pensées, lors qu'elles ne sont pas expressément confirmées par la foi & par l'autorité de l'Eglise. Cette défiance ne fait pas qu'ils soient indeterminez, & qu'ils ne prennent aucun parti, mais elle les empêche de proposer leurs pensées d'un air décisif, & de se choquer quand on les contredit. Elle leur fait écouter & examiner de bonne foi les raisons qu'on allegue contre leur sentiment. Enfin elle leur fait rejetter les opinions qu'ils n'approuvent pas, avec tant de modestie, qu'on demeure persuadé qu'ils auroient été disposez à les embrasser, s'ils avoient eu assez de lumiere pour en penetrer les raisons. Voilà la disposition que le monde exige de nous, & qu'il en exige avec raison, parce que nous y devons être en effet. Et le contraire de cette disposition, c'est-à-dire, cette assurance qui exclut même la défiance generale, cét air décisif, cette maniere de rejetter les opinions des autres sans prendre presque la peine de les examiner, comme s'ils étoient incapables de trouver la verité, ou que l'on fût incapable de se tromper, est proprement ce qu'on appelle opiniâtreté.

C'eſt-là ce qui rebute le monde & qui l'éloigne de nous parler librement, parce qu'on ſuppoſe toûjours que ce ſeroit en vain qu'on le feroit ; que lors que nous avons pris parti, nous ne revenons jamais ; qu'aprés avoir bien conteſté, il faudroit toûjours qu'il ſe trouvât que nous avons raiſon, & que les autres ont tort. Ainſi chacun aime mieux laiſſer tout là, & nous abandonner à nos lumieres ſans nous propoſer les ſiennes.

On produit à peu prés le même mauvais effet, ſi ſans entrer en conteſtation & ſans témoigner d'opiniâtreté & de chagrin, on demeure neanmoins dans une certaine froideur, ſans faire paroître ni qu'on approuve ni qu'on déſaprouve la liberté que nos amis prennent de nous dire leurs ſentimens. Car comme ils ſont portez naturellement à croire que cette liberté ne nous eſt pas agreable, & qu'ils ſont en défiance ſur ce point ; quiconque ne détruit pas cette impreſſion par ſon air & par ſa maniere de répondre, donne lieu de croire qu'il veut bien qu'elle ſubſiſte, & ſon ſilence étant pris avec beaucoup d'apparence pour une marque de mécontentement, le monde ſe tient quitte de faire à l'avenir de pareilles tentatives.

CHA-

CHAPITRE XII.

Regles pour entendre le langage des avertiſſemens, de la flaterie & du ſilence.

SI nous avions ſoin d'éviter ces defauts & les autres ſemblables, nous engagerions nos veritables amis à nous dire quelquefois ce qu'ils penſent de nos actions, & à nous rapporter de quelle ſorte elles ſont priſes dans le monde. Mais pour juger bien de ce qu'ils nous diſent, il faut avoir dans l'eſprit cette regle, que comme la complaiſance naturelle, la crainte de choquer, & l'honnêteté même oblige ceux qui nous parlent de nos défauts, de ſe moderer beaucoup dans les expreſſions, ſi nous voulons connoître leur ſentiment au juſte, il faut que nous ajoûtions de nous mêmes ce qui manque à leurs paroles, & ne pas ſuppoſer que ces penſées leur naiſſent dans l'eſprit avec tous ces temperamens, & ces adouciſſemens. Faiſons donc état qu'on ne nous dit jamais qu'une bien petite partie de ce qu'on penſe de nous, & qu'il faut multiplier en quelque ſorte tout ce qu'on nous en dit pour trouver le vrai. Si l'on nous dit que l'on trouve un peu à redire à quelque choſe que nous avons faite, cela ſignifie qu'on y trouve beaucoup à redire. Si l'on dit que l'on fait quelque difficulté ſur

quelque raisonnement, cela veut dire, qu'on le croit faux & ridicule, Si l'on nous dit que l'on n'a point à entrer dans quelqu'une de nos pensées, cela veut dire, qu'on la desaprouve & qu'on la condamne. Si l'on avertit qu'il y a des gens qui se blessent de certaines actions, c'est à dire, qu'il y a grand nombre de personnes qui s'en scandalisent. Enfin il faut supposer que la langue des avertissemens est une langue particuliere; qu'on ne s'y exprime qu'à demi; que ce ne sont que reticences perpetuelles, & qu'à moins que d'y suppléer & d'entendre à demi mot, on est trompé par ceux mêmes qui s'efforcent de nous tromper.

Si l'on avoit autant de subtilité & de finesse pour ce qui regarde son veritable bien qu'on en a d'ordinaire pour ses intérêts, on ne découvriroit pas seulement la verité au travers des petits nuages, dont l'honnêteté & la prudence se servent pour l'adoucir & la temperer, mais on sçauroit même la discerner dans l'obscurité du mensonge & du silence. On l'altere par le mensonge des flatteries. On la cache par le silence. Mais il ne tient le plus souvent qu'à nous de la distinguer dans l'un & dans l'autre. Car il y a toûjours quelque chose de vrai dans la flatterie même, & le silence a aussi son langage; ce qui a donné lieu à saint Jerome d'appeller le silence de saint Aselle, *silentium loquens*.

Pour comprendre ce qu'il peut y avoir de vray

vrai dans la flatterie, il n'y a qu'à distinguer le sens précis des expressions d'avec les pensées qu'elles nous donnent lieu de lire dans l'esprit de ceux qui s'en servent. Il n'y a point de verité dans le sens précis des expressions des flatteurs, puis que nous prenons ici le terme de flatterie pour une fausse loüange. Mais elles donnent lieu de connoître plusieurs de leurs pensées, & de nous instruire par ces pensées de plusieurs veritez qui nous regardent.

La premiere est que lors qu'ils donnent ces loüanges, ils croyent tout le contraire de ce qu'ils disent, & méprisent autant dans leur cœur ceux à qui ils les donnent, qu'ils témoignent au dehors d'estime pour eux.

La seconde se tire de la nature des loüanges qu'ils choisissent. Car ils en prennent d'ordinaire la matiere de choses vrayement loüables qu'ils attribuent faussement à ceux qu'ils veulent flatter. Ainsi ceux à qui l'on donne ces loüanges n'en doivent conclure, ni qu'ils ayent effectivement ces qualitez qu'on leur attribuë, ni qu'il y ait des gens qui les croyent, mais seulement que ces qualitez sont louables en elles-mêmes, & qu'il seroit à souhaiter qu'ils les eussent; c'est à dire qu'ils peuvent apprendre par là non ce qu'ils sont, mais ce qu'ils devroient être. C'est la reflexion que saint Augustin fait sur la loüange que Ciceron donne a Cesar de n'oublier rien que les injures : *Nihil oblivisci nisi*

injurias, Dicebat, hoc, dit-il, *tam magnus laudator, aut tam magnus adulator. Sed si laudator talem Cæsarem noverat; si autem adulator, talem esse debere ostendebat principem Civitatis qualem illum fallaciter prædicabat.* Ce que Ciceron disoit à Cesar, dit ce Pere, *étoit ou une grande louange ou une grande flatterie; si c'étoit une louange il falloit qu'il crût que Cesar étoit tel en effet; & si c'étoit une flatterie, il faisoit toujours voir par là que celui qui commande à un Etat doit avoir les qualitez qu'il attribuoit faussement à Cesar.*

La troisiéme chose que la flatterie nous apprend est de la même espece que la premiere. C'est que non seulement le flatteur ne croit pas ce qu'il dit, mais qu'il suppose de plus que celui qu'il flatte est assez dupe pour se laisser tromper par ses flatteries & pour les prendre pour des loüanges sinceres. Et comme on ne sçauroit approuver de fausses loüanges qu'en se flattant soi-même, tout flatteur condamne dans soi-même d'illusion & de vanité celui qu'il flatte. C'est-là le jugement qu'il en porte. Enfin, comme c'est par interêt & non par inclination que l'on se porte à la flatterie, & que l'on s'en sert seulement comme d'un moyen pour obtenir des Grands ce qu'on pretend d'eux, il faut que les flatteurs jugent encore que ceux à qui ils donnent ces fausses loüanges, sont assez amoureux d'eux-mêmes pour se laisser gagner par

cette tromperie grossiere. De sorte que si tout ce qui est dans l'esprit d'un flatteur étoit developé & exprimé, on le pourroit reduire à cét étrange compliment. Ne vous imaginez pas, Monsieur, que je croye rien de ces loüanges que je vous donne. J'ai pour vous tout le juste mépris que vous meritez; mais comme je sai que vous étes assez vain pour croire qu'on ait dans le cœur les sentimens d'estime que je vous témoigne, & que l'amour excessif que vous avez pour vous-même vous pourra disposer par là à me faire les graces que je souhaite, j'ai crû pour les obtenir devoir employer un moyen qui devroit attirer tout le contraire. Voilà ce que les Grands pourroient voir dans l'esprit de la plûpart des gens qui les loüent, s'ils savoient joindre aux impressions de ces flatteurs ce qu'ils pourroient connoître de leurs pensées. Mais comme cela les incommoderoit, ils aiment mieux n'être pas si penetrans, & s'arrêter à l'écorce des paroles. Et c'est par la connoissance qu'on a de cette disposition que l'on se hazarde d'employer ce mauvais moyen.

Le langage du silence consiste dans les pensées; le silence même fait voir dans l'esprit de ceux qui se taisent certaines veuës. Par exemple, quand on évite de parler d'un certain défaut devant les Grands, cela marque qu'on les y croit sujets, & qu'on a peur qu'ils ne prennent pour eux ce qu'on en diroit. De

même quand en leur presence on ne loüe point de certaines gens, cela veut dire qu'on s'imagine qu'ils ne les aiment pas, & qu'ils sont prevenus contre eux. Ainsi ils n'ont qu'à remarquer les discours qu'on évite devant eux, pour sçavoir quelles préventions & quels défauts on leur attribuë. Et comme on ne parle de rien tant en l'absence des gens, que des choses dont on n'ose parler en leur presence, ils peuvent aussi juger par ces discours qu'on ne fait jamais devant eux quels sont ceux qui entrent souvent dans l'entretien quand on est éloigné d'eux.

CHAPITRE XIII.

Qu'il y a toûjours bien des choses que nous ne connoîtrons jamais en nous. Bornes dans lesquelles il se faut renfermer en s'étudiant soi-même.

LA pratique de ces moyens n'est pas seulement utile à nous faire connoître quantité de défauts que nous ne connoissons pas, mais elle est trés-propre aussi à obtenir de Dieu qu'il nous assiste de ses lumieres dans cette étude de nous-mêmes à quoi nous nous apliquons. Il ne faut pas neanmoins pretendre, quelque progrés qu'on y fasse, de pouvoir jamais arriver à se connoître parfaitement. Il y a toûjours dans le cœur de l'homme,

me, tant qu'il est en cette vie, des abîmes impenetrables à toutes ses recherches. Et c'est même une partie de la connoissance qu'on peut avoir de soy-même, que de bien comprendre que l'on ne se connoît pas avec assurance dans ce qui paroît même de plus essentiel & de plus important.

Car on ne connoît jamais avec certitude ce qu'on appelle fond du cœur, ou cette premiere pente de l'ame qui fait qu'elle est ou à Dieu, ou à la creature. Je veux dire qu'on ne connoît jamais certainement que l'on soit à Dieu, quoi que l'on puisse connoître quelquefois avec certitude que l'on n'y est pas.

On ne connoît point non plus avec une assurance entiere l'habitation de Dieu dans l'ame comme dans son temple, parce que c'est une suite de cette premiere pente du cœur.

On ne connoit point avec certitude dans les actions particulieres si l'amour de Dieu en est le principe, ou si la nature & la coûtume n'empruntent point la forme de l'amour de Dieu.

Nul ne connoit avec certitude si ses pechez sont remis. On ne connoit point le degré précis de sa foiblesse & de sa force. On ne connoit point ce que Dieu nous impute, ou ne nous impute pas des productions continuelles de nôtre concupiscence.

Enfin

Enfin on ne connoît avec évidence ni les approches de Dieu, ni son éloignement. Car souvent on croit avoir la grace, lors que l'esprit n'est occupé que de pensées & de mouvemens tout naturels, & souvent aussi on prend pour des mouvemens de la nature, de veritables operations de la grace.

On doit donc supposer qu'avec toute nôtre étude & toutes nos recherches, nous demeurerons toûjours inconnus à nous-mêmes en cette vie. Mais comme cette ignorance necessaire est dans l'ordre de Dieu, il la faut souffrir humblement, & croire même qu'il nous est utile d'y demeurer. Il n'y a que l'ignorance volontaire que nous devons éviter, parce qu'elle est contraire à cét ordre.

En un mot, nous ne devons desirer de nous connoître qu'autant que Dieu le veut. Et Dieu ne veut que nous nous connoissions qu'autant qu'il nous est necessaire pour nous humilier, & pour nous conduire. Ainsi toute application à percer dans le fond de nôtre cœur qui n'est pas renfermée dans ces bornes, n'est point agreable à Dieu, & ne nous sçauroit être utile.

Il ne faut donc pas tellement s'occuper de ses défauts que sous pretexte d'éviter la presomption, on tombe dans le découragement & dans le trouble. C'est pourquoy, quoy qu'on ait dit de ce portrait qu'il faut essayer de faire de soi-même; s'il

arri-

arrivoit neanmoins qu'on fût tellement effrayé de ces objets que l'ame en pût être en quelque sorte renversée, il vaudroit beaucoup mieux l'en détourner pour ne l'occuper que de la misericorde de Dieu.

CHAPITRE. XIV.

Qu'il se faut faire justice dans l'examen de soi-même, & temperer cette connoissance par la veuë de la misericorde de Dieu.

ON doit encore avoir soin dans tout cet examen de ses actions & de ses mouvemens interieurs, de se faire la même justice qu'on se croiroit obligé de faire aux autres, c'est à dire de ne se pas condamner sans évidence.

Il est vrai que nous ignorons si nos meilleures actions sont bonnes & agreables à Dieu, mais nous sçavons encore moins qu'elles lui soient desagreables.

Il s'y mêle quantité de veuës humaines & corrompuës, mais nous ne sçavons point si ces veuës sont volontaires, ni quelle part nous y avons, si ce ne sont point de purs mouvemens de la concupiscence que Dieu ne nous impute point, ou des tentations de l'enne-

qui nous rendent encore moins capables.

Nous reconnoissons en nous un fond infini de corruption ; mais ce fond, quel qu'il soit, ne nous rend point coupables, lors qu'il y a un autre fond d'amour de Dieu & de la justice, qui possede notre cœur.

Nous avons commis,& nous commettons à toute heure une infinité de fautes ; mais Dieu nous pardonne aussi à toute heure cette infinité de fautes, lors que nous revenons à lui avec une veritable humilité. Et ainsi nous ne sçavons si ces fautes subsistent devant ses yeux.

Que faut-il donc faire dans cette ignorance ? Il faut s'humilier sous la main de Dieu, mais non pas se condamner; car ce seroit s'attribuer une connoissance que nous n'avons pas.

Enfin la principale précaution qu'on doit apporter dans l'étude de soi-même, c'est de ne s'y appliquer pas si uniquement, qu'on ne la joigne toujours avec la consideration de la misericorde infinie de Dieu, qui surpasse tellement toutes nos miseres qu'elles ne sont qu'une goute en comparaison de cét Ocean infini. C'est donc dans cette mer immense qu'il les faut noyer avec une confiance entiere. Elles sont grandes étant considerées en elles-mêmes, mais elles ne sont rien étant comparées à la grandeur infinie de l'amour de Dieu pour nous, & du prix qu'il a donné pour nous délivrer. Elles doivent nous abais-

ser.

ser sans nous abatre, comme la veuë de la misericorde de Dieu nous doit consoler sans nous élever. Dieu nous a voulu donner ces deux grands objets, de nôtre misere & de sa misericorde, pour tenir nôtre ame dans un juste équilibre. Il y a toûjours du danger à considerer l'un sans l'autre; mais l'union de ces deux veuës établit l'ame dans le veritable état où elle doit être durant cette vie, qui est celui d'une crainte salutaire fondée sur la veuë de nos miseres, & d'une humble confiance appuyée sur la misericorde de Dieu.



SECOND TRAITE'.

DE LA CHARITE, ET DE L'AMOUR PROPRE.

CHAPITRE I.

Charité & amour propre, semblables dans leurs effets. Ce qu'il faut entendre par le nom d'amour propre. Que c'est la haine qu'on a pour l'amour propre des autres qui l'oblige à se déguiser.

QUoi qu'il n'y ait rien de si opposé à la charité qui rapporte tout à Dieu, que l'amour propre qui rapporte tout à soy, il n'y a rien neanmoins de si semblable aux effets de la charité, que ceux de l'amour propre; Car il marche tellement par les mêmes voyes, qu'on ne sçauroit presque mieux marquer celles où la charité nous doit

doit porter, qu'en découvrant celles que prend un amour propre éclairé, qui ſçait connoître ſes vrais interêts, & qui tend par raiſon à la fin qu'il ſe propoſe.

Cette conformité d'effets en des principes ſi differens ne paroitra point étrange à ceux qui auront bien compris la nature de l'amour propre. Mais pour la connoître, il faut d'abord conſiderer l'amour propre dans ſon fond & dans ſes premieres pentes, afin de voir enſuite de quelle ſorte il ſe déguiſe pour ſe dérober à la veuë du monde.

Le nom d'amour propre ne ſuffit pas pour nous faire connoître ſa nature, puis qu'on ſe peut aimer en bien des manieres. Il faut y joindre d'autres qualitez pour s'en former une veritable idée. Ces qualitez ſont, que l'homme corrompu non ſeulement s'aime ſoi-même, mais qu'il s'aime ſans bornes & ſans meſure; qu'il n'aime que ſoi; qu'il rapporte tout à ſoi. Il ſe deſire toutes ſortes de biens, d'honneurs, de plaiſirs, & il n'en deſire qu'à ſoi-même, ou par rapport à ſoi-même. Il ſe fait le centre de tout; il voudroit dominer ſur tout, & que toutes les creatures ne fuſſent occupées qu'à le contenter, à le loüer, à l'admirer. Cette diſpoſition tyrannique étant empreinte dans le fond du cœur de tous les hommes, les rend violens, injuſtes, cruels, ambitieux, flatteurs, envieux, inſolens, querelleux. En un mot, elle renferme les ſemences de tous

les

les crimes & de tous les dereglemens des hommes, depuis les plus legers, jusqu'aux plus détestables. Voilà le monstre que nous renfermons dans nôtre sein. Il vit & il regne absolument en nous, à moins que Dieu n'ait détruit son empire en versant un autre amour dans nôtre cœur. Il est le principe de toutes les actions qui n'en ont point d'autre que la nature corrompuë : & bien loin qu'il nous fasse de l'horreur, nous n'aimons & ne haïssons toutes les choses qui sont hors de nous, que selon qu'elles sont conformes ou contraires à ses inclinations.

Mais si nous l'aimons dans nous-mêmes, il s'en faut bien que nous ne le traitions de même, quand nous l'appercevons dans les autres. Il nous paroit alors au contraire sous sa forme naturelle, & nous le haïssons même d'autant plus que nous nous aimons, parce que l'amour propre des autres hommes s'oppose à tous les desirs du nôtre. Nous voudrions que tous les autres nous aimassent, nous admirassent, pliassent sous nous, qu'ils ne fussent occupez que du soin de nous satisfaire. Et non seulement ils n'en ont aucune envie, mais ils nous trouvent ridicules de le pretendre, & ils sont prêts de tout faire, non seulement pour nous empêcher de réüssir dans nos desirs; mais pour nous assujettir aux leurs, & pour exiger les mêmes choses de nous. Voila donc par là tous les hommes aux mains les uns contre les autres; & si

celui.

celui qui a dit qu'ils naissent dans un état de guerre, & que chaque homme est naturellement ennemi de tous les autres hommes, eût voulu seulement representer par ces paroles la disposition du cœur des hommes les uns envers les autres, sans pretendre la faire passer pour legitime & pour juste, il auroit dit une chose aussi conforme à la verité & à l'experience, que celle qu'il soûtient, est contraire à la raison & à la justice.

CHAPITRE II.

Comment l'amour propre a pû unir les hommes dans une même societé. Description de ces Societez formées par l'amour propre.

ON ne comprend pas d'abord comment il s'est pû former des Societez, des Republiques & des Royaumes de cette multitude de gens pleins de passions si contraires à l'union, & qui ne tendent qu'à se détruire les uns les autres; mais l'amour propre qui est la cause de cette guerre, sçaura bien le moyen de les faire vivre en paix. Il aime la domination, il aime à s'assujettir tout le monde, mais il aime encore plus la vie & les commoditez & les aises de la vie, que la domination; & il voit clairement que

que les autres ne sont nullement disposez à se laisser dominer, & sont plûtôt prêts de lui ôter les biens qu'il aime le mieux. Chacun se voit donc dans l'impuissance de reüssir par la force dans les desseins que son ambition lui suggere, & apprehende même justement de perdre par la violence des autres les biens essentiels qu'il possede. C'est ce qui oblige d'abord à se reduire au soin de sa propre conservation, & l'on ne trouve point d'autre moyen pour cela que de s'unir avec d'autres hommes pour repousser par la force ceux qui entreprendroient de nous ravir la vie ou les biens. Et pour affermir cette union, on fait des loix, & on ordonne des châtimens contre ceux qui les violent. Ainsi par le moyen des roues & des gibets qu'on établit en commun, on reprime les pensées & les desseins tyranniques de l'amour propre de chaque particulier.

La crainte de la mort est donc le premier lien de la societé civile, & le premier frein de l'amour propre. C'est ce qui reduit les hommes malgré qu'ils en ayent à obeïr aux loix, & qui leur fait tellement oublier ces vastes pensées de domination, qu'elles ne s'élevent presque plus dans la plûpart d'eux, tant ils voyent d'impossibilité à y réüssir.

Ainsi se voyant exclus de la violence ouverte, ils sont reduits à chercher d'autres voyes, & à substituer l'artifice à la force, & ils n'en trouvent point d'autre que de tâcher

cher de contenter l'amour propre de ceux dont ils ont besoin, au lieu de le tyranniser.

Les uns tâchent de se rendre utiles à ses interêts, les autres employent la flatterie pour le gagner. On donne pour obtenir. C'est là source & le fondement de tout le commerce qui se pratique entre les hommes, & qui se diversifie en mille manieres. Car on ne fait pas seulement trafic de marchandise qu'on donne pour d'autres marchandises, ou pour de l'argent, mais on fait aussi trafic de travaux, de services, d'assiduitez, de civilitez; & on échange tout cela, ou contre des choses de même nature, ou contre des biens plus réels, comme quand par de vaines complaisances on obtient des commoditez effectives.

C'est ainsi que par le moyen de ce commerce tous les besoins de la vie sont en quelque sorte remplis, sans que la charité s'en mêle. De sorte que dans les états où elle n'a point d'entrée, parce que la vraye Religion en est bannie, on ne laisse pas de vivre avec autant de paix, de seureté, & de commodité, que si l'on étoit dans une Republique de Saints.

Ce n'est pas que cette inclination tyrannique qui porte à vouloir dominer par la force sur les autres, ne soit toûjours vivante dans le cœur des hommes; mais comme ils se voyent dans l'impuissance d'y réüssir, ils sont con-

contraints de la dissimuler, jusqu'à ce qu'ils se soient fortifiez, en gagnant d'autres hommes par ces voyes de douceur, pour avoir ensuite le moyen d'en assujettir d'autres par la force. Chacun songe donc d'abord à ocuper les premieres places de la Societé où il est; & si l'on s'en voit exclus, on pense à celles qui suivent. En un mot, on s'éleve le plus qu'on peut, & on ne se rabaisse que par contrainte. Dans tout état, & dans toute condition, on tache toûjours de s'acquerir quelque sorte de préeminence, d'autorité, d'intendance, de consideration, de jurisdiction, & d'étendre son pouvoir autant que l'on peut. Les Princes font la guerre à leurs voisins pour étendre les limites de leurs Estats. Les Officiers de divers Corps d'un même Estat entreprennent les uns sur les autres. On tâche de se supplanter & de se rabaisser l'un l'autre dans tous les emplois & dans tous les ministeres; & si les guerres que l'on fait ne sont pas si sanglantes que celles que se font les Princes, ce n'est pas que les passions n'y soient aussi vives & aussi aigres, mais c'est pour l'ordinaire que l'on craint les peines dont les loix menacent ceux qui ont recours à des moyens violens.

Rien n'est plus propre pour representer ce monde spirituel formé par la concupiscence, que le monde materiel formé par la nature, c'est à dire cét assemblage de corps qui

qui composent l'Univers. Car l'on y voit même que chaque partie de la matiere tend naturellement à se mouvoir, à s'étendre, & à sortir de sa place, mais qu'étant pressée par les autres corps, elle est reduite à une espece de prison, dont elle s'échape si tôt qu'elle se trouve avoir plus de force que la matiere qui l'environne. C'est l'image de la contrainte où l'amour propre de chaque particulier est reduit par celui des autres, qui ne lui permet pas de se mettre au large autant qu'il voudroit. Et l'on va voir tous les autres mouvemens representez dans la suite de cette comparaison. Car comme ces petits corps emprisonnez venant à unir leurs forces & leurs mouvemens, forment de grands amas de matiere que l'on appelle des tourbillons, qui sont comme les Etats & les Royaumes: & que ces tourbillons étant eux-mêmes pressez & emprisonnez par d'autres tourbillons, comme par des Royaumes voisins, il se forme de petits tourbillons dans chaque grand tourbillon, qui suivant le mouvement general du grand corps qui les entraîne, ne laissent pas d'avoir un mouvement particulier, & de forcer encore d'autres petits corps de tourner autour d'eux: de même les Grands d'un Etat suivent tellement le mouvement, qu'ils ont leurs interêts particuliers, & sont comme le centre de quantité de gens qui s'attachent à leur fortune. Enfin, comme tous ces petits corps entraînez par les tour-

billons tournent encore autant qu'ils peuvent autour de leur centre, de même les petits qui suivent la fortune des Grands & celle de l'Etat, ne laissent pas dans tous les devoirs & les services qu'ils rendent aux autres de se regarder eux-mêmes, & d'avoir toujours en veuë leur propre interêt.

CHAPITRE III.

Que la plus generale inclination qui naisse de l'amour propre est le desir d'être aimé.

CE que l'amour propre recherche particulierement dans la domination, c'est que nous soyons regardez des autres comme grands & puissans, & que nous excitions dans leur cœur des mouvemens de respect & d'abaissemens conformes à ces idées. Mais quoi que ce soient-là les impressions qui lui sont les plus agreables, ce ne sont pas neanmoins les seules dont il se nourrit. Il aime generalement tous les mouvemens qui lui sont favorables, comme l'admiration, la confiance, & principalement l'amour. Il y a bien des gens qui ne font gueres ce qu'il faut pour se faire aimer, mais il n'y en a point qui ne soient bien aises d'être aimez, & qui ne regardent avec plaisir dans les autres cette pente du cœur tourné vers eux, qui est ce

que

que l'on appelle amour. Que s'il ne paroît pas qu'on travaille fort à s'attirer cét amour, c'est qu'on aime encore mieux imprimer des sentimens de crainte & d'abaissement sous sa grandeur, ou que desirant avec trop de passion de plaire à certaines gens, on se met moins en peine de plaire aux autres.

Mais cela n'empêche pas que lors même qu'étant emporté par des passions plus fortes, on se conduit d'une maniere peu propre à se faire aimer, ou ne voulût être aimé, & qu'on ne se sente incommodé lors qu'on apperçoit dans l'esprit des autres des mouvemens de haine & d'aversion. Il y a même quantité de gens, en qui l'inclination de se faire aimer est plus forte que celle de dominer, & qui craignent plus la haine & l'aversion des hommes & les jugemens qui les produisent, qu'ils n'aiment d'être riches, puissans & grands. Enfin au lieu qu'il y a peu de grands, & peu même de gens qui puissent aspirer à la grandeur, il n'y a personne au contraire qui ne puisse prétendre à se faire aimer.

Si le desir d'être aimé n'est donc pas la plus forte passion qui naisse de l'amour propre, elle est au moins la plus generale. Les veuës d'interêt, d'ambition, de plaisir en arrêtent souvent les effets, mais ils ne l'étouffent jamais entierement. Elle est toûjours vivante au fond du cœur, & dés qu'elle se trouve en liberté, elle ne manque pas d'agir, & de

nous porter à tout ce qui nous peut procurer l'amour des hommes, comme elle nous fait éviter tout ce que nous nous imaginons qui nous peut attirer leur aversion. Il est vrai qu'on se trompe quelquefois dans le discernement que l'on fait de ces choses qui attirent l'amour ou la haine, & qu'il y en a qui en jugent beaucoup mieux les uns que les autres. Mais soit que l'on s'y trompe, ou que l'on ne s'y trompe pas, c'est toûjours la même passion qui agit, & qui fuit ou recherche les mêmes objets. Il y a même un discernement commun à tous les hommes, jusqu'à un certain degré ; c'est à dire, qu'ils connoissent tous jusqu'à quelque point, que certaines actions excitent la haine, & d'autres l'amour.

CHAPITRE IV.

Que l'amour propre suit la charité en plusieurs choses, & particulierement en se cachant. En quoi consiste l'honnêteté humaine.

IL n'est pas besoin d'entrer plus avant dans la description particuliere des démarches de l'amour propre, pour faire comprendre combien il imite de prés la charité. Il suffit de dire que l'amour propre nous empêchant par la crainte du châtiment de violer les loix, nous éloigne par là de l'exterieur de tous les crimes, & nous rend ainsi semblables au dehors à ceux qui les évitent par charité :

Que

Que comme la charité soulage les necessitez des autres dans la veuë de Dieu, qui veut que nous reconnoissions ses bien-faits en servant le prochain : de même l'amour propre les soulage dans la veuë de son propre interêt ; & qu'enfin il n'y a gueres d'actions où nous soyons portez, par la charité qui veut plaire à Dieu ; où l'amour propre ne nous puisse engager pour plaire aux hommes.

Mais quoique l'amour propre tende par ces trois mouvemens à contrefaire la charité, il faut pourtant avoüer que le dernier en approche de plus prés, & qu'il est beaucoup plus étendu que les deux autres. Car il y a bien des occasions, où ni la crainte, ni l'interêt n'ont point de lieu ; & l'on distingue souvent assez aisément ce que l'on fait, ou par une crainte humaine, ou par un interêt grossier, de ce que l'on fait par un mouvement de charité. Mais il n'en est pas de même de la recherche de l'amour, & de l'estime des hommes. Cette inclination est si fine & si subtile, & en même temps si étenduë, qu'il n'y a rien où elle ne se puisse glisser, & elle sçait si bien se revêtir des apparences de la charité, qu'il est presque impossible de connoître nettement ce qui l'en distingue. Car en marchant par les mêmes voyes, & produisant les mêmes effets, elle efface avec une adresse merveilleuse toutes les traces & tous les caracteres

de l'amour propre dont elle naît, parce qu'elle voit bien qu'elle n'obtiendroit rien de ce qu'elle prétend, s'ils étoient remarquez. La raison en est, que rien n'attire tant l'aversion que l'amour propre, & qu'il ne sçauroit se montrer sans l'exciter. Nous l'éprouvons nous-mêmes à l'égard de l'amour propre des autres. Nous ne sçaurions le souffrir si tôt que nous le découvrons : & il nous est aisé de juger par là qu'ils ne sont pas plus favorables au nôtre quand ils le découvrent.

C'est ce qui porte ceux qui sont sensibles à la haine des hommes, & qui n'aiment pas à s'y exposer, à tâcher de soustraire autant qu'il leur est possible leur amour propre à la veuë des autres, à le déguiser, à ne le montrer jamais sous sa forme naturelle, & à imiter la conduite de ceux qui en seroient entierement exemts ; c'est à dire des personnes animées de l'esprit de charité, & qui n'agiroient que par charité.

Cette suppression de l'amour propre est proprement ce qui fait l'honnêteté humaine & en quoi elle consiste ; & c'est ce qui a donné lieu à un grand Esprit de ce siecle, de dire que la vertu Chrétienne détruit & aneantit l'amour propre, & que l'honnêteté humaine le cache & le supprime.

Ainsi cette honnêteté qui a été l'idole des sages Payens, n'est rien dans le fond qu'un amour propre plus intelligent & plus adroit que celui du commun du monde, qui sçait

éviter ce qui nuit à ses desseins; & qui tend à son but qui est l'estime & l'amour des hommes par une voye plus droite & plus raisonnable. C'est ce qu'il est aisé de faire voir, en montrant comment l'amour propre imite ses principales actions de la charité.

CHAPITRE V.

Comment l'amour propre imite l'humilité.

IL n'est pas difficile de comprendre de quelle sorte la charité nous rend humbles. Car nous faisant aimer la justice qui est Dieu même, elle nous fait haïr l'injustice qui lui est contraire. Or c'est une injustice toute visible qu'étant comme nous sommes pleins de défauts, & coupables de tant de pechez, nous voulions encore être honorez des hommes, & que nous pretendions mériter leurs loüanges, ou par des qualitez humaines, & par consequent vaines & frivoles, ou par des dons que nous avons receûs de Dieu, & qui ne nous appartiennent point. Non seulement il n'est pas juste que le pecheur soit honoré; mais il est juste qu'il soit abaissé & humilié. C'est la Loi éternelle qui l'ordonne : non seulement la charité consent à cette Loi, mais elle l'aime, & par l'amour qu'elle lui porte, elle embrasse avec

joye toutes les humiliations & tous les abaissemens. Elle nous fait haïr tout ce qui sent l'orgueil & la vanité ; & comme elle condamne ces mouvemens, lors qu'ils s'élevent dans nôtre cœur, elle les empêche aussi de se produire au dehors par nos paroles & par nos actions, & elles les reduit ainsi à une exacte modestie.

Mais il n'y a rien en cela que l'amour propre n'imite parfaitement. Car voyant le cœur de chaque homme tout tourné vers soi-même ; & naturellement ennemi de l'élevation d'autrui, il a grand soin de ne se pas exposer à son chagrin & à sa malignité.

Quiconque se louë & étale ce qu'il croit avoir de bon, pretend par là appliquer les autres à soi, & c'est à peu prés la même chose que s'il les prioit bonnement de lui donner des loüanges, & de le regarder avec estime & avec amour. Or il n'y a gueres de priere qui paroisse plus incivile & plus incommode à l'amour propre des hommes que celle-là. Il s'en irrite, & n'y repond gueres autrement que par la mocquerie & par le mépris. Ainsi ceux qui sont assez fins pour connoître ses caprices, évitent de lui faire de ces sortes de demandes, c'est à dire qu'ils s'éloignent generalement de tout ce qui sent la vanité, de tout ce qui tend à se faire remarquer & à mettre en veuë ses avantages, & ils tâchent au contraire de paroître n'y faire point d'attention, & ne les connoître pas en

eux

eux. Et c'est-là la modestie que l'honnêteté peut procurer.

Non seulement l'honnêteté fait éviter les vanitez basses & grossieres, & les loüanges déclarées que l'on se donne à soi-même; mais comme elle sçait que l'amour propre des autres est admirablement fin à découvrir les détours que l'on pourroit prendre pour faire voir en nous ce que nous desirons d'y montrer, elle renonce à ces petits artifices, & s'étudie à les éviter. Elle nous porteroit même plûtôt à parler de nous directement, & à decouvert, qu'à se servir de ces méchantes finesses, parce qu'elle apprehende toûjours d'être surprise, & qu'elle sçait que quand on les apperçoit, on prend encore plus de plaisir à les tourner en ridicules. Ainsi il n'y a rien de plus simple & de plus humble que ses discours. Elle ne se produit ni ne se montre par aucun endroit, & elle a pour regle de ne parler jamais de soi, ou d'en parler avec plus de froideur & d'indifference qu'elle ne feroit des autres.

Ceux qui ont oüi parler de la guerre aux deux premiers Capitaines de ce siecle, ont toûjours été ravis de l'honnêteté & de la modestie de leurs discours. Personne n'a jamais remarqué qu'il leur soit échapé sur ce sujet la moindre parole qu'on pût soupçonner de vanité. On les a toûjours vû rendre justice à tous les autres; & ne se la rendre jamais à eux mêmes; & l'on auroit sou-

vent crû leur entendant faire le recit des Batailles où ils avoient le plus de part par leur conduite & par leur valeur, qu'ils n'y étoient pas même presens, ou qu'ils y étoient demeurez sans rien faire.

Qu'on lise le recit qui courut à Paris aprés la Bataille de Senef, on y trouvera cette grande action diminuée de moitié. Il semble que Monsieur le Prince en ait été simple spectateur. Il étoit par tout, & il ne paroît presque nulle part : & jamais rien ne fut plus obscurci que ce qu'il a contribué au succés de ce combat. Je m'imagine que si saint Loüis envoyoit autrefois des Relations de ce qu'il fit en Egypte, elles étoient faites comme celle-là. Tant la sainteté & l'honnêteté ont de rapport dans leurs actions exterieures, & tendent également à empêcher qu'il n'y paroisse rien de vain, n'y ayant que cette seule difference entre l'une & l'autre, que la sainteté est frappée de l'injustice de la vanité par rapport à Dieu, & l'honnêteté est touchée de sa bassesse par rapport aux hommes.

Mais outre la crainte qu'a l'honnêteté d'exciter contre soi l'aversion naturelle que tous les hommes ont de la vanité d'autrui, elle peut encore avoir dans cette conduite un sentiment plus fin & plus delicat de cét orgueil qui naît avec l'homme, & qui ne l'abandonne point. Ces gens qu'on voit si occupez de quelques occasions où ils se sont si-

gnalez, qu'ils en étourdissent tout le monde, comme Ciceron faisoit de son Consulat, font voir par là que la vertu ne leur est guere naturelle & qu'il leur a falu de grands efforts pour guider leurs ames jusqu'à l'état où ils sont si aises de se faire voir. Mais il y a bien plus de grandeur à ne faire pas de reflexion sur ses plus grandes actions, en sorte qu'il semble qu'elles nous échapent & qu'elles naissent si naturellement de la disposition de nôtre ame, qu'elle ne s'en apperçoit pas. Ce degré de vertu est sans doute bien plus heroïque, & c'est celui dont l'honnêteté humaine quand elle est à son comble, tâche sans y penser expressément, de donner l'idée, ou qu'elle imite par adresse & par politique, quand elle n'est pas parfaite, & qu'elle vient plûtôt de la raison, que de la nature.

CHAPITRE VI.

L'honnêteté & la charité nous éloignent de l'affectation, & principalement de celle des choses qui ne conviennent pas à nôtre état.

QUi n'aimeroit cet honnête homme dont un grand esprit de ce siecle a fait cette belle peinture. *On ne passe point dans le monde*, dit-il, *pour se connoître en vers, si l'on n'a mis l'enseigne du Poëte, ni pour habile en mathematique si l'on n'a mis celle de Mathematicien. Mais les vrayes honnêtes gens, ne veulent point d'enseignes, & ne mettent gueres de difference entre le mêtier de Poëte, & celui de Brodeur. Ils ne sont point appellez ni Poëtes, ni Geometres, mais ils jugent de tous ceux-là. On ne les devine point. Ils parleront des choses dont on parloit quand ils sont entrez. On ne s'apperçoit point en eux d'une qualité plûtôt que d'une autre, hors la necessité de la mettre en usage: Mais alors on s'en souvient. Car il est également de ce caractere qu'on ne dise point d'eux qu'ils parlent bien, lors qu'il n'est pas question de langage, & qu'on dise d'eux qu'ils parlent bien quand il en est question. C'est donc une fausse loüange, quand on dit d'un homme lors qu'il entre, qu'il est fort habile en Poësie, & c'est une mau-*

mauvaise marque quand on n'a recours à lui que lors qu'il s'agit de juger de quelques vers. L'homme est plein de besoins. Il n'aime que ceux qui peuvent les remplir. C'est un bon Mathematicien, dira t'on; mais je n'ai que faire de Mathematique. C'est un homme qui entend bien la guerre; mais je ne la veux faire à personne. Il faut donc un honnête homme qui puisse s'accommoder à tous nos besoins.

Il est impossible de ne pas aimer un homme de cette sorte; mais pourquoy l'aime-t'on? C'est qu'il semble qu'il soit fait pour les autres & non pour lui. Il n'incommode point nôtre amour propre par une affectation importune. Il ne pretend point nous forcer à le loüer en faisant voir en lui ce que nous n'y voulons point voir. S'il nous montre ce qu'il y a de bon, ce n'est pas pour lui, c'est pour nous. L'honnêteté nous rendant donc sensibles à ces jugemens, & à ces sentimens favorables qu'elle découvre dans l'esprit des autres pour ce procedé, elle s'efforce de les meriter en le suivant.

Mais si l'honnêteté s'éloigne generalement de toute sorte d'affectation, elle fuit encore avec plus de soin celle qui tend à se signaler par des qualitez ou des manieres qui ne conviennent point à nôtre état & à nôtre profession; parce qu'elle sçait que l'amour propre des autres hommes, qui en est toû-

jours choque, ne manque jamais de la tourner en ridicule & qu'il est bien fier lors qu'ayant la raison de son côté, il s'en peut servir pour reprimer une vanité mal entenduë.

Ainsi selon les regles même de l'honnêteté du monde, c'est un fort méchant caractere, & que tout homme de bon sens doit éviter que celui d'un Ecclesiastique qui affecteroit l'air, les mots, & les manieres de la Cour, qui paroîtroit rempli d'estime pour les bagatelles & les vanitez du monde, qui temoigneroit de l'inclination pour la conversation des Dames, qui se piqueroit de politesse, de delicatesse, & de bel esprit; qui feroit voir par ses discours ou par ses écrits, qu'il lit ce qu'il ne devroit point sçavoir; & qu'il aime ce qu'il ne devroit point aimer. Il ne faut pas s'imaginer que le monde qui est souvent si peu équitable à l'égard de ceux qui ne lui donnent point de prise, soit d'humeur à souffrir ceux qui pretendent se distinguer des autres par des voyes qui donnent tant de moyens de les rabaisser. Aussi ne les épargne-t'il pas. Chacun devient spirituel à leurs dépens, & il n'y a personne qui ne fasse mille reflexions sur la disproportion de cet esprit tout profane, & tout seculier qu'ils font paroître, avec la sainteté de leur état.

Il n'est pas besoin de prouver que la charité est encore plus éloignée de l'affectation que la simple honnêteté. Car aimant les autres & ne s'aimant point elle même, elle

n'a

n'a qu'à suivre ses mouvemens naturels pour agir avec une honnêteté parfaite. Elle le fait d'autant mieux, qu'elle le fait plus sincerement, & qu'il n'y a rien qui se demente en elle, au lieu que cette honnêteté d'amour propre n'est pas d'ordinaire si uniforme. Si elle le réprime en un endroit, il se montre quelquefois par un autre & laisse ainsi quelque petit dégoût de soi, à ceux qui l'observent de bien prés. Mais comme cela n'arrive que contre son intention, il en a honte quand il s'en apperçoit, ou plûtôt quand il sent que les autres s'en apperçoivent.

CHAPITRE VII.

Que l'amour propre fait les mêmes réponses que la charité sur la pluspart des questions qu'on lui peut faire.

L'Amour propre conduit par la raison dans la recherche de l'estime & de l'affection des hommes, imite si parfaitement la charité, qu'en le consultant sur les actions exterieures, il nous fait les mêmes réponses qu'elle, & nous engage dans les mêmes voyes.

Car si l'on demande par exemple à la charité, en quelle disposition nous devons être

sur le sujet de nos défauts, elle nous dira que nous dévons nous défier extrémement de nôtre propre lumiere à l'égard de ceux mêmes que nous ne croyons pas avoir, & que la persuasion où nous devons être en general de nôtre aveuglement en ce point, nous doit disposer à en croire plus les autres que nous-mêmes; mais qu'à l'égard des défauts dont nous serions convaincus, il n'y auroit rien de plus injuste que de vouloir dementir & détruire en quelque sorte la lumiere de Dieu même en prétendant justifier ce qu'elle condamne, & qu'ainsi le moins que nous puissions faire pour éviter cet orgueil si criminel, est de les avoüer sincerement, de nous en humilier devant Dieu & devant les hommes.

Que l'on fasse maintenant la même question à l'amour propre, & l'on verra que s'il ne parle pas le même langage au fond du cœur, il donne neanmoins le même conseil. Quoy qu'il soit dur, dira-t-il, de reconnoître ses défauts, & qu'on desirât de les effacer de la memoire des hommes aussi bien que de la sienne, il est clair neanmoins qu'il est impossible de les cacher. Plus on s'efforcera de les déguiser aux autres, plus ils seront ingenieux à les découvrir & malins à les faire remarquer. Ce desir même de les cacher passera dans leur esprit pour le plus grand des défauts, & l'on ne fera autre chose en voulant ou les dissimuler, ou les justifier, que s'attirer l'aversion & le mépris. Il faut donc par néces-

sité prendre une route toute contraire. Si l'on ne peut avoir la gloire d'être sans défauts, il faut avoir celle de les connoître, & de n'être pas dupes sur nous-mêmes: *bellum est sua vitia nosse*. Otons donc aux autres le plaisir de les remarquer, en les remarquant nous-mêmes les premiers, & desarmons par là leur malignité.

C'est sur de semblables veuës que l'honnêteté forme sa conduite, & c'est ce qui la porte à faire une profession ouverte de reconnoître de bonne foi tous ses défauts, & de ne point trouver mauvais que les autres les remarquent; & par là elle s'acquiert la reputation d'une équité aimable, qui fait qu'on juge de soi-même sans aveuglement, & sans passion, qui sait se faire justice à soi-même, & avec qui on peut être d'accord, sans être obligé de témoigner exterieurement que l'on approuve ce que l'on n'approuve pas.

Il est aisé de juger par là que la charité & l'amour propre doivent être fort conformes dans la maniére de recevoir les reprehensions & les avertissemens, & que des veuës & des motifs trés-differens, les doivent unir dans la même conduite exterieure. On connoît assez celle où la charité nous porte, car regardant ces avertissemens comme un trés-grand bien, & comme un moyen favorable pour nous délivrer de nos défauts, elle les reçoit non seulement avec joye, mais avec avidité. L'amertume même qui les accompagne lui est

est agreable, parce qu'elle nous procure le bien de l'humilité, & qu'elle affoiblit l'amour propre, que la charité regarde comme son principal ennemi. Ainsi bien loin de témoigner du dégoût & de l'aigreur à ceux qui nous procurent ce bien, elle n'oublie rien pour leur faire paroître sa reconnoissance; pour les soulager dans la crainte qu'ils ont de nous avoir blessez; pour les attirer à nous faire souvent la même faveur, & pour leur ôter toutes les craintes qui pourroient les rendre reservez, & les tenir dans la gêne & dans la contrainte.

A la verité l'amour propre est toûjours interieurement fort éloigné de cette disposition. Il n'aime point que les autres s'apperçoivent de nos défauts, & encore moins qu'on nous en avertisse. Mais il ne laisse pas d'agir exterieurement de même que la charité. Car apprenant par ces avertissemens qu'on nous donne, la mauvaise impression que l'on a de nous, la raison lui fait conclure aussi tôt qu'il faut tâcher de diminuer cette impression, ou du moins de ne la pas augmenter; & consultant en suite la disposition de l'esprit des autres, pour sçavoir comment il s'y faut prendre, il reconnoît aisément que rien ne les choque davantage que la fierté de ceux qui ne peuvent souffrir qu'on les avertisse d'aucun défaut qui se revoltent contre la verité quelque claire qu'elle soit, & qui voudroient que tout le monde s'aveuglât sur leur sujet,

ou

ou supprimât tous ses sentimens, si tôt qu'ils ne leur sont pas avantageux ; qu'au contraire rien n'adoucit davantage les gens que de ne pas trouver cette resistance, & de voir qu'on défere à leur jugement, & à leur lumiere ; & qu'ainsi on se soûmet en quelque maniere à leur Empire. L'amour propre prend donc sans hesiter ce dernier parti, & par là il fait que nous nous insinuons si agreablement dans le cœur de ceux qui nous reprennent, qu'ils aiment mieux ceux qui se rabaissent de cette sorte, quelques défauts qu'ils ayent, que ceux qui n'en ayant point, n'ont pas lieu de leur donner ce même plaisir. Car il faut remarquer que nos défauts ne sont pas par eux-mêmes contraires à l'amour propre des autres, & que de même les plus belles qualitez ne lui sont pas aussi aimables par elles-mêmes. C'est le rapport que ces défauts ou ces belles qualitez ont à eux. De sorte que si ces défauts nous rendent plus humbles à leur égard, ou si ces belles qualitez nous rendent plus fiers, ils nous aimeront avec ces défauts, & ils nous haïront avec toutes ces belles qualitez.

Il est clair que cette conduite tend directement à la fin de l'amour propre, qui est de gagner l'estime & l'amitié des hommes. Et c'est pourquoi l'honnêteté humaine ne manque jamais de la suivre, & elle le fait même souvent plus exactement que la vraye pieté, lors qu'elle n'est pas parfaite. Car com-

comme la charite eſt ſouvent moins agiſſante que l'amour propre, il arrive ſouvent auſſi que les perſonnes de pieté paroiſſent plus ſenſibles, & plus de licates que les honnêtes gens du monde, lors qu'on les avertit des défauts qu'on remarque dans leur conduite ou dans leurs ouvrages, parce que n'ayant pas dans ces rencontres une charité bien vive, ils n'ont pas auſſi cét amour propre éclairé qui y ſupplée à l'égard des actions exterieures.

CHAPITRE VIII.

Que l'amour propre ſe conduit de la même maniere que la charité à l'egard des ſoupçons injuſtes & des ennemis.

LA conduite que la charité fait garder aux gens de bien, lors que l'on conçoit d'eux des ſoupçons injuſtes & des impreſſions déraiſonnables, n'eſt pas d'en faire des reproches, & de faire paroître du mécontentement & de l'aigreur, mais de s'en juſtifier modeſtement en témoignant qu'ils ne ſont point étonnez qu'étant hommes, on les aît ſoupçonnez des fautes des hommes; & en un mot c'eſt de ne ſe pas plaindre de ces ſoupçons, mais de travailler à les guerir, parce qu'on les doit regarder comme un mal dangereux pour ceux qui les ont conçus, & que le

le moyen de les en délivrer, n'est pas de leur faire des reproches, lors qu'ils ne sont pas encore persuadez qu'ils ayent tort, mais de leur montrer doucement la fausseté de leurs soupçons, pour les obliger par là de les condamner eux-mêmes.

A la verité si nous suivons dans ces occasions les premiers mouvemens de l'amour propre, nous serons bien éloignez de cette moderation. Ce ne seront au contraire qu'emportemens pleins de ressentimens, & d'aigreur. Mais si nous consultons la raison, dans la resolution de la suivre pour arriver à la fin que nous devons avoir, qui est d'effacer ces soupçons injurieux & de rétablir nôtre reputation dans l'esprit de ceux qui les ont conçûs, il faut que nous prenions le même chemin. Car tout ce qui sent l'emportement & la passion n'est capable que d'augmenter les mauvaises impressions qu'on a conceuës contre nous. Et au lieu qu'il n'y a souvent que l'esprit qui en soit prevenu, on porte par là l'aigreur dans la volonté même, & on l'interesse à soûtenir les impressions de l'esprit. Ainsi l'amour propre prévoyant ce mauvais effet, se reduit malgré qu'il en ait à imiter cette conduite douce & moderée que la charité prescrit.

Mais qui croiroit jamais que l'amour propre, lors même qu'il auroit intention de décrier ses ennemis, de les rendre odieux, & de les faire condamner par tout le monde,

de, de bassesse, & d'injustice, ne pût mieux faire pour y reüssir, que de suivre les pas de la charité? Cependant c'est ce qui arrive trés-souvent. Car il n'y a rien d'ordinaire qui fasse mieux remarquer les procedez bas & peu honnêtes, dont on use envers nous, que d'y opposer un procedé plein de moderation & d'honnêteté. Cette opposition qui fait remarquer la difference de ces deux conduites contraires, met l'une & l'autre dans un plus grand jour. L'honnêteté en paroît plus belle d'un côté, & la mal-honnêteté plus honteuse de l'autre. Et ainsi l'amour propre a tout ce qu'il pretend, qui est que nous nous relevons par là & que nous rabaissons ceux qui nous ont choqué.

Je me souviens sur ce sujet que lors qu'on publia un certain livre, dans lequel l'Auteur avoit pretendu ramasser diverses fautes contre la langue, qu'il croyoit avoir trouvées dans des ouvrages de pieté, qui passoient pour bien écrits, on examina dans une compagnie, par maniere d'entretien, ce que ceux qui s'y trouvoient interessez devoient faire en cette rencontre. Chacun convint d'abord que les remarques de cet Auteur étant si peu considerables, qu'elles n'auroient pas dû être proposées contre des écrits même où l'on n'auroit eu pour but que d'aquerir la reputation de bien écrire, ceux qu'il attaquoit ne devoient pas avoir la moindre pensée de former une contestation sur un si petit su-

ſujet, quelque tort que cét Auteur pût avoir dans quelques unes de ſes remarques. Mais quand on vint à parler de ce qu'ils devoient faire, on ne fût plus de même avis. Il y en eût qui ſoûtinrent qu'ils ne devoient pas même témoigner qu'ils euſſent veu ce livre. Mais le plus grand nombre crût qu'ils devoient prendre un autre parti, & que pour toute réponſe ils n'avoient qu'à corriger de bonne foi dans les autres éditions de ces livres tout ce que cét Auteur y avoit repris avec quelque apparence de juſtice. La raiſon qu'ils en alleguoient, outre le motif general d'honorer la verité en tout, c'eſt qu'il n'y avoit point de meilleur moyen pour faire que le public rendit juſtice à cét Auteur, & à ceux qu'il auroit attaquez, que d'uſer envers lui d'une conduite ſi moderée. J'avouë que je fus de ce ſentiment, & que je crus qu'il n'y en avoit point de plus conforme ni à la charité qui tend toûjours à nous humilier, ni à l'amour propre qui eſt bien aiſe de mettre en veuë les défauts de ceux qui nous ont voulu rabaiſſer. Je le pratiquerai même trés-volontiers ſi j'en ay occaſion, ſans prétendre obliger perſonne de croire que ce ſoit une action d'humilité, puis que je reconnois qu'elle peut avoir trés-aiſément un autre principe.

CHA-

CHAPITRE IX.

Que l'amour propre se conduit par les mêmes voyes que la charité à l'égard des bonnes & des mauvaises qualitez des autres.

IL n'est pas difficile de juger par tout ce que l'on a dit jusques icy que la conduite de l'honnêteté ne doit pas être differente de celle de la charité à l'égard des bonnes & des mauvaises qualitez des autres. On voit aisément à quoy la charité porte à l'égard du bien qu'elle remarque en autrui. Comme elle s'en réjoüit interieurement, elle en témoigne aussi sa joye au dehors, en toutes les manieres qu'elle le peut; & bien loin de tendre à l'obscurcir, elle fait son possible pour le relever & le faire valoir. Le bien des autres est son propre bien par l'amour qu'elle leur porte, & elle s'y arrête même plus volontiers qu'au sien, parce qu'elle n'y craint point la complaisance & la vanité.

Or quoi que l'amour propre bien loin d'avoir cette bonté & cette tendresse pour les autres, soit au contraire naturellement malin, jaloux, envieux, plein de venin & de fiel; bien que ce qui releve les autres l'incommode & le chagrine, & que l'on ne le voit gueres favorable de bonne foi aux loüanges

anges qu'on leur donne, à moins qu'il n'en tire quelque avantage, & qu'elles ne lui servent de degré pour s'élever.

Quand on vient neanmoins à considerer l'effet qu'on feroit sur l'esprit des autres, si l'on montroit ces mouvemens à decouvert, on conclut tout d'un coup à les cacher. On voit bien que ce seroit le moyen de se faire regarder comme un ennemi public, & qu'on deviendroit par là l'objet de la haine & de la detestation de tout le monde: Que non seulement on seroit odieux à ceux contre qui on exerceroit sa malignité, mais à ceux même qu'on épargneroit; personne ne pouvant s'assurer de recevoir justice des gens en qui on remarque ce mauvais fond; & chacun craignant avec raison de devenir l'objet de leur jalousie. L'honnêteté nous fait donc prendre justement le contrepied. Elle fait que nous affectons de faire paroître au dehors une extrême équité, de loüer volontiers ce qui est loüable, de faire valoir, autant que nous le pouvons, toutes les bonnes qualitez des autres, & de ne refuser pas même à nos ennemis les témoignages d'estime qu'ils meritent: & par là on réüssit dans le dessein de se faire aimer, on acquiert des amis; on adoucit ses ennemis, & on se met bien avec tout le monde.

C'est par ces mêmes veuës qu'elle témoigne une extrême indulgence pour les défauts des autres; que bien loin de les exagerer, on

ou de les divulguer, elle les couvre & les excuse autant qu'elle peut ; qu'elle ne méprise jamais personne ; qu'elle explique tout en bonne part, qu'elle se satisfait aisement, & qu'elle n'affecte point d'être fine & subtile à découvrir des défauts dans des personnes, qui sont generalement estimées ; qu'elle évite les soupçons témeraires & mal fondez, & qu'elle aime mieux en quelque sorte se tromper, que de se laisser aller à des soupçons injurieux au prochain. Tout cela tend fort droit à la fin de l'amour propre. Car comme on ne sçauroit ignorer tout à fait qu'on a des défauts, on hait par avance ceux dont on s'imagine qu'on sera méprisé quand ils s'en appercevront, & l'on ne sçauroit, au contraire, ne pas aimer ceux dont on espere du support, de la condescendance & de la bonté.

CHAPITRE X.

Ressemblance entre la charité & l'amour propre à l'égard des autres vertus.

IL n'y a qu'à parcourir les autres vertus, pour découvrir encore plusieurs autres ressemblances entre la charité & l'amour propre : car si la charité est patiente dans les injures, parce qu'elle tâche d'adoucir par là l'ai-

l'aigreur de ceux qui nous outragent, qu'elle fait que nous souffrons toutes sortes de mauvais traitemens avec joye, pour satisfaire à la justice de Dieu, & qu'elle nous persuade que nous en meritions encore de plus durs, l'amour propre a aussi une patience d'interest & de vanité qui produit au dehors les mêmes effets. Il nous empêche de vouloir passer pour fiers & pour presomptueux. Il nous aprend qu'il est toûjours bon de n'aigrir pas les gens plus qu'ils ne le sont, & sur cela il nous fait prendre le parti de dissimuler les injures que nous recevons.

Si la charité est bien faisante par un desir sincere de servir les autres, l'amour propre veut aussi que nous le soyons pour regner par là dans leur esprit, & pour joüir des mouvemens que les bien-faits y excitent.

Si la charité tâche de se cacher, quand elle fait du bien aux autres, afin de ne s'en attribuer rien; l'amour propre en fait autant pour se rendre plus redevables ceux qu'il oblige, parce qu'on se tient d'autant plus obligé que celui qui fait du bien le fait moins remarquer.

Si la charité étend ses bien-faits à ceux dont elle n'espere rien, & aux ennemis même parce qu'elle ne regarde que leur bien & non pas ses interêts; l'amour propre en fait de même, parce qu'il sçait que plus les bienfaits paroissent desinteressez & exemts de toute recherche propre; plus ils

attirent une affection generale, par l'espérance qu'ils donnent à tout le monde d'en recevoir de pareils.

Si la charité est reconnoissante envers tout le monde, parce que sa gratitude envers Dieu se répand sur tous les instrumens dont il se sert pour nous procurer du bien; l'amour propre nous fait affecter de l'être, de peur de mécontenter celui des autres, qui se blesse quand on y manque.

Enfin, si la charité nous rend fidelles envers tout le monde par un amour sincere de la justice, l'amour propre nous fait pratiquer la même fidelité pour attirer la confiance des hommes.

La charité, comme dit l'Apostre, n'est point ambitieuse, parce que ceux qui en sont animez estiment peu ces honneurs humains, & ces grandeurs temporelles que l'ambition recherche; qu'ils les craignent plus qu'ils ne les souhaitent, & qu'ils se trouvent toûjours bien dans la place où la providence de Dieu les a mis. On n'en peut pas dire autant de l'honnêteté humaine, & si l'on en veut juger par son fond, non seulement elle n'est pas exemte d'ambition, mais elle n'est rien autre chose qu'une ambition fine & delicate. Cependant elle ne laisse pas d'imiter encore extérieurement en cela la conduite de la charité: car elle sçait si bien cacher ses desirs ambitieux, de peur de trouver de l'opposition dans l'amour propre des autres, qui est toûjours

jours en garde de ce côté-là, qu'on diroit qu'elle n'a aucune pretention, qu'elle ne songe qu'aux autres & qu'elle s'oublie elle-même. Si elle pense à s'élever, c'est sans empressement & sans bassesse, & elle fait si bien qu'il semble toûjours que la fortune la soit venuë trouver d'elle même, sans qu'il lui ait falu faire aucune démarche, ni aucune avance pour l'attirer.

Il y en a même que l'amour propre porte plus avant, & à qui il donne un éloignement effectif des grandes fortunes & des grands emplois, quoi qu'il ne leur fût pas impossible de s'y élever. Le repos d'une vie douce & tranquille, dans lequel on entretient quantité d'amitiez illustres, & l'on rend service à beaucoup de gens de qualité, & de merite, sans interêt, & sans dépendance, en se contentant d'avoir dans le monde la reputation d'un homme civil, obligeant, desinteressé, bon ami, cette vie, dis-je, a des charmes, qui la peuvent faire préferer à toutes les grandeurs du monde par un amour propre, sage, & éclairé, & qui sçait comparer les avantages & les desavantages des divers états. C'est l'idée que s'étoit proposé Pomponius Atticus, & qu'il suivit si heureusement, que s'étant trouvé entre tant de partis ennemis qui déchirerent de son temps la Republique de Rome; il fut toûjours ami de tous, & les servir tous, sans en irriter aucun. On voit encore de ces imitateurs d'Atticus, & l'on

peut dire à leur avantage, que s'il étoit permis ou possible de se rendre heureux en cette vie, ils en auroient trouvé le secret, & que leur choix est infiniment plus sage que celui de ces autres, qui voulant toûjours s'élever par une ambition sans bornes, se privent par là des deux principaux biens de la vie, qui sont la seureté & le repos.

Il est aisé de voir aussi que comme la charité nous éloigne des plaisirs des sens; parce qu'elle tient l'ame dans son ordre, & ne lui permet de s'attacher qu'à Dieu seul, l'honnêteté doit faire le même, parce que l'asservissement aux plaisirs du corps a toûjours quelque chose de bas & de méprisable, qui avilit & defigure l'idée que nôtre amour propre desire imprimer de nous dans l'esprit des autres.

On a même raison de se défier de ceux qui sont dominez par leurs plaisirs, & d'apprehender d'eux toute sorte de lâchetez & d'injustices. Car quelle assurance peut-on avoir que leur passion ne l'emportera pas lors qu'elle sera contraire à leur devoir envers les hommes, puis qu'on voit qu'elle l'emporte si souvent sur ce qu'ils doivent à Dieu.

Ainsi l'honnêteté qui veut se conserver surtout la reputation d'une fidelité inviolable, & d'une fermeté inflexible dans ses devoirs, affecte de paroître exemte de cette passion pour les plaisirs qui donne un si juste sujet de défiance.

Enfin, pour ne pousser pas cette conformité de la charité & de l'amour propre à un détail ennuyeux, je me contenterai d'ajoûter à ce que j'en ay dit, qu'il est si vray que l'amour propre peut imiter toutes les actions de la charité, qu'il s'insinuë même souvent dans celles où il semble qu'il puisse avoir le moins de part, & qui sont destinées pour le mortifier & pour le détruire.

Il sçait quelquefois faire jeûner les Religieux, ou les soulager au moins d'une partie de la peine de leur jeûne. Les haires, les cilices & les disciplines sont quelquefois à son usage & il n'y a presque point d'humiliation qu'il ne soit capable de pratiquer. Et quoi qu'il trouve moins son compte dans la solitude, dans le silence & dans les austeritez secrettes, qu'en quoi que ce soit, il y a pourtant de certains conduits cachez, & de certaines voyes soûterraines par où il pourroit peut-être trouver quelque entrée. Enfin, il est même capable de nous faire souffrir la mort avec joye. Et ainsi qu'il n'y ait pas de voye certaine de le distinguer de la charité même par le martyre, les Saints nous apprennent aprés S. Paul, qu'il y a des Martyrs de vanité aussi bien que de charité. C'est pourquoi S. Augustin aprés avoir dit que *la vanité imite de si prés les œuvres de la charité, qu'il n'y a presque point de difference entre leurs effets : que la charité nourrit les pauvres, &*

que la vanité les nourrit aussi; que la charité jeûne; & que la vanité sçait aussi jeûner; que ces œuvres-là nous frapent bien les yeux, mais que nous ne sçaurions distinguer celles qui viennent du bon ou du mauvais principe. Il ajoûte enfin, *que la charité meurt & nous mene au martyre, & que la vanité meurt aussi & souffre le martyre. VIDETE qualia opera faciat superbia, quam similia faciat & prope paria charitati. Pascit esurientem charitas, pascit & superbia; charitas ut deus laudetur, superbia ut ipsa laudetur. Jejunat charitas, jejunat & superbia. Opera videmus, in operibus non discernimus. Moritur charitas, moritur superbia.*

Aug. in Epist. 1. Jo. tr. 8.

Mais il y a pourtant cette difference entre les actions de vertu qui sont dures, penibles & humiliantes, & celles qui n'ont rien que d'éclatans sans être penibles, que lors que l'amour propre porte les gens à l'humilité, à la patience, & à la souffrance, c'est par une espece de bizarrerie & de déreglement. Car il est bien clair, par exemple, que le moyen d'arriver aux fins naturelles qu'il se propose, n'est pas de s'enfermer dans une solitude pour ne conserver avec personne, ou pour n'y entendre parler que de ses pechez, & de ses défauts. Et ainsi il n'est gueres probable qu'il y en ait qui embrassent ces genres de vie si contraires aux inclinations de la nature, & qui y perseverent par d'autres motifs que ceux du salut. Mais il n'en est pas de même de

de la plûpart des actions de vertu qu'on peut faire dans le monde. L'amour propre ne fait qu'aller mieux à son but en les pratiquant. Il ne les sauroit omettre sans s'écarter de sa fin : & il faut qu'il soit emporté par quelque passion déraisonnable contre ses veritables interêts pour prendre d'autres routes que celles-là.

CHAPITRE XI.

L'amour propre éclairé pourroit corriger tous les defauts exterieurs du monde, & former une societé trés-reglée. Qu'il seroit utile d'avoir cela dans l'esprit en instruisant les Grands.

ON peut conclure de tout ce que l'on a dit, que pour reformer entierement le monde; c'est à dire, pour en bannir tous les vices, & tous les desordres grossiers, & pour rendre les hommes heureux dés cette vie même, il ne faudroit au défaut de la charité, que leur donner à tous un amour propre éclairé, qui sçût discerner ses vrais interêts, & y tendre par les voyes que la droite raison lui découvriroit. Quelque corrompuë que cette societé fût au dedans & aux yeux de Dieu, il n'y auroit rien au dehors

de mieux reglé, de plus civil, de plus juste, de plus pacifique, de plus honnête, de plus genereux: & ce qui seroit de plus admirable, c'est que n'étant animée & remuée que par l'amour propre, l'amour propre n'y paroîtroit point, & qu'étant entierement vuide de charité; on ne verroit par tout que la forme & les caracteres de la charité.

Peut-être qu'il ne seroit pas inutile que ceux qui sont chargez de l'éducation des Grands eussent cela gravé dans l'esprit, afin que s'ils ne pouvoient leur inspirer les sentimens de charité qu'ils voudroient bien, ils tâchassent au moins de former leur amour propre, & de leur apprendre combien la plûpart des voyes qu'ils prennent pour le contenter sont fausses, mal entenduës, & contraires à leurs veritables interêts & combien il leur seroit facile d'en prendre d'autres qui les conduiroient sans peine à l'honneur & à la gloire, & leur attireroient l'affection, l'estime & l'admiration de tout le monde. S'ils ne réüssissoient pas par ce moyen à les rendre utiles à eux-mêmes, ils réussiroient au moins à les rendre utiles aux autres, & ils les mettroient dans un chemin qui seroit toûjours moins éloigné de la voye du Ciel, que celuy qu'ils prennent, puis qu'ils n'auroient presque qu'à changer de fin & d'intention pour se rendre aussi agreables à Dieu par une vertu vrayement chrétienne, qu'ils le seroient aux hommes par l'éclat de cette hon-

honnêteté humaine, à laquelle on les formeroit.

CHAPITRE. XII.

Qu'il est trés-difficile de discerner en nous-mêmes si nous agissons par charité ou par amour propre. Trois raisons de cette difficulté.

Mais ce seroit peu de choses que ces deux principes si differens, dont l'un porte des fruits de vie, & l'autre des fruits de mort, fussent confondus dans les actions exterieures, s'il étoit au moins facile à chacun de discerner celui qui le fait agir, & qu'il pût ainsi juger par là de ses actions & de son état. Ce qui est de plus étrange, c'est que souvent ce mélange & cette confusion commence dans le cœur même, en sorte que nous ne sçaurions distinguer si c'est par charité, ou par amour propre que nous agissons, si c'est Dieu ou nous mêmes que nous cherchons, si c'est pour le Ciel ou pour l'Enfer que nous travaillons. Cette obscurité vient de diverses causes, & j'en remarqueray icy trois principales.

La premiere est que ces veuës des jugemens des hommes & des mouvemens de leur

cœur à nôtre égard, qui sont la regle, la source & l'objet de l'honnêteté humaine, ne sont pas toûjours accompagnées de reflexions formelles & expresses,& que les mouvemens qu'elles produisent nous sont encore souvent plus imperceptibles. Ce ne sont quelquesfois à l'egard de l'esprit que de certains regards & de certaines pensées passageres,par lesquelles il se porte comme à la dérobée vers ces jugemens qu'on fait de nous, & à l'égard du cœur, que de certaines pentes cachées, qui le tournent doucement de ce côté-là; en sorte que l'on ne fait point de reflexion expresse ni sur cette pente, ni sur la pensée qui la produit, quoi que ce soit ce qui donne le branle à nos actions exterieures, & qui en est le principe.

La seconde est qu'il arrive souvent que lors même qu'on n'est remué en effet que par la crainte de déplaire aux hommes,ou par le desir de leur plaire,on n'ait absolument aucune connoissance ni aucune pensée distincte de l'une ni de l'autre, & cela, parce qu'on agit souvent sans connoissance distincte, & par une simple habitude, qui n'est conduite que par une pensée confuse. A force de regarder certaines actions, comme capables de nous attirer l'infamie publique & l'aversion des honnêtes gens, il s'en forme dans l'esprit une idée confuse, qui nous les represente comme haïssables, sans que l'esprit démêle pourquoi; & cette idée suffit pour exciter

dans

dans le cœur un mouvement d'aversion & d'éloignement. Or ces idées confuses & ces mouvemens qui les suivent, approchent si fort des vrayes veuës de charité qui font haïr les mauvaises actions, à cause de l'injustice qu'elles renferment, qu'il n'y a presque que Dieu qui en puisse faire le discernement.

Enfin la troisiéme est, que lors même que l'on a la charité dans le cœur, & qu'elle nous porte aux objets qui lui sont propres, neanmoins comme la cupidité marche souvent sur les mêmes voyes, & se porte vers les mêmes objets, quoi que par des motifs differens, il se fait un mélange dans l'Esprit & dans le cœur de ces deux sortes de veuës & de mouvemens, sans que l'on sçache avec certitude quel est celui qui l'emporte, & qui est le vrai principe de nos actions. On cherche Dieu & le monde tout ensemble. Le cœur est bien aise de plaire à l'un & à l'autre, & il ignore si c'est Dieu qu'il rapporte au monde, ou le monde qu'il rapporte à Dieu : Ce discernement ne se pouvant faire que par la penetration d'un certain fonds qui est dans le cœur, & qui n'est connu avec évidence que de Dieu seul.

CHAPITRE XIII.

Que l'ignorance où nous sommes, si nous agissons par charité, ou par amour propre, nous est utile par plusieurs raisons.

VOilà quelle est la condition ordinaire des hommes en cette vie lors même qu'ils sont à Dieu. L'amour propre agit plus grossierement dans les uns que dans les autres, mais il vit & agit en tous jusqu'à quelque degré, & il est rare qu'ils se puissent asseurer d'aucune action en particulier, qu'elle soit entierement exemte de toute recherche propre. Mais quoi que cét état soit pour eux un grand sujet de gemissement & de crainte, ils y peuvent neanmoins trouver de grands sujets de consolation, s'ils entrent dans les raisons pour lesquelles Dieu permet qu'ils y demeurent, & ne les éleve pas à un plus haut degré de vertu.

Il est visible premierement que le dessein que Dieu a de cacher le Royaume du Ciel, qu'il est venu établir sur la terre, demande que les gens de bien soient confondus à l'exterieur avec les méchans, & qu'ils n'en soient pas distinguez par des marques claires & sensibles. Car si les fidéles qu'il anime par son esprit, & dans lesquels il reside com-

comme dans son temple, étoient un certain genre d'hommes separé des autres, & comme une nation à part que le monde pût discerner par des actions qui ne se rencontrassent jamais dans les autres, ils seroient tous des miracles publics, continuels & subsistans, qui détruiroient l'état de la foi, par lequel Dieu veut sauver les hommes. Les méchans qui se verroient dans l'impuissance de les imiter sauroient par là clairement que la nature ne sauroit atteindre à l'état des gens de bien. Il faut donc qu'il y ait des actions purement humaines qui ressemblent si fort aux actions surnaturelles & divines, que la distinction n'en soit pas sensible. Et comme les gens de bien ne commettent point de crimes, & qu'ainsi ils ne peuvent être confondus par là avec les méchans, il faut que les méchans puissent imiter leurs actions vertueuses, & en faire qui y soient tellement semblables à l'exterieur qu'on ne les en puisse discerner.

Mais ce n'est pas seulement un effet de la justice de Dieu de soustraire à la veuë des méchans les tresors des graces qu'il met dans les justes; c'en est aussi un de sa misericorde envers les justes mêmes. Il leur est utile de ne se connoître pas, & de ne voir pas en eux leur propre justice. Cette veuë seroit capable de les en faire déchoir. L'homme est si foible dans sa force même qu'il n'en sçauroit soûtenir le poids. Et par un étrange renverse-

ment

ment qui a sa source dans la corruption de son cœur, quoi que son bien consiste à posseder les vertus, & son mal à être plein de défauts, il lui est pourtant plus dangereux de connoître ses vertus que ses défauts. La connoissance de son humilité le rend orgueilleux, & la connoissance de son orgueil le rend humble. Il est fort quand il se connoît foible, & il est foible quand il se croit fort. Ainsi cette obscurité qui l'empêche de discerner clairement s'il agit par charité ou par amour propre, bien loin de lui nuire, lui est salutaire. Elle ne lui ôte pas les vertus, mais elle l'empêche de les perdre, en le tenant toûjours dans l'humilité & dans la crainte, & en faisant qu'il se défie de toutes ses œuvres, & qu'il s'appuye uniquement sur la misericorde de Dieu.

C'est la grande utilité de cette ressemblance exterieure des actions de l'amour propre avec celles de la charité. Mais on en peut encore remarquer quelques autres qui ne sont pas peu considerables.

Il arrive souvent que la charité est foible dans certaines ames, & dans cét état de foiblesse elle seroit facilement éteinte par les tentations violentes, si Dieu ne permettoit que ces tentations fussent affoiblies & comme contrepesées par certains motifs humains qui en arrêtent l'effort, & qui donnent moyen à l'ame de suivre l'instinct de la grâce. La crainte des ju-

ge-

gemens des hommes eſt un de ces motifs, & il n'y en a gueres qui faſſent plus d'impreſſion ſur l'eſprit. Elle ne ſuffit pas ſeule à la verité pour ſurmonter les tentations d'une maniere Chrêtienne, puis que cette crainte ne naît que de vanité, mais elle ſuſpend leur effort, & s'il ſe trouve que l'ame aît quelque étincelle de vraye charité, elle la met en état de la ſuivre; & c'eſt pourquoi l'on voit que les ſaints Legiſlateurs des Ordres Religieux n'ont pas negligé ces moyens humains & qu'ils ont attaché à certaines fautes des penitences qui donnoient de la confuſion devant les hommes, afin que la crainte de cette confuſion humaine rendit les Religieux plus exacts à les éviter. Ce n'eſt pas qu'ils pretendiſſent les faire agir par ce ſeul motif, mais leur intention a été qu'ils s'en ſerviſſent pour ſe fortifier contre la negligence, & que cette crainte humaine ſervît d'armes & d'inſtrument à la charité, afin de mieux reſiſter à la pente de la nature.

Il n'eſt donc pas inutile aux hommes, dans l'état de foibleſſe où ils ſont d'être éloignez des vices non ſeulement par la charité, mais auſſi par cette ſorte d'amour propre; qu'on apelle honnêteté, afin que dans les langueurs de la charité cette honnêteté puiſſe ſoûtenir l'eſprit, l'empêcher de tomber dans des excés dangereux. Et c'eſt ce qui fait qu'on voit ſouvent d'étranges renverſemens dans ceux qui étant peu ſenſibles aux ju-

ge-

gemens des hommes, & se souciant peu de leur plaire ou de leur déplaire, sont quelquefois touchez de quelques mouvemens passagers de pieté. Car lors que ces mouvemens viennent à leur manquer ; n'ayant plus alors de frein qui les arrête, ils sont capables de se laisser emporter à toutes sortes de bizarreries & de caprices. Ainsi quand il s'agit de se fier aux gens, il est bon de considerer si outre la conscience qui les éloigne du mal, ils ont encore une certaine honnêteté qui leur fasse apprehender de faire des choses qui soient condamnées par les personnes sages & sensées, n'y ayant gueres d'esprits plus dangereux que ceux qui sont capables de soûtenir une conduite déraisonnable & bizarre contre le jugement public, & de se mettre sans raison, au dessus des jugemens de tous ceux qui les connoissent.

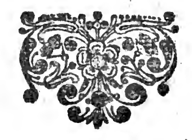
N'est-ce pas encore un avantage considerable aux gens de bien de se pouvoir cacher aux hommes par le moyen de cette obscurité qui empêche qu'on ne discerne la vraye pieté de l'amour propre, & qui fait que des actions de charité peuvent passer dans l'esprit du monde pour des effets d'une simple honnêteté. Car combien leur seroit-il dangereux & importun, si toutes leurs bonnes actions étoient remarquées, & qu'ils en fussent recompensez sur le champ par les loüanges qu'elles leur attireroient? Ce seroit le moyen de les obliger à se separer entierement du

com-

commerce des hommes; au lieu qu'à la faveur de cette confusion, ils ont un peu plus de liberté de traiter avec le monde & de suivre les mouvemens de leur charité, dans la pensée qu'ils ne seront pris que pour de simples civilitez. Ainsi l'on peut dire que comme l'honnêteté est bien aise de passer pour charité, & qu'elle fait tout ce qu'elle peut pour emprunter sa forme & ses caracteres; la charité au contraire est bien aise qu'on la prenne pour honnêteté: & qu'encore qu'elle ne contribuë pas directement à établir cette impression, elle ne fait rien aussi pour le détruire, tant parce qu'elle ne sçait pas absolument s'il n'en est point quelque chose, que parce qu'il est avantageux qu'on le croye.

Enfin n'est-ce pas un motif assez pressant pour s'exciter à la pratique des vertus, de se pouvoir dire à soi-même qu'on seroit bien malheureux de s'écarter du chemin où la charité & l'interêt propre nous portent également, & de se rendre en s'en éloignant, également odieux, à Dieu, & aux hommes! N'est-ce pas un sujet de loüer Dieu, qu'il ait voulu que la plupart des dereglemens qu'il nous deffend, soient contraires au bien des hommes dés cette vie même, & se doivent éviter par le seul motif d'un interêt humain? Enfin n'est-ce pas un moyen de mieux connoître l'étrange corruption de la nature, & la violence de nos passions, de voir qu'elles nous font oublier non seulement ce que nous de-

devons à Dieu, mais aussi ce que nous devons à nous mêmes, & qu'elles nous rendent malheureux dans ce monde ici, & dans l'autre ? Car s'il y a moins de gloire & de merite à servir Dieu quand on y trouve son intérêt, il y a sans doute plus de déreglement & de desordre à ne le pas servir, quand on se prive en même temps de ce que l'intérêt même nous porte à desirer & à rechercher pour nôtre propre avantage.



TROI-

TROISIEME TRAITE'.

DES DIVERSES MANIERES DONT ON TENTE DIEU.

CHAPITRE I.

Fondemens de la défense qui nous est faite de tenter Dieu. En quoi consiste ce peché.

IL y a quantité de devoirs qui sont connus de tous les Chrêtiens jusques à un certain degré, & qui leur sont fort inconnus au delà de ce degré; ce qui vient d'ordinaire de ce que n'en penetrant pas les veritables principes, ils ne sçauroient en comprendre l'étenduë. La deffense que Dieu nous a faite de le tenter, est proprement de ce genre. Peu de personnes ignorent que Dieu nous ordonne par là de ne pas demeurer sans rien faire, lors que nous avons entre les mains des moyens humains que nous pouvons employer. Mais comme

me on ne sçait pas pourquoi Dieu nous deffend de negliger ces moyens humains, on en demeure là, & on songe d'autant moins à s'instruire de ce precepte, qu'il semble qu'il n'y ait rien de plus rare que de tenter Dieu en cette maniere; l'esprit humain étant infiniment plus porté à s'attacher trop aux moyens humains par un defaut d'esperance en Dieu, qu'à les negliger par un excés de confiance. C'est ce qui a fait croire qu'il ne seroit pas utile d'expliquer un peu au long ce que c'est que tenter Dieu, & d'éclaircir les fondemens & les principes de la défense que Dieu nous en fait. Voici ceux ausquels on la peut reduire.

Dieu n'est pas seulement souverainement puissant, il est aussi souverainement sage dans sa conduite. Comme puissant il est le principe de toutes choses, soit dans le monde corporel & visible, soit dans le monde invisible & spirituel. Comme sage il opere toutes choses par certains moyens, & dans un certain ordre.

L'orgueil & le déreglement des hommes tend également à se soustraire à la puissance & à la sagesse de Dieu : comme la pieté solide tend à s'assujettir de plus en plus à l'une & à l'autre. Pour se soustraire à sa puissance, les uns ont nié entierement la providence & l'operation de Dieu, même dans les choses naturelles, comme les Epicuriens. Les autres l'ont nié dans les choses spirituel-

tuelles & dans les actions de nôtre ame qui nous conduisent au bonheur & au malheur éternel, comme les Pelagiens. Et les autres n'osant pas aller jusqu'à cét excés d'impieté, ne l'ont pas voulu reconnoître dans le discernement des bons & des méchans, des Elûs & des Reprouvez, comme les Semi-pelagiens.

Mais la maniere dont on se soustrait à la sagesse de Dieu, n'étant pas moins criminelle, est beaucoup plus inconnuë. Et c'est ce qu'on appelle tenter Dieu, qui est un péché que peu de personnes comprennent.

Il consiste à se retirer de l'ordre de Dieu, en pretendant le faire agir à nôtre fantaisie & en negligeant la suite des moyens, ausquels il attache ordinairement les effets de sa puissance divine. Et pour concevoir de quelle maniere on y tombe en ce qui regarde la vie de l'ame, il ne faut que considerer de quelle maniere on y peut tomber, en ce qui regarde la vie du corps.

Il est certain que c'est Dieu qui entretient nôtre être & nôtre vie, & qu'il n'en est pas moins proprement la cause, que s'il la faisoit subsister par un miracle visible, indépendamment de tous les moyens exterieurs. Nous la soutenons par la nourriture. Mais qui est-ce qui produit cette nourriture? *Ce n'étoit*, dit S. Augustin, *ni ma Mere, ni mes nourrices qui remplissoient pour moi leurs ma-*

mamelles du lait qu'elles me donnoient; mais c'étoit vous seul, Seigneur, c'étoit vous seul qui me donniez par leur entremise la nourriture dont j'avois besoin selon l'ordre naturel que vous avez etabli & selon les richesses de vôtre bonté & de vôtre providence, qui étend ses soins jusques dans les principes les plus cachez, & les causes les plus secrettes de la subsistance de vos creatures......Vous êtes l'auteur de tous les biens, ô mon Dieu, & je vous dois toute la conservation de ma vie.

Soit qu'il nous fasse vivre de cette maniere commune, soit qu'il le fasse d'une maniere extraordinaire & miraculeuse, c'est toûjours lui qui agit & qui nous soûtient. Et ainsi nous sommes obligez de reconnoître également sa main, & son operation toute puissante, soit qu'il la cache, soit qu'il la découvre. Mais il y a neanmoins cette difference entre ces deux manieres dont il agit sur les corps & sur les ames, que la premiere est la voye commune par laquelle il conduit ses creatures, & l'autre est une voye extraordinaire, dont il ne se sert que rarement, & qui n'a point de regles certaines. C'est dans la premiere que consiste l'ordre de la providence qu'il permet aux hommes de connoître, & la seconde ne renferme que certains effets que nous ne pouvons jamais prevoir de nous-même; parce que les conseils selon lesquels Dieu les produit en un temps & ne les produit

duit pas en un autre, ſont trop élevez au deſſus de l'eſprit des hommes.

Sa ſageſſe s'étant donc rabaiſſée à couvrir ordinairement ſon operation divine des moyens humains, il eſt juſte que les hommes s'aſſujettiſſent à ces moyens; & c'eſt un extrême orgueil à eux de les negliger, & de prétendre forcer Dieu d'agir de cette maniere extraordinaire, dont il ne nous a pas rendus capables de penetrer les principes. C'eſt là ce qu'on appelle proprement tenter Dieu, comme Jeſus-Chriſt nous l'apprend dans l'Evangile ; car le diable le preſſant de ſe jetter du haut du temple en bas, en lui alleguant qu'il eſt écrit : que *Dieu a commandé à ſes Anges de ſoûtenir le juſte & de l'empêcher de ſe bleſſer contre les pierres*, Jeſus-Chriſt le repouſſa, en lui diſant qu'il eſt écrit auſſi : *Vous ne tenterez point le Seigneur vôtre Dieu*, ſuppoſant que ce ſeroit tenter Dieu, que de prétendre qu'il dût faire ſoûtenir par ſes Anges un juſte qui ſe ſeroit expoſé témerairement à ce danger, en quitant la voye commune qui conſiſte à l'éviter.

CHAPITRE II.

Preuves de cette verité par saint Augustin; qu'il n'est pas permis de negliger les moyens ordinaires pour attendre des miracles.

SAint Augustin établit cette maxime de la Morale Chrêtienne sur l'exemple de JESUS-CHRIST & de S. Paul. La „ sainte doctrine nous enseigne, dit-il, que „ quand nous pouvons employer des moy- „ ens humains, c'est tenter Dieu que de les „ negliger. Le Sauveur ne manquoit pas „ de pouvoir pour garantir ses disciples par „ des miracles, & neanmoins il leur ordon- „ ne si l'on les persecute dans une Ville de „ s'enfuïr en une autre, & il a voulu mê- „ me leur montrer l'exemple de cette con- „ duite en sa personne. Car quoi qu'il fût „ maître absolu de sa vie, & que person- „ ne ne la lui pût ôter s'il ne vouloit, il „ n'a pas laissé dans son enfance, d'éviter „ la mort par la fuite, en faisant que ses „ parens le portassent en Egypte. L'Evan- „ gile remarque de même qu'il ne voulut „ pas aller publiquement une fois à la Fête „ de Pasques, quoi qu'en d'autres rencon- „ tres il aît parlé aux Juifs sans se cacher, „ lors même qu'ils étoient le plus en colere „ con-

„ contre lui, & qu'ils écoutoient ce qu'il „ leur disoit avec le plus de haine, parce qu'ils „ ne pouvoient mettre la main sur lui, son „ temps n'étant pas encore venu. Ce n'est „ pas que ce temps le contraignît de mourir, „ mais c'est qu'il l'avoit choisi volontaire- „ ment pour permettre aux Juifs de lui ôter „ la vie. Ainsi il a fait paroître la puissan- „ ce d'un Dieu, lors qu'en enseignant & en „ reprenant publiquement ses ennemis, il „ ne permit pas que leur rage eût aucun pou- „ voir sur lui, mais en fuyant & en se ca- „ chant, il a instruit l'infirmité de l'hom- „ me à ne tenter point Dieu, en negli- „ geant de faire ce qu'il peut pour se garantir „ des maux qu'il doit éviter. L'Apôtre „ saint Paul ne desesperoit pas du secours „ de Dieu & n'avoit pas perdu la foi lors „ qu'il se fit descendre dans une corbeille „ du haut des murailles de Damas, pour „ éviter de tomber entre les mains de ses „ ennemis, & sa fuite ne marquoit pas que „ sa foi fût éteinte, mais seulement qu'il „ ne vouloit pas tenter Dieu, comme il au- „ roit fait en obmettant ce moyen de se „ sauver.

C'est encore par le même principe & par les mêmes exemples que ce S. Docteur refute dans le livre qu'il a fait *du travail des Religieux*, la fantaisie de certains Moines d'Afrique qui ne vouloient point travailler; parce qu'il est dit dans l'Evangile, que Dieu

nourrit les oiseaux, quoi qu'ils ne sement ni ne moissonnent, en établissant contre eux cette belle regle qui défend aux hommes de tenter Dieu, & leur apprend en même temps à n'avoir pas moins de reconnoissance pour lui, quand il les nourrit par leur travail, que s'il leur procuroit leur nourriture, sans qu'ils y contribuassent rien de leur part. S'il nous „ arrive, dit-il, des infirmitez & des occu- „ pations qui nous empêchent de travailler „ nous devons esperer que Dieu nous nour- „ rira comme il nourrit les oiseaux, & nous „ revêtira comme il revêt les lis; sans que „ les oiseaux ni les lis y contribuent rien. Mais quand nous sommes en état de travailler, nous ne devons pas tenter Dieu en negligeant de le faire, puisque le pouvoir que nous en avons, est un don de Dieu; & qu'ainsi en nous procurant par ce moyen ce qui est necessaire pour conserver la vie, c'est toûjours de Dieu que nous la tenons, parce que c'est lui qui nous donne le pouvoir de travailler.

Ainsi ce seroit tenter Dieu que de refuser de prendre de la nourriture, sous pretexte qu'il lui est aisé de nous conserver la vie sans le secours des alimens. Ce seroit tenter Dieu à un Gouverneur de Place, que de ne vouloir point faire de préparatifs pour la défendre des ennemis; sous pretexte qu'il est écrit : *si Dieu ne garde la Ville, c'est en vain qu'on veille pour la garder*. Car encore qu'il la puisse con-

conserver en effet, en la maniere qu'il conserva Jerusalem contre l'armée de Sennacherib; neanmoins la voye ordinaire dont il conserve les Villes, est d'inspirer la vigilance aux Capitaines, & la valeur aux soldats. Et l'on peut dire generalement que tous les paresseux tentent Dieu en quelque sorte, parce qu'ils negligent les moyens, par lesquels on obtient les graces & l'assistance de Dieu.

CHAPITRE III.

Pourquoi Dieu cache ses operations, sous l'apparence de celles de la nature, dans les effets exterieurs qu'il produit sur les corps, & dans ce qu'il fait sur les ames.

IL n'y a que Dieu qui sçache toutes les raisons pour lesquelles il cache ses operations sous un certain ordre de causes, qui paroissent toutes naturelles. Nous en connoissons seulement quelques unes. Il retire par ce moyen les hommes de la paresse : il les oblige à la vigilance & au travail : il les occupe, il les exerce, il les punit par ces emplois laborieux : il leur fait plus estimer les choses qui leur coûtent plus de peine. Mais on peut dire qu'un de ses principaux desseins est de se ca-

cacher lui-même, & de rendre sa conduite inconnuë à ceux qui ne meritent pas de la connoître.

S'il agissoit toûjours d'une maniere miraculeuse, on seroit comme forcé de le reconnoître en tout, & cette évidence ne seroit conforme ni à sa justice ni à sa misericorde. Il est de sa justice de laisser les méchans en des tenebres qui les portent à douter de sa providence & de son être; & il est de sa misericorde de tenir ses Elus à couvert de la vanité par cette obscurité salutaire.

La vie de la foi qui est la vie des justes en ce monde consistant donc à servir Dieu sans le voir d'une maniere sensible, il est clair que des miracles continuels détruiroient entierement cét état. Ainsi étant necessaire d'une part que Dieu agisse, & de l'autre que nous ne connoissions pas sensiblement son action, il faloit qu'il se cachât sous de certains moyens qui parussent comme naturels, & qui étant toûjours exposez aux yeux des hommes, n'excitassent plus leur admiration; afin qu'il n'y fût découvert que par ceux à qui il ouvriroit les yeux de l'ame par une lumiere qu'il donne à qui il lui plaît.

Mais s'il étoit necessaire que Dieu se couvrît de cette sorte dans l'ordre de la nature, & dans les effets exterieurs qu'il produit sur les corps, il ne l'étoit pas moins qu'il se cachât dans les operations interieures sur les ames; parce que l'évidence de l'operation divine

dans

dans ces ſortes d'actions ne tireroit pas moins les ames de l'état de foi, par lequel il veut qu'elles operent leur ſalut en cette vie. Et c'eſt pourquoi il ne donne ordinairement ſes plus grandes graces, que par une ſuite de moyens qui paroiſſent tout humains & tout ordinaires, & qui ſemblent humainement proportionnez à la fin à laquelle on les deſtine.

Il veut que nous deſirions les vertus; que nous travaillions à les acquerir; que nous cherchions les occaſions de les pratiquer; que nous nous ſeparions des choſes qui nous peuvent porter au peché. C'eſt lui qui nous inſpire ce deſir, qui opere en nous ce travail, qui nous fait retrancher ces empêchemens. Il lui ſeroit facile de nous donner les vertus ſans toute cette ſuite de moyens; mais en nous les donnant dans cét ordre, & par ces moyens, il ſe cache à nous & nous conſerve dans l'humilité.

Il pourroit de même nous avertir à chaque moment de ce que nous avons à faire; mais s'il le faiſoit de cette ſorte, ce ſeroit une conduite viſiblement miraculeuſe. Il veut donc que nous prévoyions nos actions & nos paroles, que nous les conſiderions devant lui, afin de les regler ſelon ſes loix, & que nous employions tout le ſoin qui nous eſt poſſible pour reconnoître ce qu'il veut de nous en chaque rencontre. Il eſt lui-même l'auteur de ces préparations, de cette recherche, de

ce soin ; & il s'en sert comme d'un moyen ordinaire pour nous communiquer la sagesse dont nous avons besoin pour nôtre conduite.

Il est vrai que Jesus-Christ dit à ses Disciples, qu'ils ne doivent pas se mettre en peine de ce qu'ils diront aux Rois & aux Princes lors qu'ils les forceront de paroître devant eux, parce qu'il leur sera donné à l'heure même ce qu'ils leur doivent repondre. Mais le dessein de Jesus Christ dans cét avertissement étoit seulement d'exclurre les prevoyances, & les reflexions de defiance & d'amour propre : & il vouloit plûtôt les disposer à ne se pas étonner quand on les obligeroit de parler aux Rois sans y étre preparez, que de leur deffendre de s'y preparer. De même que quand J. C. défend à ses Disciples de se mettre en peine du vivre & du vestement, il ne leur interdit pas, selon les Peres, les soins & les precautions raisonnables, & il ne les oblige pas à attendre que Dieu leur procure l'un & l'autre par des voyes extraordinaires ; mais il leur commande seulement de bannir de leur cœur les inquietudes & les défiances, qui sont injurieuses à sa providence, & à sa bonté, & qui les empêchent de chercher le Royaume de Dieu avant toutes choses.

Il y a souvent ainsi des contrarietez apparentes dans les veritez chrêtiennes quand on ne les regarde que d'une veuë superficielle, qui disparoissent & s'évanoüissent quand on les penetre jusques dans le fond. On

On pourroit croire, par exemple, à ne suivre que la premiere lueur qui naît d'une connoissance imparfaite de la verité, que la vie chrétienne étant une vie surnaturelle, & qui surpasse la force de tous les hommes, on ne doit pas plûtôt choisir un genre de vie qu'un autre, ni se mettre en peine d'éviter les occasions du peché. On peut tout avec Dieu, dira-t-on, & l'on ne peut rien sans Dieu. Ainsi avec l'aide de Dieu je puis demeurer inébranlable dans les plus dangereuses occasions, & sans cette aide je ne puis me soûtenir dans la retraite la plus assurée.

Mais ceux qui parlent de cette sorte ne comprennent pas le secret de la conduite de la grace. Il est vrai que Dieu est capable de nous soûtenir dans les plus grands perils ; & il le fait quelquefois quand c'est lui même qui nous y engage : mais il ne donne pas ordinairement sa grace d'une maniere si éclatante. Ainsi pour nous faire resister aux tentations, il nous inspire le soin de les éviter. C'en est le moyen ordinaire ; & quiconque le neglige n'a pas droit de pretendre que Dieu le soûtienne d'une autre maniere.

Si l'on étoit ordinairement aussi recueilli dans l'agitation que dans le repos, si l'on ne succomboit pas plus souvent aux tentations en vivant dans les occasions du peché qu'en les évitant, si l'on ne contractoit pas plus de tâches dans le commerce du monde que dans la retraite ; si les grands emplois ne por-

toient pas plus à la vanité que les occupations basses & humiliantes, ce seroit sans doute une espece de miracle visible. Dieu en fait de cette sorte quand il lui plaît pour quelques ames choisies. Mais comme il ne veut pas que sa conduite sur nous paroisse si visiblement miraculeuse, il ne les fait pas souvent & il nous oblige par là à nous reduire à la voye ordinaire, & à préferer, autant que nous le pouvons, le repos à l'agitation; la retraite, au commerce du monde; les emplois humilians, aux emplois relevez; & enfin la fuite des occasions, à la confiance qui porte à s'y exposer. Ce n'est pas qu'il ne soit aussi facile à Dieu de nous sauver en une maniere qu'en une autre; mais il nous a appris qu'il nous sauve ordinairement de cette seconde maniere, parce qu'il y est plus caché & moins reconnoissable: & par là il nous oblige à nous y reduire.

S E.

CHAPITRE IV.

Que toutes les regles que les Peres donnent pour la vie spirituelle, sont établies sur ce principe, que Dieu cache ses operations surnaturelles sous l'apparence d'un ordre tout naturel.

C'Est sur cét ordre de la grace & sur cette suite de moyens, sous lesquels Dieu cache ses operations surnaturelles, que sont établies toutes les regles, & tous les avis spirituels que les Saints inspirez de Dieu, ont donnez à ceux qu'ils ont conduits dans ses voyes.

Ces grands Saints n'ignoroient pas que c'est de lui qu'il faut attendre toutes les vertus, & qu'il est la cause de toutes les bonnes actions des Chrêtiens. Ils étoient persuadez qu'il est le maître des cœurs, & qu'il opere en eux tout ce qu'il veut par une force invincible & toute-puissante. Cependant ils nous prescrivent des regles & des pratiques comme pourroient faire des Philosophes, qui prétendroient acquerir la vertu par leurs propres forces. Ils veulent que nous tenions toûjours nôtre esprit occupé de saintes pensées, que nous nous appliquions sans cesse à

la lecture & la meditation de la parole de Dieu ; que nous vivions dans l'éloignement du monde ; que nous reduisions nôtre corps en servitude par le travail & la mortification ; que nous évitions tout ce qui nous peut affoiblir, & tout ce qui nous peut être une occasion de chute ; que nous fassions un effort continuel pour resister à nos passions ; que nous menions une vie uniforme, reglée, occupée, en passant par la suite d'actions que l'on nous aura prescrites, comme étant les plus conformes à nôtre état & à nos devoirs. Ce n'est pas qu'ils ne sceussent parfaitement, que Dieu nous peut donner ses plus grandes graces, nous faire passer par ces exercices, mais ils sçavoient en même temps que l'ordre commun de sa providence est de ne nous les accorder qu'en suite de ces exercices, & par ces exercices mêmes, qu'ainsi il fait premierement aux ames la grace de les pratiquer, pour leur faire ensuite celle de parvenir aux vertus où il desire de les élever, étant aussi bien l'auteur des actions qu'il leur fait faire pour acquerir les vertus, que des vertus qu'elles acquierent par ces actions.

Ils n'ont pas ignoré non plus qu'il n'y avoit rien de plus facile à Dieu, que de nous faire connoître nos fautes de temps en temps, par l'infusion d'une lumiere qui nous les remit tout d'un coup devant les yeux ; qu'il pourroit même nous en corriger en nous donnant les vertus opposées, sans que

nous

nous fussions obligez de nous affliger continuellement de la vuë de nos miseres : Mais comme ils connoissoient les voyes dont Dieu se sert ordinairement pour purifier les ames, ils n'ont pas laissé de nous recommander cét examen & cette vigilance sur nous-mêmes, comme un des principaux devoirs de la pieté, qui ne doit finir qu'avec nôtre vie. *Mes Freres*, dit saint Augustin, *en attendant la* *Hom.*
venuë de ce jour heureux, où nous serons 15.
joints aux Anges du Ciel pour loüer Dieu dans toute l'éternité; en attendant que nous soyons parvenus à cette joye ineffable que nous esperons, appliquons-nous autant que nous le pourrons, à la pratique des bonnes œuvres; examinons tous les jours notre conscience, & regardons avec soin s'il n'y a rien de rompu & de dechiré dans la robe spirituelle de nôtre ame, si nous n'y avons point fait quelques taches par nôtre intemperance, si nous ne l'avons point brûlée par la colere, ni divisée par l'envie, si nous n'en avons point terni l'éclat par l'avarice. Hâtons-nous de guerir les blessures de nos ames, pendant qu'il est encore en nôtre pouvoir de le faire avec l'aide de la grace.

Le grand saint Gregoire, que Dieu a donné particulierement à son Eglise pour l'instruire des regles de la vie spirituelle, ne recommande rien tant aussi dans ses morales, que cette vigilance sur soi-même & cét examen de ses bonnes & de ses mauvaises actions. *Il faut*

Greg. Mor. Liv. 1. c. 17. & 18. dit-il, *purifier les actions même de vertu par une discussion exacte, de peur de prendre pour bon ce qui est mauvais, & pour un bien parfait ce qui est imparfait & defectueux. C'est ce qui nous est marqué par l'holocauste que Job offroit pour chacun de ses enfans. Car c'est offrir à Dieu un holocauste pour chacun de ses enfans, que de lui offrir des prieres pour chaque action de vertu, de peur que la sagesse ne s'éleve, que l'intelligence ne s'égare, que la prudence ne s'embarrasse, & ne se confonde, que la force ne degenere en presomption. Et parce que l'holocauste est un sacrifice qui se consume tout entier, il est necessaire que nôtre ame soit embrazée par le feu de la componction, & qu'elle consume dans ce feu tout ce qu'il y a d'impur dans ses pensées. Mais nul n'est capable de le faire, s'il n'a soin d'examiner tous ses mouvemens interieurs avant qu'ils passent jusques aux actions. Il faut,* dit encore ce Saint, *broyer* Ibid. 6. 19. *les parfums, c'est à dire considerer en détail tout ce qui se passe dans nôtre ame, & le reduire comme en poussiere par cét examen. Il faut ôter la peau de la victime, & la couper en morceaux, c'est à dire, qu'il faut ôter à nos actions cette surface exterieure, qui nous les fait paroître vertueuses, pour les regarder jusques dans le fond.*

Cette instruction est si souvent repetée dans les Ouvrages de saint Gregoire, que l'on peut dire que c'est un des principaux fondemens

mens de sa conduite spirituelle. Et bien loin qu'il exemte les justes plus avancez de cette pratique, il met au contraire leur avancement dans l'accroissement de cette vigilance & de cette attention sur eux-mêmes.

Enfin, saint Bernard a fait quatre livres exprés pour porter les ames à cét exercice, d'examiner devant Dieu leurs actions & leur conduite; & il en fait tellement le principal devoir de la vie chrêtienne, que pour representer en un mot l'idée qu'il avoit de la veritable pieté, il dit que c'est s'appliquer à la consideration. *Quid est pietas? vacare considerationi*, & que cette consideration consiste à prevoir ses actions, à les regler devant Dieu, à corriger ses défaurs, & à penser à ses devoirs. Et il est remarquable que ce Saint ne donne pas ces instructions à un Novice, mais à un grand Pape, qu'il devoit supposer être dans l'état de perfection; ayant été élevé à cette premiere dignité de l'Eglise, à cause de ses vertus éminentes.

Lors que les Philosophes, qui supposoient que la vertu n'a point d'autre source que la nature, prescrivoient des regles pour l'acquerir, ils n'en prescrivoient point d'autres que celles-là. Ils nous recommandent comme ces Saints, cét examen & cette vigilance continuelle sur nos actions, comme on le peut voir dans les vers attribuez à Pythagore, & dans plusieurs endroits de Seneque.

Est-

Eſt ce donc que ſaint Auguſtin, ſaint Gregoire & ſaint Bernard ne ſçavoient pas que la vertu eſt un pur effet de la miſericorde de Dieu, & non pas de nos efforts & de nos reflexions ? Ils le ſçavoient ſans doute, puis qu'ils l'enſeignoient en tant d'endroits de leurs Livres. Mais ils ſçavoient auſſi que Dieu ne la donne ordinairement aux hommes, que par la pratique de certains moyens & de certains exercices auſquels il les applique par ſa grace ; qu'ainſi le principal ſoin de ceux qui conduiſent les ames, eſt de les mettre dans la pratique de ces moyens, par leſquels on obtient les graces de Dieu, & que c'eſt le tenter que d'agir autrement, & de vouloir qu'il nous les accorde par une autre voye, que par celle que ſa ſageſſe a choiſie, & qu'il nous a fait connoître par l'exemple de tous les Saints.

Pourquoi croit-on de même que les Peres ayent témoigné tant de défiance du ſalut de ceux qui ne penſent à ſe convertir, que lors qu'ils ſont prêts de mourir ? Eſt-ce qu'il n'eſt pas auſſi facile à Dieu de toucher les pecheurs par ſa grace, à la derniere heure, qu'en tout autre temps ; ou que celui de la mort ſoit exclus de la promeſſe generale que Dieu a faite aux hommes de les recevoir en ſa grace s'ils ſe convertiſſent ſincerement ? Ce n'eſt ſans doute rien de tout cela. Dieu eſt toûjours également puiſſant, & le ſein de ſa miſericorde eſt toûjours également ouvert aux pecheurs

cheurs convertis. Mais c'est que les Peres ont crû que ces conversions n'étoient pas ordinairement sinceres, & qu'elles étoient plûtôt un effet de l'état où ils se trouvent, que du changement de leur cœur. Et la raison est que dans la voye commune, le cœur ne change point ainsi tout d'un coup d'objet & de fin. On peut bien changer en un moment d'actions exterieures ; mais l'amour qui tient la principale place dans le cœur ne changent gueres en un moment. Il faut pour l'ordinaire qu'il s'affoiblisse peu à peu, & qu'il y en ait un autre qui prenne sa place par divers progrés. C'est ainsi que les passions humaines se changent ; Dieu qui veut que les operations de sa grace ne se distinguent pas sensiblement de celles de la nature, suit ordinairement le même ordre. Il commence à ébranler le cœur par la crainte, avant que de le toucher par son amour, & il le touche souvent long-tems par des commencemens d'amour, avant que de s'en rendre maître par un amour dominant, qui tourne le cœur vers lui comme vers sa derniere fin & qui le délivre de la servitude de l'amour des creatures. Ainsi comme la conversion des pecheurs mourans ne sçauroit passer par ces degrez ; il faudroit qu'elle fût miraculeuse pour être vraye. L'Eglise ne desespere pas de ce miracle ; & c'est ce qui la porte à accorder les Sacremens aux mourans : mais elle craint aussi beaucoup que ces sentimens,

mens qui paroissent dans les pecheurs qui sont en cét état, ne soient que de ces legers commencemens ou de crainte ou d'amour de Dieu, qui ne suffisent pas pour une veritable conversion. Et c'est ce qui oblige les pecheurs non seulement à travailler, mais à se hâter même de travailler serieusement à leur salut; afin que leur amour ait le tems de croître, & de parvenir à un état où l'on puisse dire qu'ils sont convertis. Agir autrement c'est tenter Dieu, & le tenter d'une maniere trés-dangereuse, en voulant qu'il fasse un miracle dans l'ordre de sa grace pour nous sauver. Et ainsi tous ceux qui attendent à se convertir à Dieu à la mort, outre leurs autres pechez, commettent encore celui de tenter Dieu qui en fait souvent le comble.

Les richesses spirituelles sont toutes gratuites de la part de Dieu, & neanmoins il est écrit : Que la main de ceux qui travaillent fortement amasse des richesses. *Manus fortium divitias parat.* Et l'Ecriture attribuë au contraire la pauvreté spirituelle au défaut de ce travail : *Egestatem operata est manus remissa*; c'est à dire que la negligence & la paresse causent la pauvreté & la misere des ames; tant Dieu a de soin de cacher les œuvres de sa grace sous la ressemblance de celles de la nature.

Cela paroît encore plus clairement dans la priere; c'est sans doute celle de toutes les actions Chrêtiennes où le besoin de la grace

pa-

paroit davantage. C'eſt pourquoi l'eſprit de Dieu eſt appellé par un titre particulier l'eſprit de prieres: *Spiritus precum.* Et il eſt dit de lui, Qu'il prie pour nous avec des gemiſſemens ineffables. Il ſembleroit donc que cét exercice ſi divin n'auroit point beſoin de preparation ni de regles, & qu'il n'y auroit qu'à attendre l'inſpiration de la grace. Et neanmoins le Sage nous avertit expreſſément qu'il faut preparer ſon ame avant la priere, de peur d'être comme un homme qui tente Dieu: *ante orationem præpara animam tuam & noli eſſe quaſi homo qui tentat Deum.* Et il fait voir ainſi que tous ceux qui prient ſans préparation tombent dans le peché de tenter Dieu, & qu'une des principales cauſes de la tiedeur de nos prieres, eſt le peu de ſoin que nous avons de nous y preparer, par les moyens que l'Ecriture nous preſcrit, qui conſiſtent à retirer nótre cœur & notre eſprit de la diſſipation & des vains amuſemens afin de le retrouver quand il le faut preſenter à Dieu dans la priere; parce qu'il eſt impoſſible que le cœur ne coure aprés ſon treſor, & qu'il ne s'occupe des objets dont il ſe trouve rempli.

C'eſt ainſi que la verité allie ce qui paroit contraire à ceux qui ne la connoiſſent qu'imparfaitement. Tout dépend de Dieu; donc il ne faut point travailler, diſoient certains Heretiques. Il faut travailler; donc la vertu ne dépend point de la grace, diſent les Pela-

giens. Mais la Doctrine catholique consiste à unir ces veritez & à rejetter ces fausses conclusions. Il faut travailler, dit-elle, & neanmoins tout dépend de Dieu. Le travail est un effet de la grace, & le moyen ordinaire d'obtenir la grace. Croire que le travail & les vertus ne sont pas des dons de Dieu, c'est une presomption Pelagienne. Mépriser les moyens dont Dieu se sert ordinairement pour communiquer sa grace aux hommes, c'est tenter Dieu en voulant renverser l'ordre de la sagesse divine. Ainsi la pieté veritable consiste à pratiquer ces moyens, & à reconnoître que c'est Dieu qui nous les fait pratiquer.

CHAPITRE V.

Comment cette doctrine s'accorde avec la necessité de la grace efficace ; éclaircissement des difficultez qu'on peut former sur ce point.

JE sçay bien que l'esprit humain qui s'éblouit par l'éclat des veritez divines, & qui s'embarrasse dans ses vains raisonnemens, peut trouver encore de la difficulté dans cette alliance du travail & de la grace, & qu'en supposant avec saint Augustin & saint Thomas, que quelque pouvoir que l'on ait de faire les actions de pieté par d'autres graces

ces, on ne les fait neanmoins jamais effectivement si Dieu n'y determine la volonté par une grace efficace, il se porte aisément à conclurre que nous n'avons donc qu'à demeurer en repos, jusqu'à ce que nous sentions ces mouvemens efficaces qui nous les font pratiquer; que lors que nous les sentirons nous ne manquerons pas de travailler, puis que la grace nous y appliquera par une vertu toute puissante, & que ne les ayant pas, il est certain que nous ne les pratiquerons jamais d'une maniere qui soit utile.

C'est une objection qui naît facilement dans l'esprit de ceux qui suivent leurs raisonnemens dans ces matieres; qui regardent la conduite de Dieu sur les ames. Et les Peres qui ne l'ont pas ignorée, y ont répondu en diverses manieres trés-solides, en faisant voir de quelle sorte on peut dire veritablement qu'il est toûjours au pouvoir des hommes de satisfaire aux devoirs de la pieté chrétienne, & que c'est leur faute de ne les accomplir pas.

Mais comme ce n'est pas icy le lieu d'y répondre d'une maniere Theologique; il suffit de faire voir qu'elle n'a rien de solide même selon la raison humaine; & que le besoin que nous avons de la grace efficace pour pratiquer les vertus Chrétiennes, peut bien servir à humilier les hommes, & à les tenir dans un état de crainte & de tremblement; mais qu'il ne les peut jamais justement porter, ni à la paresse, ni au trouble, ni au deses-

poir

poir; parce que nous avons toûjours par la nature même un moyen qui suffit pour nous tenir l'esprit en repos, & pour en bannir le trouble & l'inquietude. La raison est, qu'encore que pour travailler selon Dieu, à combattre nos défauts d'une maniere chrétienne, pour prier, & pour pratiquer les bonnes œuvres par l'esprit d'une véritable charité, on ait besoin d'une grace surnaturelle & efficace, il est certain néanmoins que chacune de ces actions en particulier se peut faire quelquefois sans grace par un mouvement d'amour propre, de respect humain, & de crainte purement servile. Or encore qu'il y ait une difference infinie entre l'amour propre & l'amour de Dieu, neanmoins les mouvemens & les actions qui naissent de ces deux principes si differents, sont quelquefois si semblables, & nous avons si peu de lumiere pour penetrer le fond de nôtre cœur, que nous ne distinguons point avec certitude par quel principe nous agissons, & si c'est par cupidité ou par charité. Nous pouvons bien dire avec Saint Paul, que nous ne nous sentons coupables de rien, mais nous devons ajoûter avec lui, que nous ne sommes pas pour cela justifiez, & que nous ne nous jugeons pas nous-mêmes, parce que nous ne nous connoissons pas parfaitement.

Nous avons donc toûjours en nous un principe pour accomplir ce qu'il y a d'exterieur & de sensible dans ces exercices de la vie

vie chrétienne. Et comme nous ne ſaurions ſavoir avec certitude, quand même nous avons la grace efficace, ſi ce n'eſt point par un principe humain que nous agiſſons, nous ne ſavons pas auſſi toûjours, lors que nous agiſſons par un principe d'interêt humain, que la grace ne ſoit pas le principe de nôtre action. Nous pouvons prendre la charité pour l'amour propre & l'amour propre pour la charité; & dans cette obſcurité la raiſon nous oblige à prendre le parti de faire toûjours ce qui eſt commandé, en laiſſant à Dieu le diſcernement du principe qui nous fait agir.

Ce n'eſt pas qu'il ne ſoit de nôtre devoir de nous purifier, autant qu'il nous eſt poſſible, de tout amour propre, & de tout interêt; mais ce deſir ne nous aſſure pas que nous en ſoyons exemts. Car on peut deſirer par amour propre d'être delivré de l'amour propre, comme l'on peut ſouhaiter l'humilité, par orgueil. Il ſe fait un cercle infini de retours ſur retours, de reflexions ſur reflexions dans ces actions de l'ame, & il y a toûjours en nous un certain fond, & une certaine racine qui nous demeure inconnuë durant toute nôtre vie.

C'eſt l'état où Dieu veut que les hommes vivent dans ce monde. Nous ſommes condamnez à ces tenebres par ſa juſtice; & ſa miſericorde nous les rend avantageuſes, quand elle fait que nous nous en ſervons pour être plus humbles. Et ainſi il eſt viſible

que

que ces tenebres étant inévitables d'une part, & de l'autre étant utiles, ce que nous avons à faire est de demeurer en repos, & d'adorer en paix la bonté de Dieu qui les ordonne pour nôtre bien, & de faire cependant de la maniere la plus pure & la plus desinteressée qu'il nous est possible, ce qui nous est prescrit par ses loix, en attendant le jugement qu'il portera de nous en l'autre vie, en nous faisant connoître le fond de nôtre cœur que nous ne connoîtrons jamais clairement en celle-ci. Et cela suffit pour nous procurer une paix humaine, qui ne se distingue pas sensiblement de la paix de Dieu, & qui vaut toûjours mieux que l'inquietude qui accable l'ame, & qui la reduit à la paresse & au desespoir.

Cette raison nous doit faire préferer la pratique de tous ses exercices de la vie Chrêtienne, à une vie molle, negligente, & paresseuse; car il est certain que ceux qui ne les pratiquent pas, ne sont pas dans la voye de Dieu, & qu'il y en aura trés-peu de sauvez de ceux qui passent leur vie dans le desordre, puis qu'ils ne le peuvent être, à moins que Dieu ne les convertisse par une misericorde extraordinaire, qui est trés-rare dans l'ordre même de la grace.

Au contraire ceux qui pratiquent ces saints exercices, sont tous en quelque sorte dans la voye de la paix; ils sont dans la compagnie de ceux qui vont au Ciel, & ils ont même

me cette consolation qu'il y en a peu de ceux qui les pratiqueront pendant un long tems qui n'arrivent au salut. La perseverance dans la vie reglée étant la plus certaine marque de la charité ; parce que la cupidité est inconstante d'elle même, & ne demeure pas d'ordinaire long tems dans la poursuite d'un même dessein.

Ainsi la connoissance du besoin de la grace efficace pour agir Chrêtiennement n'embarrasse jamais en effet ceux qui écoûtent & suivent la raison. Car ils voyent toûjours leur chemin. Ils sçavent qu'il faut prier Dieu sans cesse, qu'il faut mortifier sans cesse leurs passions ; qu'il faut veiller continuellement sur eux-mêmes ; qu'il faut combattre jusqu'à la mort ; qu'il ne se faut jamais lasser de pratiquer les bonnes œuvres, & de se regler en toutes choses. Ils sçavent que l'incertitude où ils sont, si c'est la grace ou l'amour propre qui les fait agir ne les doit pas empêcher d'agir. Faites, faites ces choses, dit saint Augustin, par la crainte de la peine, si vous ne le pouvez pas encore par l'amour de la justice, c'est à dire, par la charité. Ils les doivent donc toûjours pratiquer. C'est ce qui est certain & indubitable ; & en les pratiquant ils ne doivent pas juger, qu'ils n'agissent que par cupidité & par interêt, puis que leur cœur leur est inconnu, & qu'ils ne doivent pas juger temerairement d'eux-mêmes, non plus que des autres.

Aug. Serm. 13. de verb Apost.

En un mot il faut prier, travailler, & demeurer en repos jusqu'à la mort, en s'abandonnant à Dieu, & en lui disant avec le Prophete: *In manibus tuis sortes meæ*, mon sort est entre vos mains pour cette vie & pour l'autre; pour le temps & pour l'éternité. En marchant de cette sorte dans la voye de Dieu avec une fidelité perseverante, si nous n'avons jamais une certitude entiere que le Saint Esprit habite en nous, & que c'est lui qui nous fait agir, nous ne laisserons pas neanmoins d'en avoir une juste confiance; & cette confiance s'augmentant de plus en plus à mesure que nous avancerons dans la vertu, ne nous laissera qu'autant de crainte, qu'il est necessaire d'en avoir pour resister à la tentation de la présomption & de l'orgueil.

CHAPITRE VI.

Diverses autres manieres de tenter Dieu.

IL y a encore beaucoup d'autres manieres de tenter Dieu, outre celles que nous avons rapportées. Car comme ce peché consiste à se soustraire à la sagesse de Dieu, & à le vouloir obliger d'agir contre les regles ordinaires de sa providence, soit dans l'ordre de la nature, soit dans celui de la grace, on peut tenter Dieu en autant de façons que l'on

l'on peut se dispenser de ces regles ; dans l'esperance que Dieu agira envers nous d'une maniere extraordinaire.

C'est tenter Dieu, par exemple, de s'engager dans les charges de l'Eglise sans vocation legitime, en se flattant de l'esperance que Dieu rectifiera nôtre entrée, & ne laissera pas de nous accorder les graces necessaires pour nous acquiter du ministere auquel nous nous serons engagez témerairement. Car la voye ordinaire d'obtenir les graces necessaires pour ces emplois, est d'y entrer par la porte d'une sainte vocation ; & si Dieu repare ce défaut dans quelques uns, en les faisant comme r'entrer de nouveau dans le ministere qu'ils ont usurpé, c'est une grace extraordinaire que personne ne sçauroit se promettre sans témerité & sans tenter Dieu.

Il en est de même de tous les autres engagemens dans les divers états de la vie. On tente Dieu quand on y entre, sans avoir une assûrance raisonnable qu'on a les dispositions necessaires pour s'acquiter des devoirs qui y sont attachez. Un homme qui entre dans la Magistrature tente Dieu, s'il ne sent en lui une force capable de resister à l'injustice, selon ce que dit l'Ecriture : *Noli quærere fieri judex, nisi valeas perrumpere iniquitates.* Ceux qui s'engagent dans le mariage tentent Dieu, s'ils ne sont disposez à satisfaire aux obligations de cet état, & s'ils n'ont assez de force pour souffrir tout ce qu'il y faut

souffrir, & pour se soûtenir contre les tentations qui naissent, ou de cet état en general, ou du choix particulier qu'ils font de la personne avec laquelle ils s'unissent. Ceux qui embrassent la vie Religieuse tentent Dieu, s'ils n'ont les qualitez necessaires pour perseverer dans cette sainte vocation, & pour en souffrir les peines & les travaux. Et c'est pourquoi ceux qui en excluent les personnes qui n'ont pas ces qualitez ; bien loin de leur faire tort, leur font au contraire la plus grande charité qu'on leur puisse faire, puis qu'ils les empêchent de contracter un engagement dont les suites ne leur pourroient être heureuses. Enfin quelque entreprise que l'on forme, quelque dessein de vie que l'on prenne, quelque état que l'on embrasse, il faut toûjours, selon l'Evangile, avoir supputé les frais, c'est à dire, avoir examiné ce que Dieu nous a donné de force & de bonne volonté, pour juger par là si nous ne serons point temeraires en nous y engageant.

Si l'on fait reflexion sur la conduite des hommes dans le choix de l'emploi & de l'état auquel ils passent leur vie, on trouvera, non seulement qu'il n'y a rien de plus commun que cette maniere de tenter Dieu, mais que c'est la source la plus ordinaire des déreglemens qui regnent dans tous les états, & dans toutes les conditions. Car il est visible qu'on ne les choisit point par la veuë du rapport & de la proportion qu'elles ont avec les dispo-

diſpoſitions que Dieu a miſes en nous, mais par certaines loix d'opinion que la vanité des hommes a établis dans le monde ſelon leſquelles on croit, que parce qu'on eſt de telle ou de telle naiſſance, & que l'on a une certaine quantité de biens de fortune, on ne peut embraſſer que certains genres de vie, & que tous les autres ne ſont pas pour nous. Ainſi il y en a qui s'imaginent qu'il n'y a point d'autre parti à prendre pour ceux que celui de l'épée, ou de profeſſion Eccleſiaſtique, d'autres ſont perſuadez qu'ils ne ſçauroient demeurer dans le monde ſans être Magiſtrats. Il faut que cette fille ſoit Religieuſe, parce qu'elle ne peut pas être mariée ſelon ſa condition. On ſe reduit ainſi à l'étroit par ces loix chimeriques : & comme Dieu ne les ſuit pas dans la diſtribution de ſes graces & de ſes talens,il arrive de là qu'on s'interdit par fantaiſie tous les emplois que Dieu nous permet, & que l'on ne ſe porte qu'à ceux qu'il nous interdit. On s'y engage donc temerairement, & l'on y demeure de même. On tente Dieu continuellement par l'exercice de ſes emplois mal choiſis, & au lieu d'attirer ſa grace & ſon ſecours, on attire ſans ceſſe les effets de ſa colere & de ſon abandonnement. L'on peut juger qu'elles peuvent être les ſuites de cette conduite.

Il faut remarquer encore ſur ce ſujet, que quoi que les hommes dans cette vie ſoient toûjours dans un beſoin continuel de la

grace ils ne sont pas neanmoins dans un égal dégré de foiblesse ni de force ; & que la differente mesure, avec laquelle Dieu leur distribuë ses graces, fait que selon le langage de l'Ecriture, & des Peres on peut dire qu'il y a des œuvres & des emplois qui sont proportionnez à la grace de certaines ames & qui ne le sont pas à celle des autres. Il y en a qui se perdroient en voulant imiter certaines actions des Saints, parce qu'ils n'ont pas la force de les soutenir comme ces Saints. Il faut donc que chacun connoisse la mesure qu'il a receuë de Dieu : & s'il n'en sçauroit juger par lui-même, qu'il en juge au moins par la lumiere des personnes éclairées. Autrement en s'avançant au delà des dons de Dieu, on le tente, & on se met en danger de faire de grandes fautes par ces avances temeraires.

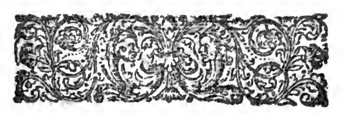
On commet la même faute en voulant discerner par sa propre lumiere ce que l'on devroit discerner par celle d'autrui. Car Dieu ayant voulu pour lier les hommes entr'eux par les devoirs reciproques de la charité, les rendre dépendans les uns des autres, aussi-bien à l'égard de la vie spirituelle que de la vie temporelle ; & leur communiquant pour cela plus ordinairement les lumieres dont ils ont besoin pour les conduire, par l'entremise des Pasteurs & des personnes spirituelles qu'ils consultent, que par lui même ; il s'ensuit de là que c'est aussi tenter Dieu, en quelque sorte, de refuser de se soûmettre à cét ordre

dre en ne prenant conseil de personne, & en ne suivant dans la conduite de sa vie que ses propres pensées, & ses propres raisonnemens; parce que c'est vouloir obliger Dieu à nous communiquer ses lumieres d'une maniere extraordinaire.

On peut dire aussi que tout peché mortel, que l'on commet dans l'esperance de s'en relever par la penitence, est une maniere de tenter Dieu. Car la voye ordinaire du salut, soit pour ceux qui n'ont point encore perdu l'innocence du Baptême, soit pour ceux qui l'ont reparée par la Penitence, est de conserver la grace qu'ils ont reçuë, & de travailler à l'augmenter tous les jours par l'exercice des vertus Chrêtiennes. Pretendre donc que Dieu nous fera r'entrer dans la voye du salut, quoi que nous en sortions par des crimes, c'est se soustraire à sa conduite ordinaire, & le vouloir obliger à faire dans l'ordre de la grace des miracles en nôtre faveur.

Enfin les justes mêmes, & les personnes reglées ne laissent pas de tenter Dieu en bien des manieres, & souvent sans qu'ils s'en aperçoivent. Car l'Evangile nous apprenant que le moyen d'obtenir les graces qui nous sont necessaires, soit pour nous acquiter de nos devoirs, soit pour entrer saintement dans les moindres engagemens, & pour former les plus petits desseins; c'est de le consulter sur tout & de le prier continuellement; toutes les fois qu'ils negligent de pratiquer

ces moyens, & qu'ils s'engagent dans de petites entreprises, dans des visites, dans des conversations, dans des œuvres de pieté, sans s'adresser à Dieu, sans jetter un regard vers lui, sans le consulter, sans le prier, on peut dire en quelque sorte qu'ils le tentent. Et comme toutes les fautes que l'on commet dans la vie, viennent de ce qu'on manque à la pratique des moyens de les éviter, il est clair que l'on ne peche, que parce que l'on tente Dieu, & qu'ainsi ce peché que l'on croit si rare & auquel on songe si peu est la cause de toutes les chûtes des justes, & de la perte de tous ceux qui perissent



QUATRIE'ME TRAITE'. DE LA COMEDIE.

CHAPITRE I.

Interêts que les hommes ont eu à justifier la Comedie. Moyen dont ils se sont servis pour cela.

IL n'y a gueres eu que ce siecle ici où l'on ait entrepris de justifier la Comedie, & de la faire passer pour un divertissement qui se pouvoit allier avec la devotion. Les autres étoient plus simples dans le bien & dans le mal. Ceux qui y faisoient profession de pieté témoignoient par leurs actions & par leurs paroles, l'horreur qu'ils avoient de ces spectacles profanes. Ceux qui étoient possedez de la passion du theatre, reconnoissoient au moins qu'ils ne suivoient pas en cela les regles de la religion Chrêtienne. Mais il s'est trouvé des gens dans celui-ci, qui ont pretendu pouvoir al-

lier ſur ce point là pieté & l'eſprit du monde. On ne ſe contente pas de ſuivre le vice, on veut encore qu'il ſoit honoré, & qu'il ne ſoit pas flétri par le nom honteux de vice, qui trouble toûjours un peu le plaiſir que l'on y prend, par l'horreur qui l'accompagne. On a donc taché de faire en ſorte que la conſcience s'accommodât avec la paſſion & ne la vint point inquieter par ſes importuns remors. Et c'eſt à quoi on a beaucoup travaillé ſur le ſujet de la Comedie. Car comme il n'y a gueres de divertiſſement plus agreable aux gens du monde que celui-là, il leur étoit fort important de s'en aſſurer une joüiſſance douce, & tranquille, afin que rien ne manquât à leur ſatisfaction. Le moyen qu'employent pour cela ceux qui ſont les plus ſubtils, eſt de ſe former une certaine idée metaphyſique de Comedie, & de purifier cette idée de toute ſorte de peché. La Comedie, diſent-ils, eſt une repreſentation d'actions, & de paroles comme preſentes. Quel mal y a-t'il en cela ? Et aprés avoir ainſi juſtifié leur idée generale de Comedie; ils croyent avoir prouvé qu'il n'y a point de peché aux Comedies ordinaires. Mais le moyen de ſe deffendre de cette illuſion, eſt de conſiderer au contraire la Comedie non dans une ſpeculation chimerique, mais dans la pratique commune & ordinaire dont nous ſommes témoins. Il faut regarder quelle eſt la vie d'un Comedien & d'une Comedienne, quelle eſt la matiere & le

le but de nos Comedies : quels effets elles produisent d'ordinaire dans les esprits de ceux qui les representent, ou qui les voyent representer ; quelles impressions elles leur laissent ; & examiner en suite si tout cela à quelque raport avec la vie, les sentimens & les devoirs d'un veritable Chrétien. C'est ce qu'on a dessein de faire dans cét écrit. Mais comme la plus part des raisons dont on se servira contre la Comedie s'étendent naturellement à la lecture des Romains, on les y comprendra souvent, & l'on prie ceux qui les liront de les y comprendre quand on ne le fera pas expressément.

CHAPITRE. II.

Premiere raison contre la Comedie tirée de ce que le métier de Comedien étant illicite & mauvais, on l'autorise en y assistant.

IL est impossible de considerer le métier de Comedien, & le comparer avec les devoirs du Christianisme, sans reconnoître qu'il n'y a rien de plus indigne d'un enfant de Dieu & d'un membre de Jesus Christ, que cét emploi. Je ne parle pas seulement des dereglemens grossiers, & de la maniere dissoluë dont les femmes paroissent sur

le Theatre, parce que les défenſeurs de la Comedie en ſeparent toûjours ces ſortes de deſordres par l'imagination, quoi qu'on ne les en ſepare jamais effectivement. Je ne parle que de ce qui en eſt entierement inſeparable. C'eſt un métier où des hommes & des femmes repreſentent des paſſions de haine, de colere, d'ambition, de vengeance, & principalement d'amour. Il faut qu'ils les expriment le plus naturellement, & le plus vivement qu'il leur eſt poſſible ; & ils ne le ſçauroient faire s'ils ne les excitent en quelque ſorte en eux-mêmes, & ſi leur ame ne ſe les imprime, pour les exprimer exterieurement par les geſtes, & par les paroles. Il faut donc que ceux qui repreſentent une paſſion d'amour en ſoient en quelque ſorte touchez pendant qu'ils la repreſentent. Or il ne faut pas s'imaginer que l'on puiſſe effacer de ſon eſprit cette impreſſion qu'on y a excitée volontairement, & qu'elle ne laiſſe pas en nous une grande diſpoſition à cette même paſſion qu'on a bien voulu reſſentir. Ainſi la Comedie par ſa nature même eſt une école & un exercice de vice, puis qu'elle oblige neceſſairement à exciter en ſoi-même des paſſions vicieuſes. Que ſi l'on conſidere que toute la vie des Comediens eſt occupée dans cét exercice : qu'ils la paſſent toute entiere à apprendre en particulier, ou à repeter entr'eux, ou à repreſenter devant des ſpe-

ctateurs,

ctateurs, l'image de quelque vice; qu'ils n'ont presque autre chose dans l'esprit que ces folies; on verra facilement qu'il est impossible d'allier ce mêtier avec la pureté de nôtre Religion. Et ainsi il faut avoüer que c'est un emploi profane & indigne d'un Chrêtien: que ceux qui l'exercent sont obligez de le quiter, comme tous les Conciles l'ordonnent; & par conséquent qu'il n'est point permis aux autres de contribuer à les entretenir dans une profession contraire au Christianisme, ni de l'autoriser par leur presence.

CHAPITRE III.

Deuxiéme raison tirée du danger de la passion de l'amour qui regne dans toutes les Comedies.

COmme la passion de l'amour est la plus forte impression que le peché ait faite sur nos ames; ce qui paroît assez par les desordres horribles qu'elle produit dans le monde, il n'y a rien de plus dangereux que de l'exciter de la nourrir, & de détruire ce qui la tient en bride & qui en arrête le cours. Or ce qui y sert le plus est une certaine horreur que la coûtume & la bonne éducation en impriment; & rien ne diminuë davantage cette horreur que la Comedie & les Romans, parce

que cette passion y paroît avec honneur & d'une maniere qui au lieu de la rendre horrible, est capable au contraire de la faire aimer. Elle y paroit sans honte & sans infamie. On y fait gloire d'en être touché. Ainsi l'esprit s'y apprivoise peu à peu. On apprend à la souffrir & à en parler; & l'ame s'y laisse ensuite doucement aller en suivant la pente de la nature.

Il est inutile de dire pour justifier les Comedies & les Romans, qu'on n'y represente que des passions legitimes & qui ont pour fin le mariage; car encore que le mariage fasse un bon usage de la concupiscence, elle est neanmoins en soi toûjours mauvaise & dereglée, & il n'est pas permis de l'exciter, ni dans soi-même, ni dans les autres. On doit toûjours la regarder comme le honteux effet du peché, comme une source de poison capable de nous infecter à tous momens, si Dieu n'en arrêtoit les mauvais effets. Ainsi de quelque honnêteté apparente dont les Comedies & les Romans tâchent de la revêtir, on ne peut nier qu'en cela même ils ne soient contraires aux bonnes mœurs, puis qu'ils impriment une idée agreable d'une passion vicieuse, & qu'ils en font même une qualité héroïque, n'y en ayant point qui paroisse avec plus d'éclat que celle-là dans ces Heros de Theatre & de Roman.

Le mariage regle la concupiscence, mais il ne la rend pas reglée. Elle retient toûjours quel-

quelque chose du reglement qui lui est propre ; & ce n'est que par force qu'elle se contient dans les bornes que la raison lui prescrit. Or en excitant cette passion par les Comedies, on n'imprime pas en même temps l'amour de ce qui la regle. Les spectateurs ne reçoivent que l'impression de la passion, & peu ou point de la regle de la passion. L'Auteur l'arrête où il veut dans ses personnages par un trait de plume ; mais il ne l'arrête pas de même en ceux en qui il l'excite. La representation d'un amour legitime & celle d'un amour qui ne l'est pas, font presque le même effet, & n'excitent qu'un même mouvement qui agit ensuite diversement selon les differentes dispositions qu'il rencontre ; & souvent même la representation d'une passion couverte de ce voile d'honneur est plus dangereuse ; parce que l'esprit la regarde avec moins d'horreur, & que le cœur s'y laisse aller avec moins de resistance.

CHAPITRE IV.

Tentations que la Comedie cause en ce genre-là, plus dangereuses que les autres par plusieurs raisons. Qu'elles font souvent beaucoup de tort sans qu'on s'en apperçoive. Qu'il suffit même pour être obligé de fuir la Comedie qu'elle soit dangereuse à d'autres.

CE qui rend ce danger plus grand, est que la Comedie éloigne tous les remedes qui peuvent empêcher la mauvaise impression qu'elle fait. Le cœur y est amolli par le plaisir. L'esprit y est tout occupé des objets exterieurs, & entierement enyvré des folies que l'on y voit representer, & par consequent hors de l'état de la vigilance chrétienne, necessaire pour resister aux tentations, & comme un roseau capable d'être emporté par toutes sortes de vents. Je ne sai s'il y en a qui puissent dire qu'ils ayent jamais songé à s'y preparer par la priere ; Et quand il y en auroit, ce ne pourroient être que des prieres toutes humaines, où l'esprit de Dieu n'auroit point de part. Car le Saint Esprit porteroit bien plûtôt à éviter ces divertissemens dangereux, qu'à demander la grace d'être preservé de la corruption qui s'y ren-

con-

contre. Si donc les personnes qui vivent dans la retraite & dans l'éloignement du monde, ne laissent pas de trouver de grandes difficultez dans la vie Chrêtienne au fond même des Monasteres ; s'ils reçoivent des atteintes du commerce du monde lors même que c'est la charité & la necessité qui les y engagent, & qu'ils se tiennent sur leurs gardes autant qu'ils peuvent pour y resister: qu'elles peuvent être les playes & les chutes de ceux qui menant une vie toute sensuelle, s'exposent à des tentations, ausquelles les plus forts ne pourroient s'empêcher de succomber ? Ne doit-on pas dire d'eux en les comparant avec les personnes saintes, ce que Job dit de l'homme en le comparant avec les Anges : *Ecce qui serviunt ei non sunt stabiles, & in Angelis suis reperit pravitatem, quanto magis qui habitant domos luteas consumentur velut à tinea :* Si ces esprits qui servent à Dieu de ministres ne sont pas fermes, & s'il trouve des défauts dans ses Anges mêmes, à combien plus forte raison des ames renfermées dans des corps, comme dans des maisons de bouë, seront-elles sujettes à la corruption & au peché ? Ou ce que dit Isaye : *super humum populi mei spina & vepres ascenderunt quanto magis super omnem domum gaudii civitatis exultantis ?* Si la terre de mon peuple, dit le Seigneur, est couverte de ronces & d'épines, c'est à dire, si les ames spirituelles sont quelquefois percées par les poin-

tes

tes du peché, à quels desordres ne s'emporteront point ceux qui vivent dans les plaisirs, & qui ont le cœur rempli de toutes les folles joyes du monde? *Quanto magis super omnem domum gaudii civitatis exultantis?*

On doit considerer de plus que la Comedie est une tentation recherchée de gayeté de cœur; ce qui éloigne bien plus la grace de Dieu, & le porte davantage à nous abandonner à nôtre propre corruption que celles où l'on tombe sans les prevoir. Il y a de la temerité, de l'orgueil, & de l'impieté à se croire capable de resister sans la grace aux tentations que l'on rencontre dans la Comedie, & il y a de la presomption & de la folie à croire que Dieu nous délivrera toûjours par sa grace d'un danger, où nous nous exposons volontairement.

Ce qui trompe bien des gens sur ce point, est qu'ils ne s'apperçoivent point des mauvaises impressions que la Comedie fait sur eux. Ce qui leur fait conclure que ce n'est pas une tentation pour eux, mais c'est qu'ils ne connoissent pas que ces tentations ont divers degrez, dont les premiers ne sont pas sensibles. On n'en vient pas d'abord à une entiere corruption d'esprit & de cœur; & c'est toûjours beaucoup nuire à l'ame que de ruiner les rempars qui la mettoient à couvert des tentations. C'est beaucoup lui nuire que de l'accoûtumer à regarder ces sortes d'objets sans horreur & avec quelque sorte de com-

complaiſance, & de lui faire croire qu'il y a du plaiſir à aimer & à être aimé. L'averſion qu'elle en avoit lui ſervoit de dehors qui fermoient l'entrée au diable ; & quand ils ſont ruinez par la Comedie, il y entre enſuite facilement. Il y a ſouvent long temps que l'on commence à tomber, quand on vient à s'en appercevoir. Les chutes de l'ame ſont longues ; elles ont des preparations & des progrez, & il arrive ſouvent qu'on ne ſuccombe à des tentations que parce qu'on s'eſt affoibli dans des occaſions de peu d'importance.

Que ceux donc qui ne ſentent point que les Romans & les Comedies excitent dans leur eſprit aucune de ces paſſions que l'on apprehende d'ordinaire, ne ſe croyent pas pour cela en ſeureté, & qu'ils ne s'imaginent pas que ces lectures & ces ſpectacles ne leur ayent fait aucun mal. La parole de Dieu qui eſt la ſemence de la vie, & la parole du diable qui eſt la ſemence de la mort, ont cela de commun qu'elles demeurent ſouvent long temps cachées dans le cœur ſans produire aucun effet ſenſible. Dieu attache quelquefois le ſalut de certaines perſonnes à des paroles de verité, qu'il a ſemées dans leur ame vingt ans auparavant, & qu'il réveille quand il lui plaît, pour leur faire produire des fruits de vie & le diable ſe contente auſſi quelquefois de remplir la memoire de ces images, ſans paſſer plus avant, & ſans en former encore au-

aucune tentation sensible; mais ensuite aprés un long temps il les excite & les réveille, sans même qu'on se souvienne comment elles y sont entrées, afin de leur faire porter des fruits de mort, *ut fructificent morti*, qui est l'unique but qu'il se propose en tout ce qu'il fait à l'égard des hommes. L'on peut donc dire à ceux qui se vantent que la Comedie & les Romans n'excitent pas en eux la moindre mauvaise pensée, qu'ils attendent un peu; que le diable saura bien prendre son temps, quand il en trouvera l'occasion favorable. Peut-être que les tenant attachez par d'autres, il neglige maintenant de se servir de ceux-là qui sont plus visibles; mais s'il en a besoin pour les perdre, il ne manquera pas de les employer.

Mais quand il seroit vrai que la Comedie ne feroit aucun mauvais effet sur certains esprits, ils ne pourroient pourtant pas la prendre pour un divertissement innocent, ni croire qu'ils ne sont point coupables en y assistant. On ne jouë point à la Comedie pour une seule personne. C'est un spectacle que l'on expose à toutes sortes d'esprits, dont la plûpart sont foibles & corrompus, & à qui par consequent il est extrémement dangereux. C'est leur faute, direz-vous, d'y assister en cét état. Il est vray, mais c'est aussi la vôtre; puis-que vous contribuez à leur faire regarder la Comedie comme une chose indifferente. Plus vous étes reglez dans vos autres

actions

actions, plus ils sont hardis à vous imiter en celle-là. Pourquoi, disent-ils, ferons-nous scrupule d'aller à la Comedie, puisque des gens qui font profession de pieté y vont bien? Vous participez donc à leur peché: & si la Comedie ne vous fait point de playes par elle-même, vous vous en faites vous-mêmes par celles que les autres reçoivent de votre exemple; & ainsi vous étes les plus coupables de tous. Les personnes du monde sur qui on ne prend point exemple, ne sont presque coupables que de leurs propres pechez: mais ceux qui passent pour vertueux, & qui pratiquent en effet quelques bonnes œuvres, sont coupables de leurs propres pechez & de ceux des autres, & non seulement ils perdent par là le merite de leurs bonnes actions, mais ils les empoisonnent en quelque sorte, en les faisant servir à engager les autres dans le peché.

CHA-

n'eſt pas moins dangereux, ni moins contagieux pour elles, que les images des deſordres viſibles & criminels.

Mais les Comedies & les Romans n'excitent pas ſeulement les paſſions, elles enſeignent auſſi le langage des paſſions; c'eſt à dire l'art de s'en exprimer & de les faire paroître d'une maniere agreable & ingenieuſe; ce qui n'eſt pas un petit mal. Il y a bien des gens qui étouffent de mauvais deſſeins, parce qu'ils manquent d'adreſſe pour s'en exprimer: & il arrive auſſi quelquefois que des perſonnes ſans être touchées de paſſion, & voulant ſimplement faire paroître leur eſprit, ſe trouvent enſuite inſenſiblement engagées dans des paſſions qu'elles ne faiſoient au commencement que contrefaire.

CHAPITRE VI.

Que le plaiſir de la Comedie eſt mauvais, parce qu'il nait d'une ſecrette approbation du vice.

POur être convaincu que le plaiſir de la Comedie eſt un mauvais plaiſir, qui ne vient ordinairement que d'un fond de corruption, qui eſt excité en nous par les choſes que l'on y voit, il ne faut que conſiderer, que lors que nous avons une extréme

horreur pour une action, on ne prend point de plaisir à la voir representer: & c'est ce qui oblige les Poëtes de dérober à la veuë des spectateurs tout ce qui leur peut causer cette horreur. Quand on ne sent donc pas la même aversion pour les déreglemens qu'on represente dans les Comedies, & qu'on prend plaisir à les regarder, c'est une marque qu'on ne les hait pas, & qu'ils excitent en nous je ne sçai quelle inclination pour ces vices, qui naît de la corruption de nôtre cœur. Si nous avions l'idée du vice dans sa naturelle difformité, nous ne pourrions pas en souffrir l'image. C'est pourquoi un des plus grands Poëtes de ce temps remarque qu'une de ses plus belles pieces n'a pas été agreable sur le Theatre, parce qu'elle frappoit l'esprit des spectateurs de l'idée horrible d'une prostitution à laquelle une sainte Martyre avoit été condamnée. Mais ce qu'il tire de là pour justifier la Comedie, qui est que le Theatre est maintenant si chaste, que l'on n'y sçauroit souffrir les objets deshonnêtes, est ce qui la condamne manifestement. Car on peut apprendre de cét exemple, que l'on approuve en quelque sorte tout ce que l'on souffre & que l'on voit avec plaisir sur le Theatre, puisqu'on n'y peut souffrir ce que l'on a en horreur. Et par consequent y ayant encore tant de corruptions, & de passions vicieuses dans les Comedies les plus innocentes, c'est une mar-

que qu'on ne hait pas ces dereglemens, puis qu'on prend plaisir à les voir representer.

Ce danger, ou plûtôt ce mal que la Comedie cause, s'étend beaucoup plus loin qu'on ne pense; car c'est encore un trés-grand abus, & qui trompe beaucoup de monde, que de ne considerer point d'autres mauvais effets dans ces représentations, que celui de donner des pensées contraires à la pureté, & de croire ainsi qu'elles ne nous nuisent point, lors qu'elles ne nous nuisent point en cette maniere: comme s'il n'y avoit point d'autres vices que celui-là, & que nous n'en fussions pas aussi susceptibles. Cependant si l'on considere les Comedies de ceux qui ont le plus affecté cette honnêteté apparente, on trouvera qu'ils n'ont évité de representer des objets entierement deshonnêtes, que pour en peindre d'autres aussi criminels, & qui ne sont gueres moins contagieux. Toutes leurs pieces ne sont que de vives representations de passions d'orgueil, d'ambition, de jalousie, de vengeance, & principalement de cette vertu Romaine, qui n'est autre chose qu'un furieux amour de soi-même. Plus ils colorent ces vices d'une image de grandeur & de generosité, plus ils les rendent dangereux, & capables d'entrer dans les ames les mieux nées, & l'imitation de ces passions ne nous plaît, que parce que le fond de nôtre corruption excite en même temps un mouvement tout semblable, qui nous transfor-

forme en quelque sorte, & nous fait entrer dans la passion qui nous est representée.

Il est si vrai que la Comedie est presque toûjours une representation des passions vicieuses, que la plus part des vertus chrétiennes sont incapables de paroître sur le Theatre. Le silence, la patience, la moderation, la sagesse, la pauvreté, la penitence ne sont pas des vertus, dont la representation puisse divertir les spectateurs; & sur tout on n'y entend jamais parler de l'humilité, ni de la souffrance des injures. Ce seroit un étrange personnage de Comedie qu'un Religieux modeste & silencieux. Il faut quelque chose de grand & d'élevé selon les hommes ou du du moins quelque chose de vif & d'animé; ce qui ne se rencontre point dans la gravité & dans la sagesse chrêtienne. Et c'est pourquoi ceux qui ont voulu introduire des Saints & des Saintes sur le Theatre, ont été contraints de les faire paroître fiers, & de leur mettre dans la bouche des discours plus propres à ces Heros de l'ancienne Rome, qu'à des Saints & à des Martyrs. Il faut aussi que la devotion de ces Saints de Theatre soit toûjours un peu galante. C'est pourquoi la disposition au martyre n'empêche pas la Theodore de Monsieur de Corneille de parler en ces termes.

Si mon ame à mes sens étoit abandonnée,
Et se laissoit conduire à ces impressions

Que forment en naissant les belles passions.

Et l'humilité de Theatre souffre qu'elle reponde de cette sorte en un autre endroit.

Cette haute puissance à ses vertus renduë,
L'égale presque aux Rois, dont je suis descenduë,
Et si Rome & le temps m'en ont ôté le rang,
Il m'en demeure encor le courage & le sang.
Dans mon sort ravalé je sçay vivre en Princesse,
Je fuis l'ambition, mais je hay la foiblesse.

Non seulement il faut des passions dans les Comedies, mais il en faut de vives & de violentes, car les affections communes ne sont pas propres pour donner le plaisir qu'on y cherche, & il n'y auroit rien de plus froid qu'un mariage chrétien degagé de passion de part & d'autre. Il faut toûjours qu'il y ait du transport, que la jalousie y entre, que la volonté des parens se trouve contraire, & qu'on se serve d'intrigues pour faire reüssir ses desseins. Ainsi l'on montre le chemin à celles qui seront possedées de la même passion, de se servir des mêmes adresses pour arriver à la même fin.

Enfin, le but même de la Comedie engage les Poëtes à ne representer que des passions vi-

vicieuses. Car la fin qu'ils se proposent est de plaire aux spectateurs, & ils ne leur sauroient plaire qu'en mettant dans la bouche de leurs Acteurs des paroles & des sentimens conformes à ceux des personnes qu'ils font parler, ou à qui ils parlent. Or on ne represente gueres que des méchans, & on ne parle que devant des personnes du monde qui ont le cœur & l'esprit corrompu par des passions dereglées & de mauvaises maximes.

C'est ce qui fait qu'il n'y a rien de plus pernicieux que la Morale Poëtique & Romanesque, parce que ce n'est qu'un amas des fausses opinions qui naissent de la concupiscence, & qui ne sont agreables qu'en ce qu'elles flattent les inclinations corrompuës des lecteurs, ou des spectateurs. Et c'est de là que vient le plaisir que l'on prend à ces vers qu'un grand Poëte de ce temps met en la bouche d'un jeune homme qui avoit tué en duel celui qui avoit outragé son pere.

Car enfin n'atten pas de mon affection,
Un lâche repentir d'une bonne action,
Tu sçais comme un soufflet touche un homme de cœur.
J'avois part à l'affront, j'en ay cherché l'auteur.
Je l'ay veu, j'ay vangé mon honneur & mon pere.
Je le ferois encor, si j'avois à le faire.

 C'est

C'est par la même corruption d'esprit qu'on entend sans peine ces horribles sentimens d'une personne qui veut se battre en duel contre son ami, parce qu'on le croyoit auteur d'une chose dont il le jugeoit lui même innocent.

C'est peu pour negliger un devoir si pressant,
Que mon cœur en secret vous déclare innocent,
A l'erreur du public c'est peu qu'il se refuse,
Vous étes criminel dés-là qu'on vous accuse;
Et mon honneur blessé sçait trop ce qu'il se doit
Pour ne vous pas punir de ce que l'on en croit.
Telle est de mon honneur la pitoyable loy;
Lors qu'un ami l'arrête, il n'a d'yeux que pour soi,
Et dans ses interêts toûjours inexorable,
Veut le sang le plus cher au defaut du coupable.

On écoute avec plaisir ces paroles barbares d'un pere qui donne charge à son fils de le vanger.

*Va contre un arrogant éprouver ton
courage.
Ce n'est que dans le sang qu'on la-
ve un tel outrage.
Meurs ou tuë.*

Et cependant en considerant ces sentimens selon la raison, il n'y a rien de plus detestable.

Il ne faut pas s'imaginer que ces méchantes maximes dont les Comedies sont pleines ne nuisent point, parce qu'on n'y va pas pour former ses sentimens, mais pour se divertir : Car elles ne laissent pas de faire leurs impressions sans qu'on s'en apperçoive ; & un Gentilhomme sentira plus vivement un affront, & se portera plus facilement à s'en venger par la voye criminelle qui étoit ordinaire en France, lors qu'il aura oüi reciter ces Vers ;

*Mourir sans tirer ma raison :
Rechercher un trépas si mortel à
ma gloire ;
Endurer que l'Espagne impute à
ma memoire
D'avoir mal soutenu l'honneur de
ma maison ;
N'écoutons plus ce penser suborneur.*

Et la raiſon en eſt que les paſſions ne s'excitent pas ſeulement par les objets, mais auſſi par les fauſſes opinions dont l'eſprit eſt prevenu. L'opinion que la chimere de l'honneur eſt un ſi grand bien, qu'il le faut conſerver aux dépens même de la vie, eſt ce qui a produit ſi long-temps la rage brutale des Gentilshommes de France. Si l'on ne parloit jamais de ceux qui ſe battent en duel, que comme des gens inſenſez & ridicules, comme ils le ſont en effet; ſi l'on ne repreſentoit jamais ce fantôme d'honneur qui eſt leur idole, que comme une chimere & une folie; ſi l'on n'avoit ſoin de ne former jamais d'image de la vengeance, que comme d'une action baſſe & pleine de lacheté, les mouvemens que ſentiroit une perſonne offenſée ſeroient infiniment plus lents. Mais ce qui les rend plus vifs c'eſt la fauſſe impreſſion qu'il y a de la lâcheté à ſouffrir une injure. Or on ne peut nier que les Comedies qui ſont toutes pleines de ces mauvaiſes maximes ne contribuent beaucoup à fortifier cette impreſſion, parce que l'eſprit y étant tranſporté & tout hors de ſoi, au lieu de corriger ſes ſentimens s'y abandonne ſans reſiſtance, & met ſon plaiſir à ſentir les mouvemens qu'ils inſpirent, ce qui le diſpoſe à en produire de ſemblables dans l'occaſion.

CHA-

CHAPITRE VII.

Que les Poëtes ont pour but de farder les passions vicieuses, afin de les rendre aimables.

CE qui rend encore plus dangereuse l'image des passions que les Comedies nous proposent, c'est que les Poëtes pour les rendre agreables sont obligez, non seulement de les representer d'une maniere fort vive mais aussi de les dépouiller de ce qu'elles ont de plus horrible, & de les farder tellement par l'adresse de leur esprit, qu'au lieu d'attirer la haine& l'aversion des spectateurs, elles attirent au contraire leur affection. De sorte qu'une passion qui ne pourroit causer que de l'horreur si elle étoit representée telle qu'elle est, devient aimable par la maniere ingenieuse dont elle est exprimée. C'est ce qu'on peut voir dans ces Vers où la rage de la sœur d'Horace est representée.

Oüi, je lui ferai voir par d'infaillibles marques,
Qu'un veritable amour brave la main des Parques,
Et ne prend point de loi de ces cruels tyrans,
Qu'un sort injurieux nous donne pour parens
Tu blâme ma douleur, tu l'ose nommer lâche
Je l'aime d'autant plus que plus elle te fâche.
Impitoyable pere, & par un juste effort,
Je la veux rendre égale aux rigueurs de mon sort.

Ensuite parlant à son frere, elle fait cette horrible imprecation contre sa patrie.

Rome l'unique objet de mon ressentiment,
Rome à qui vient ton bras d'immoler mon amant,
Rome qui t'a veu naître & que ton cœur adore,
Rome enfin que je hai, parce qu'elle t'honore.
Puissent tous ses voisins, ensemble conjurez
Sapper les fondemens encor mal assurez.
Et si ce n'est assez de toute l'Italie,
Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie.
Que cent peuples unis du bout de l'univers,
Passent pour la détruire & les monts & les mers.
Qu'elle même sur soi renverse ses murailles,
Et de ses propres mains déchire ses entrailles.
Que le courroux du Ciel allumé par mes vœux,
Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux.
Puissai-je de mes yeux voir tomber cette foudre,
Voir ses maisons en cendre, & tes lauriers en poudre;
Voir le dernier Romain en son dernier soupir.

Moy

Moy seule en être cause & mourir
de plaisir.

Si l'on dépoüille l'image de cette passion de tout le fard dont le Poëte l'a déguisée ; & qu'on la considere par la raison, on ne sçauroit s'imaginer rien de plus detestable que la furie de cette fille insensée, à qui une folle passion fait violer toutes les loix de la nature. Cependant cette même disposition d'esprit si criminelle en soi, n'a rien d'horrible, lors qu'elle est revêtuë de ces ornemens : & les spectateurs sont plus portez à aimer cette furieuse qu'à la haïr. On s'est servi à dessein de ces exemples, parce qu'ils sont moins dangereux à rapporter. Mais il est vrai que les Poëtes pratiquent cet artifice de farder les vices en des sujets beaucoup plus pernicieux que celui-là. Et si l'on considere presque toutes les Comedies & tous les Romans, on n'y trouvera guere autre chose que des passions vicieuses embellies & colorées d'un certain fard, qui les rend agreables aux gens du monde. Que s'il n'est pas permis d'aimer les vices, peut-on prendre plaisir à ce qui a pour but de les rendre aimables !

CHAPITRE VIII.

Que la necessité de se divertir ne peut excuser la Comedie.

C'Est un principe de la Religion Chrêtienne, qu'un Chrêtien ayant renoncé au monde, à ses pompes, & à ses plaisirs, ne peut rechercher le plaisir pour le plaisir, ni le divertissement pour le divertissement. Il faut afin qu'il en puisse user sans peché, qu'ils lui soient necessaires en quelque maniere, & que l'on puisse dire veritablement qu'il s'en sert avec la modération de celui qui en use, & non avec la passion de celui qui les aime: *Utentis modestia, non amantis affectu*. Or comme la seule utilité du divertissement est de renouveller les forces de l'esprit & du corps, lorsqu'elles sont abatuës par le travail; il est clair qu'il n'est permis de se divertir tout au plus, que comme il est permis de manger.

Il est aisé de conclure de là que ce n'est point une vie Chrêtienne, mais une vie brutale & payenne de passer la plus grande partie de son temps dans le divertissement; puis que le divertissement n'est pas permis pour soi-même, mais seulement pour rendre l'ame plus capable de travail. Car si personne ne doute que ce ne fût une vie trés-criminelle que celle d'un homme qui ne feroit

que

que manger, & qui seroit à table depuis le matin jusqu'au soir; ce que le Prophete condamne par ces paroles: *Væ qui consurgitis manè ad ebrietatem sectandam, & potandum usque ad vesperam*; il est facile de voir que ce n'est pas moins abuser de la vie que Dieu nous a donnée pour le servir, que de la passer toute dans ce qu'on appelle divertissement; puisque le mot même nous avertit, qu'on ne s'y doit porter que pour se divertir, & se distraire des pensées & des occupations laborieuses, qui causent dans l'ame une espece de lassitude qu'on a besoin de reparer.

Cela suffit pour condamner la plupart de ceux qui vont à la Comedie. Car il est visible qu'ils n'y vont pas pour se delasser l'esprit des occupations serieuses; puis que ces personnes, & particulierement les femmes du monde ne s'occupent presque jamais serieusement. Leur vie n'est qu'une vicissitude continuelle de divertissemens. Elles la passent toute dans les visites, dans le jeu, dans le bal, dans les promenades, dans les festins, dans les Comedies. Que si avec cela elles ne laissent pas de s'ennuyer, comme elles font souvent, c'est parce qu'elles ont trop de divertissemens, & trop peu d'occupations serieuses. Leur ennui est un dégoût de satieté, pareil à celui de ceux qui ont trop mangé, & il doit être gueri par l'abstinence, & non pas par le changement des plaisirs.

Elles se doivent divertir en s'occupant, puisque la faineantise & l'oisiveté sont la principale cause de leur ennui.

Il s'ensuit de là que tous ceux qui n'ont point besoin de divertissement, c'est à dire, que la plûpart de ceux qui vont à la Comedie ne le peuvent faire sans peché, quand il n'y auroit point d'autre raison de la croire defenduë. Mais il ne s'ensuit pas que ceux qui ont veritablement besoin de se delasser l'esprit, puissent y aller sans péché, parce que la Comedie ne peut passer pour un divertissement, ne pouvant avoir l'effet qu'il est permis d'y chercher. Car le Chrêtien ne peut rechercher qu'un simple délassement d'esprit, qui le rende plus capable d'agir Chrétiennement, & dans des dispositions Chrétiennes. Or tant s'en faut que la Comedie y puisse servir, qu'il n'y a rien qui rende l'ame plus mal disposée, non seulement aux principales occupations Chrétiennes, comme la priere, mais aux actions mêmes les plus communes, lorsqu'on les veut faire dans un esprit de Chrétien, c'est à dire, avec un esprit recueilli & attentif à Dieu, qu'il faut tâcher autant que l'on peut de conserver dans les actions exterieures. Ainsi comme le besoin que nous avons de manger ne fait pas qu'il nous soit permis de manger des viandes qui ne servent qu'à affoiblir le corps, de même le besoin de se divertir ne peut excuser ceux qui cherchent des divertissemens qui ne sont que rendre leur esprit moins propre à agir Chrêtiennement.

Non-

Non ſeulement les Comedies & les Romans rendent l'eſprit mal diſpoſé pour toutes les actions de Religion & de pieté, mais il en conçoit du degoût pour toutes les actions ſerieuſes & communes. Comme on n'y repreſente que des galanteries ou des avantures extraordinaires, & que les diſcours de ceux qui y parlent ſont aſſez éloignez de ceux dont on uſe dans la vie commune; on y prend inſenſiblement une diſpoſition d'eſprit toute Romaneſque, on ſe remplit la tête de Heros & d' Heroïnes, & les femmes principalement prenant plaiſir aux adorations qu'on y rend à celles de leur ſexe, dont elles voyent l'image & la pratique dans les compagnies de divertiſſement où de jeunes gens leur debitent ce qu'ils ont appris dans les Romans, & les traitent en Nymphes & Deeſſes; s'impriment tellement dans la fantaiſie cette ſorte de vie, que les petites affaires de leur ménage leur deviennent inſupportables. Et quand elles reviennent dans leurs maiſons avec cet eſprit évaporé, elles y trouvent tout deſagreable, & ſur tout leurs Maris, qui étant occupez de leurs affaires, ne ſont pas toûjours en humeur de leur rendre ces complaiſances ridicules qu'on rend aux femmes dans les Comedies & dans les Romans.

C'eſt donc en vain qu'on allegueroit la neceſſité de ſe divertir pour juſtifier la Comedie. La neceſſité que nous avons de reparer la défaillance de nos corps par la nourriture; ne

peut

peut pas servir d'excuse à ceux qui mangeroient volontairement des viandes qui imprimeroient une qualité venimeuse, qui troubleroient les humeurs, & y causeroient une intemperie dangereuse, parce que cette sorte de nourriture seroit contraire à la fin du manger, qui est de conserver la vie du corps. Le besoin que l'on a de se delasser quelquefois, ne peut donc aussi excuser ceux qui prennent la Comedie pour un divertissement, puis qu'elle imprime, comme nous avons déja dit, de mauvaises qualitez dans l'esprit, qu'elle excite les passions, & qu'elle y dérегle toute l'ame.

Mais si l'on veut examiner les choses de bonne foi, on trouvera que le besoin que les hommes ont de se divertir est beaucoup moindre que l'on ne croit, & qu'il consiste plus en imagination, ou en coûtume, qu'en une necessité réelle. Ceux qui sont occupez aux travaux exterieurs n'ont besoin que d'une simple cessation de leur travail. Ceux qui sont employez dans des affaires penibles à l'esprit, & peu laborieuses pour le corps, ont besoin de se recüeillir de la dissipation qui naît naturellement de ces sortes d'emplois, & non pas de se dissiper encore davantage par des divertissemens qui attachent fortement l'esprit. C'est une moquerie de croire qu'on ait besoin pour cela de passer trois heures dans une Comedie à se remplir l'esprit de folies. Les hommes de ce temps ici n'ont

pas

pas l'esprit autrement fait que ceux du temps de S. Loüis, qui s'en passoient bien, puis qu'il chassa les Comediens de son Royaume. Ceux qui sentent en eux ce besoin, le doivent considerer non comme une foiblesse naturelle, mais comme un vice d'accoûtumance, qu'il faut guerir en s'occupant serieusement. Un homme qui a bien travaillé est satisfait quand il cesse de travailler, & il se divertit à tout ce qui le desocupe. La Comedie n'est necessaire qu'à ceux qui se divertissent toûjours, & qui tâchent de remedier au dégoût qui accompagne naturellement la continuation des plaisirs. Et comme cette necessité ne vient que de leur mauvaise disposition qu'ils sont obligez de corriger; on peut dire qu'elle n'est necessaire à personne, & qu'elle est dangereuse à tout le monde.

CHAPITRE IX.

Opposition de la Comedie à toutes les dispositions chrêtiennes, comme à l'esprit de priere, à l'amour de la parole de Dieu, à l'amour de Dieu, au recueillement.

MAis il n'y a rien qui fasse mieux voir le danger de la Comedie, & combien elle est défenduë aux Chrétiens, que l'opposition qu'elle a avec les principales dispositions dans

dans lesquelles ils doivent être, ou ausquelles ils doivent tendre, quoi qu'ils en soient encore éloignez par la foiblesse de leur vertu. La premiere est la priere continuelle dont l'Apôtre fait un commandement exprés par ces paroles: *Sine intermissione orate. PRIEZ sans discontinuation*: & Jesus-Christ par celle-ci: *Vigilate & orate ne intretis in tentationem: VEILLEZ & priez afin que vous ne succombiez pas à la tentation.* Car les tentations étant en quelque sorte continuelles la priere qui en est le remede le doit être aussi.

Il est vrai que cette continuité de la priere ne peut consister dans une attention perpetuelle de l'esprit à Dieu, & qu'il suffit qu'elle demeure quelquefois dans un simple desir que Dieu connoit dans le cœur; mais il est certain que ce desir s'éteint facilement, si l'on n'a soin de le nourrir par des prieres actuelles, & par la meditation des choses divines.

C'est pourquoi les Chrêtiens ne pouvant passer toute leur vie dans l'acte de la priere, sont obligez au moins de se renouveller de tems en tems devant Dieu: & comme c'est par ces prieres actuelles qu'ils entretiennent celle qui doit être toûjours dans le fond de leur cœur; ils doivent éviter avec un grand soin tout ce qui peut rendre ces prieres indignes d'être representées devant la Majesté divine: ce qui les oblige non seulement d'éviter les distractions qui leur surviennent dans la priere, mais beaucoup plus les sour-

ces de distractions qui remplissant l'ame de vaines pensées, la rendent incapable de s'appliquer à Dieu.

Ce devoir enferme par une suite necessaire celui de fuir les Comedies & les Romans, parce qu'il n'y a rien au monde qui fasse plus sortir l'ame hors de soi, qui la rende plus incapable de s'appliquer aux choses de Dieu, & qui la remplisse davantage de vains fantômes. Ce sont d'étranges prieres que celles que l'on fait en sortant de ces spectacles ou de ces lectures, ayant la tête pleine de toutes les folies que l'on y a veuës. L'on ne se peut pas procurer à soi-même l'esprit de priere, ni cette sainte ardeur qui s'excite quand il plaît à Dieu par la meditation : *Et in meditatione mea exardescet ignis*. Mais le moins que l'on puisse faire, c'est de n'y mettre pas d'obstacle en faisant volontairement ce qui est directement opposé à cet esprit. Autrement on se rend coupable dans les distractions mêmes qu'on appelle volontaires. Car Dieu pardonne aisément celles qui naissent de la fragilité de la nature; mais il n'en fait pas de même quand elles sont volontaires dans leur source, comme celles-là. C'est pourquoi il y a sujet de craindre que toutes les prieres de ceux qui y vont, étant pleines de ces sortes de distractions, ne soient plus capables d'irriter Dieu que de l'appaiser, & qu'elles ne soient du nombre de celles dont le Prophete dit : *Et oratio ejus fiat in peccatum* : *QUE son orai-*

oraison lui soit imputée à peché. Que si leurs prieres qui doivent attirer l'esprit de Dieu sur tout le corps de leurs œuvres sont elles-mêmes soüillées, que doit-on juger de tout le reste des actions ? *Si lumen quod in te est, tenebræ sunt, ipsæ tenebræ quantæ erunt.*

Une des principales parties de la pieté, & un des principaux moyens de la conserver, est d'aimer la parole de Dieu, & d'y trouver sa consolation. C'est par le sentiment de la douceur que le Prophete avoit éprouvée dans cette nourriture spirituelle qu'il dit à Dieu : *Inventi sunt sermones tui, & comedi eos, & factum est verbum tuum in gaudium & in lætitiam cordis mei. J'AI trouvé vos paroles, & je m'en suis nourri, & elles ont rempli mon cœur de joye & d'allegresse.* C'est cette consolation divine, qui entretient nôtre esperance, selon saint Paul, & qui nous soûtient dans les traverses de cette vie. Or l'experience peut faire connoître à tout le monde, que rien n'éteint davantage la joye spirituelle que la lecture de la parole de Dieu pourroit donner, que les joyes seculieres & sensuelles, & principalement celle de la Comedie. Ces deux joyes sont entierement incompatibles. Ceux qui trouvent leur plaisir dans ces divertissemens prophanes, ne le peuvent trouver dans la verité ; & ceux à qui la verité plaît, n'ont que du dégoût pour ces sortes de plaisirs. C'est pourquoi ce même Prophete à qui Dieu avoit donné ce goût spi-

spirituel pour sa parole, témoigne incontinent aprés qu'il ne pouvoit souffrir les assemblées de jeux & de divertissement ; & qu'il mettoit toute sa gloire & toute sa joye à considerer les merveilles des ouvrages de Dieu : *Non sedi cum concilio ludentium, & gloriatus sum à facie manus tuæ.* Et le saint Roi David qui avoit aussi goûté la douceur de la Loi divine, témoigne le même mépris qu'elle lui faisoit concevoir de tous les discours des gens du monde : *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua.* C'est le sentiment que le St. Esprit inspire à tous ceux à qui il donne de l'amour pour sa sainte parole. Tous ces divertissemens qui sont si agreables à ceux qui aiment le monde, leur sont une viande fade, dont ils ne sçauroient manger ; parce qu'ils n'y voient que du vuide, du neant, de la vanité, de la folie, & qu'ils n'y trouvent point le sel de la verité & de la sagesse, ce qui leur fait dire avec Job, qu'ils n'en sçauroient goûter : *An poterit comedi insulsum quod non est sale conditum ? QUI pourroit manger de cette viande qui n'a point de sel ?*

Mais si l'ame au contraire s'abandonne à ces faux plaisirs, elle perd incontinent le goût des spirituels, & n'en trouve plus dans la parole de Dieu. Ce sont ces raisins verds dont le Prophete dit, qu'ils agacent & engour-

gourdissent les dents de ceux qui en mangent : *Omnis homo qui comedit uvam acerbam, obstupescent dentes ejus.* C'est à dire, selon l'explication de saint Gregoire, que lors qu'on se repaît des vaines joyes du monde, les sens spirituels deviennent engourdis, & incapables de goûter & d'entendre les choses de Dieu. *Qui præsentis mundi delectatione pascitur, interni ejus sensus ligantur, ut jam spiritualia mandere & intelligere non valeant.* Or entre les joyes du monde qui éteignent l'amour de la parole de Dieu, on peut dire que la Comedie & les Romans tiennent le premier rang, parce que l'esprit de Dieu, comme dit saint Bernard, étant un esprit de verité, ne peut avoir de part avec la vanité du monde. *Sed nec erat ei unquam pars cum mundi vanitate, cum veritatis sit spiritus.*

Cependant si Dieu ne nous impute pas les froideurs qui viennent de la soustraction de ses lumieres, ou simplement de la pesanteur du corps, il nous impute sans doute celles ausquelles nous avons contribué par nôtre negligence, & par nos vains divertissemens. Il veut que nous n'estimions rien tant que le don precieux qu'il nous a fait de son amour, & que nous ayons soin de l'entretenir en lui donnant de la nourriture. C'est le commandement qu'il a fait à tous les Chrêtiens en la personne des Prêtres de l'ancienne Loi, ausquels il ordonne d'entretenir toûjours

jours le feu sur l'Autel, & d'avoir soin d'y mettre tous les jours du bois le matin. *Ignis in altari semper ardebit, quem nutriet Sacerdos subjiciens manè ligna per singulos dies.* CétAutel est le cœur de l'homme: & chaque Chrêtien est le Prêtre qui doit avoir soin de nourrir sur l'autel de son cœur le feu de la charité, en y mettant tous les jours du bois, c'est à dire en l'entretenant par la meditation des choses de Dieu, & par les exercices de pieté. Or bien loin que ceux qui vont à la Comedie s'acquitent de ce devoir, s'ils ont encore quelque sentiment de pieté, ils ne peuvent desavoüer qu'elle n'éteigne & n'amortisse entierement la devotion. Et ainsi ils ne doivent point douter que Dieu ne les juge trés-coupables, d'avoir fait si peu d'état de son amour, qu'au lieu de le nourrir & de tâcher de l'augmenter, ils n'ayent point craint de l'éteindre ou de l'affoiblir, & qu'il ne leur impute ainsi comme un grand peché le refroidissement, ou la perte de leur charité. Car si la dissipation des biens du monde, & de l'or terrestre, par le jeu & par le luxe, n'est pas un petit peché; que doit-on juger de la dissipation des biens de la grace, & de cét or enflammé, dont parle l'Ecriture, que nous devrions acheter par la perte de tous les biens, & de tous les plaisirs de la vie.

Les Peres blâment comme une temerité dangereuse la conduite de ceux qui n'étant pas encore bien affermis dans l'amour de Dieu

Dieu, s'employent avec trop d'ardeur dans les bonnes œuvres exterieures sous pretexte de charité; parce qu'il est difficile que l'esprit ne se dissipe beaucoup dans ces exercices: *In terrenis quippe actibus*, dit Saint Gregoire, *valde frigescit animus, si nec dum fuerit per intima solidatus: Si l'ame n'est fortifiée & affermie par la grace, elle se refroidit beaucoup dans les occupations terrestres & seculieres.* Quel jugement auroit-il donc fait de ceux qui étant encore foibles, ne font pas neanmoins difficulté d'aller à la Comedie, qui dissipe plus l'esprit que les plus grandes occupations, & ne peut être excusée ni par la charité, ni par le zele, puis qu'on n'y recherche que le plaisir.

CHAPITRE X.

Opposition de la Comedie, aux obligations du Baptême, à ce que nous devons à JESUS-CHRIST, *à l'esprit de penitence & de crainte, à l'amour de la verité.*

PErsonne n'aprouveroit sans doute qu'un Chartreux allât à la Comedie, parce que tout le monde voit assez l'extréme disproportion de ce divertissement avec sa vie sainte dont il fait profession. Mais on n'est

pas

pas choqué de même de ce que plusieurs Chrêtiens ne font pas difficulté d'y aller; parce qu'on ne connoît pas la sainteté à laquelle ils sont obligés par le vœu de leur Batême. On ne considere pas, comme dit St. Paulin, que par la grace de ce Sacrement, ils ont été ensevelis avec J. C. qu'ils ont fait vœu d'embrasser sa Croix, de n'etre plus vivans à eux-mêmes ni au monde, mais de faire vivre J.C. en eux. On ne considere pas que la vie Chretienne doit être non seulement une imitation, mais une continuation de la vie de J. C. puis que c'est son esprit qui doit agir en eux, & imprimer dans leurs cœurs les mêmes sentimens qu'il a imprimez dans celui de J. C. Si on regardoit la vie Chrêtienne par ces veües, on connoîtroit aussi tôt combien la Comedie y est opposée, & il ne faudroit point de raisons pour en convaincre ceux qui seroient persuadez de ces verités capitales de nôtre Religion, comme il n'en faut point pour convaincre un Chartreux instruit dans sa Regle, que ces divertissemens profanes lui sont interdits.

Pourroit-on jamais aussi se resoudre d'aller à la Comedie, si on pensoit bien que toutes nos actions sont deuës à J. C. non seulement comme à nôtre Dieu mais comme à celui qui nous a rachetés d'un grand prix, pour nous obliger à le glorifier dans toutes nos œuvres, selon St. Paul. Qu'il faut que toutes nos actions soient rapportées à sa gloire & qu'el-

les témoignent que nous voulons imiter JESUS-CHRIST crucifié, que nous aimons ce qu'il a aimé, & que nous haïssons ce qu'il a haï. Et que comme il est le principe de toutes nos bonnes œuvres, & que la grace par laquelle nous les faisons est le fruit de sa Croix, nous le devons remercier de toutes celles que son esprit nous fait faire. Qu'il faut enfin que nous puissions dire veritablement que nous les faisons pour lui & par son amour. Car ne seroit-ce pas se mocquer de Dieu & des hommes, que de dire que l'on va à la Comedie pour l'amour de J. C. ? Oserions-nous lui offrir cette action, & lui dire, Seigneur, c'est pour vous obeïr que je veux aller à la Comedie; ce sera vôtre esprit qui m'y conduira; ce sera vous qui serez le principe de cette action; c'est par vôtre Croix que vous me l'avez meritée? Y a t'il quelqu'un assez aveugle ou assez endurci pour pouvoir souffrir sans horreur l'impieté de ce langage ? Et ceux-mêmes qui travaillent le plus à justifier la Comedie, ont-ils jamais osé offrir cette action à Dieu? Ont-ils jamais pensé à rendre graces à Dieu de l'avoir faite? N'est-ce pas une preuve sensible que leur conscience dément leurs fausses lumieres, & qu'ils sont eux-mêmes convaincus au fond de leur cœur du mal qu'il y a dans la Comedie, quoi qu'ils tâchent de le dissimuler par les fausses raisons que leur esprit leur fournit. Car toute action qu'on n'oseroit

es-

offrir à Dieu; toute action, dont l'esprit de JESUS-CHRIST n'est point le principe; toute action que l'on ne sçauroit faire pour lui obeïr; toute action qui ne sçauroit être un fruit & un effet de sa Croix, enfin toute action dont on n'oseroit le remercier, ne peut être bonne ni permise à un Chrêtien.

En quelle qualité un Chrêtien pourroit-il prendre part à ce divertissement prophane, car s'il se considere comme pecheur, il doit reconnoître qu'il n'y a rien de plus contraire à cét état qui oblige à la penitence, aux larmes & à la fuite des plaisirs que la recherche d'un divertissement aussi vain, & aussi dangereux que celui-là. S'il se considere comme enfant de Dieu, comme membre de JESUS CHRIST, illuminé par sa verité, enrichi de ses graces, nourri de son corps, heritier de son Royaume; il doit juger qu'il n'y a rien de plus indigne d'une si haute qualité que de prendre part à ces folles joyes des enfans du siecle.

Il est clair aussi que l'ame ne sçauroit conserver une veritable pieté sans le secours d'une crainte salutaire qu'elle conçoit à la veuë des dangers, dont elle est environnée. Elle ne peut ignorer la puissance & la malice de ses ennemis qui font la ronde autour d'elle pour la devorer, comme parle l'Ecriture. Elle sçait, comme dit saint Paulin, que toutes les creatures corporelles qui attirent nos cœurs par l'entremise de nos yeux sont autant de filets

dont le diable se sert pour nous prendre; autant d'épées dont il tâche de nous percer le cœur. Elle sçait qu'elle marche au milieu de ses ennemis & de mille piéges, & qu'elle y marche sans lumiere & sans force; parce qu'elle ne voit que tenebres dans son entendement, que foiblesse dans sa volonté, que revolte dans ses sens. L'experience de tant d'ames qui se perdent à ses yeux, & le déreglement general qui regne par tout, lui fait connoître qu'il n'y a rien de plus rare que la vertu Chrêtienne; rien de plus facile que de se perdre, rien de plus difficile que de se sauver. Comment pourroit-elle donc allier avec une crainte si juste des maux effroyables qui la menacent, les vaines réjoüissances du monde, & repaître son esprit des chimeres dont les Comedies le remplissent? N'est-il pas visible que comme l'effet naturel de la Comedie est d'étouffer cette crainte si salutaire, aussi l'effet de cette crainte doit être d'étouffer le desir d'un divertissement si dangereux, & de faire conclure à l'ame qu'elle a bien d'autres choses à penser & à faire dans ce monde, que d'aller à la Comedie; que le tems que Dieu lui donne est trop precieux, pour le perdre malheureusement dans ces vains amusemens. De sorte que lors qu'elle s'y abandonne, il faut que ce soit en s'aveuglant elle-même, en perdant le souvenir de ses dangers, & en étouffant ainsi cette disposition, par laquelle le Saint Esprit

entre

entre dans le cœur & qu'il y entretient presque toûjours dans cette vie où la charité est rarement assés parfaite, pour n'avoir plus besoin du secours qu'elle tire de la crainte.

Enfin, un des premiers effets de la lumiere de la grace, étant de découvrir à l'ame le vuide, le neant, & l'instabilité de toutes les choses du monde, qui s'écoulent & s'évanoüissent comme des fantômes, & de lui faire voir en même temps la grandeur & la solidité des biens éternels. Cette disposition doit produire d'elle-même une aversion particuliere pour les Comedies, parce qu'elle y voit un vuide & un neant tout particulier. Car si toutes les choses temporelles ne sont que des figures & des ombres, en quel rang doit-on mettre les Comedies qui ne sont que les ombres des ombres, puis que ce ne sont que de vaines images des choses temporelles, & souvent de choses fausses?

Si le péché a donc ouvert les yeux aux hommes pour leur faire voir les vanités du monde avec plaisir: la grace du Christianisme en ouvrant les yeux de l'ame pour les choses de Dieu, les doit fermer pour les choses seculieres, par un aveuglement beaucoup plus heureux que cette veuë miserable que le péché nous a procurée. C'est aussi cét aveuglement salutaire, que le Prophete demandoit à Dieu, selon saint Paulin, lors qu'il dit: *empéchés mes yeux de voir la vanité*, & que le Seigneur prefere aux yeux clairvoyans des Juifs,

 lors



CINQUIE'ME TRAITE', DES RAPORTS.

CHAPITRE I.

Que les regles qu'on doit garder dans les raports, sont peu connuës, quoi que trés-importantes. Que peu de personnes se font justice sur ce point. Pourquoi il est difficile de n'y faire point de fautes. Jusqu'où il faut s'attacher à ces regles.

ON ne voit presque personne qui ne se plaigne des raports qu'on fait de lui, & qui ne prétende que les autres violent à son égard les regles de l'honnêteté & de la justice. Et comme ces sortes de plaintes n'ont pas seulement lieu dans le monde, mais parmi les personnes même de pieté, & dans les societez les plus reglées, il semble qu'on a droit d'en conclure que les regles sur lesquelles on doit juger de l'équité, & de la necessité des raports ne sont pas assez con-

nuës. Cependant on peut dire qu'il n'y a gueres de devoir plus important que de s'en éclaircir, puis que les raports indiſcrets ſont la cauſe la plus ordinaire des broüilleries & des diviſions qui arrivent non ſeulement dans les amitiez particulieres, mais auſſi dans les Societez, & qu'il eſt difficile qu'on n'y faſſe beaucoup de fautes, ſi l'on n'eſt inſtruit des regles qu'on y doit garder.

Ce qui eſt étrange, eſt que chacun ſe plaignant des autres ſur ce point, perſonne ne croit donner ſujet aux autres de ſe plaindre de lui. On en voit aſſez qui diſent des autres, que ce ſont des gens qui prennent tout de travers, qui le raportent de même, qui gâtent & empoiſonnent les diſcours les plus innocens, qui n'ont aucune fidelité ny aucun ſecret : mais l'on n'en voit point qui s'attribuent ces défauts, & qui croyent manquer de ſincerité ni d'honnêteté. Enfin chacun feroit volontiers cette loi, qu'il lui ſeroit permis de raporter tout ce qu'il voudroit des diſcours des autres, & qu'il ne ſeroit permis à perſonne de rien rapporter des ſiens.

Mais comme tout le monde prétendant à ce privilege, perſonne ne l'obtient en effet, il faut faire état que les choſes iront toûjours à peu prés comme elles vont, que le monde ſuivra toûjours ſes fantaiſies & ſes paſſions ; qu'on trouvera toûjours des gens qui ſe permettront de raporter ce qu'il leur plaira

ra & qui se plaindront des raports qu'on sera d'eux, & ainsi il ne faut songer qu'à se regler soi-même, pour garder sur ce point à l'égard des autres ce que l'honnêteté, la charité & la justice demandent de nous.

C'est aussi presque le seul intérêt réel que nous y avons. Car pourveu que nous ne fassions point nous-mêmes de fautes, l'indiscrétion & la malignité des autres ne nous sauroient gueres nuire. Ce sont des maux pour eux, & souvent pour ceux qui les écoutent, mais non pour ceux de qui on fait ces raports s'ils les souffrent comme il faut. Dieu s'en sert même quelquefois pour leur procurer de trés-grands biens, & pour faire réüssir par là les desseins que sa misericorde a sur eux. Ainsi nous n'avons qu'à être en garde contre nous-mêmes, & nous serons à couvert de tout le reste.

L'on y est d'autant plus obligé qu'à moins que d'être fort attentif sur soi-même, il est difficile d'éviter de faire des fautes de ce genre-là; parce que la discretion n'a pas de regles bien certaines, & bien precises, & qu'on ne peut gueres établir sur ce point des maximes générales. Il n'est pas vrai qu'on ne puisse jamais rien rapporter de ce qu'on nous a dit. Il n'est pas vrai qu'il ne soit jamais permis de rapporter ce qui peut déplaire à ceux qui l'ont dit. Il n'est pas vrai qu'il soit permis de raporter tout ce qu'on peut redire sans leur déplaire. Et enfin à l'exception de la ma-

xime qui ordonne de ne rien raporter que de vrai, toutes les autres ne sont pas universellement vrayes, & il les faut toutes resserrer par diverses conditions pour les rendre justes.

Mais il n'est pas inutile neanmoins de sçavoir ces regles, & de les avoir presentes; parce qu'il faut s'y attacher, à moins qu'on ne voye clairement qu'on est dans le cas de l'exception. Il n'est point besoin de raisons particulieres pour observer les loix generales du secret ; mais il en faut de trés-claires & de trés-pressantes pour s'en dispenser. De sorte que lors qu'il y a le moindre doute, il faut prendre le parti de la regle, & non celui de l'exception. C'est là la premiere des maximes qu'on doit avoir dans l'esprit sur ce sujet : & elle suffiroit même pour nous marquer nôtre devoir dans la plûpart des rencontres. Car l'on ne manque gueres au secret que par une legereté qui nous fait passer par dessus les doutes, & les scrupules raisonnables que nous sentons tous formés dans nôtre esprit.

CHA-

CHAPITRE II.

Fondement de l'obligation au secret. Convention secrette entre les hommes sur ce point. Pourquoi les Religieux n'y sont point compris. Qu'il n'est pas necessaire que le secret ait été promis pour y être obligé.

Le fondement general de l'obligation que l'on a communément au secret, à l'égard de ce que l'on nous dit dans l'entretien, est que Dieu ayant eu en veuë dans toutes ses loix de lier les hommes entr'eux, & de les faire vivre dans une societé reglée; tout ce qui détruit cette societé, doit être regardé comme mauvais & pernicieux. Or il est clair qu'il seroit impossible que cette societé subsistât, si les hommes étoient en une continuelle défiance les uns des autres; s'ils se regardoient tous comme ennemis, & s'ils ne croyoient pas pouvoir communiquer leurs pensées à qui que ce soit avec seureté. C'est une gêne dont le commun du monde n'est pas capable, que d'être toûjours en garde pour ne rien dire qui puisse être mal pris: On ne sçauroit même éviter absolument cét inconvenient, car les esprits étant differens, ce que l'un croit bon, paroît souvent mauvais à un autre. Il y a d'ailleurs mille choses

qui n'ont rien de mauvais quand on les dit, & qu'on ne ſçauroit neanmoins redire ſans imprudence & ſans danger. De ſorte que ſi ceux à qui on parle, croyent avoir droit de rapporter tout ce qu'on leur dit, il n'y a preſque point d'entretiens dont on ne doive craindre de mauvais effets.

Auſſi ne ſe porte-t'on à parler aux gens avec quelque confiance, qu'en les ſuppoſant dans une autre diſpoſition, & en ſe perſuadant qu'ils ont quelque ſorte de fidelité, & de ſecret. Et comme chacun peut juger que l'on s'y attend, & que l'on conte ſur cela, on peut dire que l'on s'y engage en écoutant ce que les autres nous diſent, qu'on leur promet le ſecret, & qu'ainſi on eſt obligé de le garder, non ſeulement par la conſideration de l'utilité commune, mais en vertu de cette convention ſecrette. Si l'on n'avoit point de deſſein de s'y obliger, il faloit le declarer, & faire en ſorte qu'on n'eût pas ſujet de s'y attendre, puiſqu'il eſt raiſonnable que ceux qui ne veulent pas obſerver les loix communes, qui ſont receuës parmi les hommes, avertiſſent au moins les autres de leur diſpoſition, afin qu'ils prennent leurs meſures ſur cela.

C'eſt par cette raiſon qu'on ne peut blâmer la conduite des Monaſteres, où l'on obſerve comme une regle de raporter au ſuperieur tout ce qu'on entend dire de mal à ceux qui y vivent. Car la Regle qui oblige à ces raports,

étant connuë de tous, chacun est suffisamment averti de ne rien dire que ce qu'il veut bien être raporté: aprés quoi ceux qui s'y hazardent s'en doivent prendre à eux, & non à ceux qui ne font que ce que l'on devoit juger qu'ils feroient. Mais comme la même loi n'est pas établie dans le monde, & que ce seroit même un mal de l'y établir; ceux qui manquent à ce qu'on peut attendre legitimement d'eux, blessent sans doute l'honnêteté & la justice, & il suffit pour les juger coupables d'infidelité, qu'on ne leur ait parlé avec ouverture que dans la pensée qu'ils n'en abuseroient point & qu'ils tiendroient secret ce qui ne pouvoit être raporté sans faire tort à celui qui l'auroit dit.

Il y en a qui ne manquent jamais, quand ils veulent qu'une chose ne soit pas redite, d'exiger expressément le secret. Et la coûtume n'en est pas mauvaise, parce que cela applique davantage l'imagination de ceux à qui on parle, & les exemte de la peine de discerner s'ils peuvent, ou ne peuvent pas raporter ce qu'on leur a dit; puis qu'aprés avoir promis expressément le secret, il n'y a plus à déliberer. Mais outre que cette precaution seroit assez incommode dans un long entretien, & qu'il y en a même qui seroient choquez, qu'on eût si peu de confiance en leur discretion, il est difficile de la pratiquer toûjours, & il faudroit pour cela une application dont bien des gens ne sont pas capa-

bles. Il faut donc que le secret naturel supplée au défaut d'un engagement exprés, n'y ayant que cette seule difference entre l'obligation naturelle au secret, & celle qui vient d'une promesse expresse, que dans la derniere on ne laisse pas à celui qu'on y engage, la liberté de discerner s'il peut, ou ne peut pas raporter ce qu'on lui a dit, au lieu que dans l'autre on s'en remet à sa discretion, & l'on suppose qu'il aura assez d'honnêteté pour ne rapporter pas ce qu'il jugera être préjudiciable à celui dont il a apris ce qu'il sçait. Mais l'obligation est pareille dans l'une & dans l'autre; & l'on peut dire en un sens qu'une personne vrayement honnête se doit croire d'autant plus obligée au secret qu'on a pris moins de précaution avec elle, & qu'on s'est fié davantage à sa discretion & à sa bonne foi.

Il n'y a qu'à consulter le fond de son cœur pour connoître l'equité de cette loi. Car qui est-ce qui ne voudroit pas que les autres la pratiquassent envers lui? Qui est-ce qui ne seroit pas bien-aise de trouver en eux cette exacte fidelité, & qui ne croit pas avoir sujet de se plaindre de ceux qui y manquent? Il s'ensuit donc par la regle generale de l'équité naturelle, que chacun est obligé de pratiquer cette fidelité envers les autres. Il ne faut point pour cela de promesses & de conventions expresses. La force de cette loi naturelle est plus grande que celle de toutes les promesses & de toutes les conventions; & l'on

peut

peut dire même que cette promesse s'y trouve, & que c'est ce qui est marqué par toutes les civilitez ordinaires que l'on se rend dans le monde. Car si ces civilitez sont sinceres, comme elles le doivent être, elles signifient du moins que l'on n'est pas ennemi de ceux à qui on les rend, que l'on n'a point dessein de leur nuire, & que l'on est disposé à pratiquer à leur égard les devoirs de l'honnêteté commune. Or la moindre qu'on leur puisse rendre, est de n'abuser pas à leur préjudice de ce qu'ils nous auront dit.

Le droit du dépôt a toûjours été sacré entre les hommes, & l'on a toûjours crû, avec justice, qu'on ne le pouvoit violer sans un excés de lâcheté, & de perfidie. Il n'est point besoin pour cela que celui qui confie son dépôt à un autre, tire des assurances expresses de sa fidelité. Il s'y engage suffisamment en le recevant. Or qu'est-ce que l'on fait dans un entretien particulier, sinon de rendre celui à qui on parle, dépositaire des pensées secretes qu'on lui confie? Soit donc que l'on exige expressément le secret, soit qu'on ne l'exige pas, c'est toûjours un dépôt, dont on ne doit pas croire pouvoir disposer que selon les intentions de celui qui l'a confié.

CHA

CHAPITRE III.

Obligation au secret s'étend aux ennemis, à ceux qui l'ont violé, aux personnes qu'on n'a entretenuës qu'une fois.

IL y a assez de gens qui se croyent obligez à cette fidelité envers leurs amis; mais il y en a peu qui étendent cette obligation aux personnes ou indifferentes ou ennemies. Ainsi l'on pense être à couvert de tout reproche dans les Raports, quand on peut dire que l'on n'avoit aucune liaison avec ceux qu'ils regardent, ni aucun engagement à les ménager. Mais ces excuses ne viennent que de ce qu'on a une idée trop basse & trop étroite de la charité. Non seulement un vray Chrétien n'est ennemi de personne, parce qu'il aime tous les hommes, mais il les aime même également, selon saint Augustin, en leur desirant à tous également le souverain bien: Que s'il témoigne plus d'affection à certaines personnes qu'à d'autres, c'est que les effets exterieurs de l'amitié étant bornez, il les doit particulierement à ceux ausquels la providence de Dieu l'a plus appliqué. Ce n'est donc pas l'affection qui lui manque, lors qu'il ne la fait pas paroître exterieurement; c'est cette application. Or dés lors qu'on en-

entre en commerce avec quelqu'un par un entretien particulier, la providence nous applique à lui, en nous donnant moyen de pratiquer la charité en son endroit; & par consequent on est obligé de le traiter en ami, ce qui renferme au moins le devoir de n'abuser pas de sa confiance.

Mais faut-il étendre le secret à ceux-mêmes qui l'auroient violé les premiers par des Raports indiscrets, & qui auroient abusé par malice, ou par imprudence de la confiance qu'on leur auroit temoigné? Ne s'ôtent-ils pas par là le droit d'exiger des autres, ce qu'ils n'ont pas eux-mêmes observé? Il semble d'abord que le premier sentiment nous conduise là; mais si l'on l'examine de plus prés, on trouvera que c'est plûtôt un mouvement d'indignation que de justice, Car que seroit-ce que l'amitié, si chacun croyoit être en droit de faire un magazin de tout ce qui échape à ses amis, pour leur nuire au cas qu'ils viennent à manquer à leur devoir? Aussi S. Augustin marque également entre les qualitez d'un homme de bien, de ne découvrir jamais ce qui lui a été confié, & de ne faire jamais rien qu'il craigne que l'on découvre: *Aliena peccata sibi commissa non produnt; quæ prodi timeant, ipsi nulla committunt.* Il ne faut donc point faire dépendre son devoir de celui d'un autre, ni commettre des infidelitez, parce qu'un autre en commet. Si un ami leger & infidelle ne merite pas qu'on le mé-

Aug. Epist. 15.

nage par son état present, il le merite par son état passé. Le secret est une dette de ce temps-là ; & comme l'engagement n'étoit point conditionnel, il subsiste lors même que l'amitié ne subsiste plus : de même qu'on ne laisseroit pas de demeurer detteur à un ami leger & inconstant, si aprés avoir emprunté de l'argent de lui, il venoit à rompre avec nous.

Or ce qu'on a dit de l'amitié se peut dire de la confiance passagere que l'on prend en quelqu'un, en s'ouvrant à lui de choses que l'on ne seroit pas bien aise qu'il découvrît. Car cette confiance est une espece d'amitié, qui quoi que moins forte & moins durable, se doit regler neanmoins par les mêmes principes. On doit aimer tous les hommes, comme nous l'avons déja dit, & cet amour general devient amitié, quand il est joint à la familiarité. Ainsi une familliarité de plusieurs années est une amitié de plusieurs années; & une familiarité d'un jour est une amitié d'un jour. De sorte que comme toute amitié oblige au secret de ce qui se dit pendant l'amitié, les amis d'un jour ou d'une heure sont obligez de se garder le secret de tout ce qu'ils se confient pendant ce jour ou pendant cette heure, & la perfidie de l'un ne pourroit nullement servir d'excuse à celle de l'autre.

CHA-

CHAPITRE VI.

Exceptions legitimes de la loi du secret. Qu'il ne faut pas s'en dispenser sur toutes sortes d'utilitez. Que la volonté des autres n'est pas toûjours la regle de ce que nous pouvons ou ne pouvons pas raporter.

JE n'ay pretendu jusques ici qu'établir la regle generale qui consiste à juger de ce que nous devons tenir secret, de ce que nous pouvons decouvrir, par la volonté, & les intentions de ceux de qui nous l'avons appris, autant que cette volonté, & ces intentions nous sont connuës. Il est vrai neanmoins que cette regle souffre diverses exceptions, mais qui se rencontrant assez rarement dans la pratique, ne détruisent nullement l'utilité de la regle. C'est, par exemple, une exception indubitable à cette loi du secret; quand une personne nous communique un dessein criminel qu'on peut empêcher en le découvrant. Car bien loin que l'on blesse la societé civile en ne gardant pas le secret, on la blesseroit en le gardant. Les crimes ne sont point matiere de confiance; & le commerce de l'entretien n'est point destiné pour se communiquer l'un

se communiquer l'un à l'autre de mauvais desseins. Ainsi c'est celui qui fait ces detestables ouvertures, qui abuse le premier de ce lien de la societé, & ceux qui redisent ces mechans discours, afin d'en empêcher les mauvais effets, font un bon usage de l'imprudence de ceux à qui ils échapent.

On doit dire le même de certains vices pernicieux à la societé humaine, & dangereux pour certains ministeres. Car s'il arrive que l'on nous les découvre dans un entretien de confiance; & qu'en suite celui qui les a découverts, veuille s'engager dans les emplois dont ces vices rendent incapables, ceux à qui l'on s'en est ouvert, ne manquent point au secret, s'ils empêchent ces malheureux engagemens, en découvrant ce qu'ils savent de ces personnes. Je sçai par l'aveu d'un homme, qu'il a de mauvais sentimens de la Religion, & cependant je le voi prêt d'entrer dans l'état Ecclesiastique: bien loin que ce soit une faute d'en avertir ceux qui l'en peuvent empêcher, ce seroit une trés-grande faute de ne le pas faire.

Enfin, on peut encore excepter de la loi du secret certaines occasions où les gens découvrent dans l'entretien des desseins & des pretensions qui sans être expressément mauvaises, sont contraires neanmoins à d'autres pretensions, & à d'autres desseins que nous croyons de bonne foi plus legitimes, & que nous sommes plus obligez de favoriser;

pour-

pourveu que cette obligation soit si claire, que celui qui s'est découvert temerairement en puisse être lui-même convaincu. Car cette disposition où il pouvoit connoître que nous étions, devoit suffire pour l'avertir de ne se pas ouvrir à nous; & sa legereté l'ayant porté à le faire, il ne paroît pas tout à fait injuste que nous profitions de son imprudence, pour apuyer ce que nous prenons pour un plus grand lien. Mais il est aisé de voir que ce cas est assez rare, & qu'il ne fait pas ainsi une exception considerable à la loi du secret.

Ceux qui ont quelque conscience, ou qui font profession d'en avoir, ne manquent gueres à colorer de quelque pretexte d'utilité les raports qu'ils font des autres; & croyent par là être à couvert de tout reproche d'infidelité, quand ils n'ont point d'engagement particulier au silence. Mais pour se preserver de cette illusion, il faut considerer que toute utilité ne suffit pas pour justifier ces raports. Il faut qu'elle soit grande, certaine, & qu'on ne la puisse procurer par aucune autre voye. Car c'est un inconvenient réel que de manquer à la confiance qu'on a euë en nous. C'est une source de desunion, & c'est se priver du moyen de servir ceux que l'on commet. C'est bannir l'ouverture du commerce de l'entretien. Enfin, c'est faire quelque tort à la societé humaine, en la remplissant de défiance & de soupçons. Ainsi ce tort doit être au moins

recompenſe par quelque utilité certaine & conſiderable.

Quiconque ſe ſent donc pouſſé à raporter ce qu'il ne ſçait que par un entretien particulier, doit examiner toutes les conditions ſuivantes; ſi la choſe dont il s'agit, eſt bien certaine, & s'il ne s'eſt point mépris dans l'idée qu'il en a conceuë, ſi elle eſt ſi conſtamment mauvaiſe, qu'il n'y ait aucun lieu d'en douter, s'il eſt important qu'elle ſoit ſçuë pour éviter quelque grand inconvenient, ſi cét inconvenient ne peut être évité que par ce moyen, s'il a pratiqué envers celui qui eſt intereſſé tous les moyens preſcrits par l'Evangile pour l'en corriger. Et ſi ces conditions ſe rencontrant toutes, il ſe porte enſuite à la découvrir, ce ne doit être preciſément qu'à ceux qui y peuvent donner ordre, & non à ceux dont ces raports ne ſerviroient qu'à ſatisfaire la curioſité, ou irriter la malignité.

Il eſt donc trés-rare que la loi du ſecret reçoive les exceptions legitimes, & nous devons être beaucoup plus en garde contre les fauſſes raiſons qui portent les hommes à s'en diſpenſer, & pour cela il eſt utile de faire ſouvent reflexion ſur les conſequences terribles des indiſcretions qu'on y peut commettre. Car dés lors que quelque raport nous eſt échapé temerairement, nous n'en ſommes plus les maîtres. Il ſe multiplie, il s'augmente, il ſe répand à l'infini, il ſert d'inſtrument

à la passion des uns, & de nourriture à la malice des autres : il produit souvent des desünions & des animositez durables & permanentes, qui ont de longues & facheuses suites, il engage une infinité de gens en des fautes considerables, & toute cette multiplication de pechez sera imputée à ceux qui y auront donné lieu par leur imprudence.

Je n'ay consideré jusques ici que l'obligation au secret ; qui naît de l'intérêt commun de la societé civile ; & de la fidelité, qui est une suite de cette amitié passagere que l'on contracte avec tous ceux qui nous parlent avec confiance, & ainsi j'ay pris leur volonté pour regle des raports qu'on peut faire honnêtement de ce qu'ils nous auroient dit. Mais comme il s'ensuivroit de là qu'on pourroit redire tout ce qu'ils seroient bien aises qu'on raportât, il faut ajoûter qu'on est souvent obligé au secret par la regle generale de la charité, qui défend de raporter bien des choses, quoi que ceux qui les ont dites ne s'en tinssent point desobligez. Car on ne doit pas avoir seulement égard à leur volonté, mais aussi à leur utilité, & à celle des autres. Il nous doit suffire que nous sçachions que quelque raport peut nuire tellement à quelqu'un pour ne le pas faire. En un mot, il faut regler ses raports, non par ce que les gens veulent dans leur passion, mais par ce qu'ils doivent vouloir selon la raison : par ce qu'on doit supposer que lors que leur passion sera cessée, ils se-

ront bien aises que l'on les ait ainsi ménagez & que quand elle ne cesseroit point, il ne faut pas s'en rendre les ministres pour nuire, ou aux autres, ou à eux-mêmes.

Ainsi un homme de bien ne tombera jamais dans ce défaut que saint Augustin appelle, *une peste horrible*, de raporter à ceux qui sont aigris contre d'autres les paroles d'animosité que ces personnes peuvent avoir dites contr'eux, & il suivra sans peine cette maxime de ce saint Docteur, qu'il ne suffit pas à un homme vraiment charitable, de n'exciter ou de n'augmenter point par ses raports les inimitiés des hommes; mais qu'il doit même travailler de tout son pouvoir à les étoufer, & à les éteindre: *Animo humano parum esse debet inimicitias hominum nec excitare, nec augere malè loquendo, nisi eas etiam extinguere benè loquendo studuerit.*

CHAPITRE V.

Qu'on peut faire de grandes fautes en croyant trop legerement les raports. Bizarrerie des hommes dans cette credulité, & sa source.

ON peut en suivant ces regles éviter une partie des fautes que l'on commet, en raportant indiscretement ce que l'on ne sçait que par des entretiens particuliers. Mais ce n'est

n'est pas le seul défaut que l'on est obligé d'éviter sur cette matiere. Celui de croire legerement les raports que d'autres nous font, n'est gueres moins important; & l'on peut dire qu'il est encore plus dangereux, parce qu'on est moins en garde de ce côté-là, & qu'on s'y laisse d'autant plus facilement aller, qu'il semble qu'on y a moins de part. On croit que c'est à celui qui raporte quelque chose à en répondre, & que l'on peut se reposer sur lui de la verité des faits qu'il avance. Cependant il s'en faut bien que cela ne soit. Car l'ame de celui qui écoute ne demeure pas sans action. Elle croit, elle juge, elle se laisse aller à des passions; elle agit même souvent en suivant ses passions: & si elle n'a pas eu de sujet de déferer à ces raports, ses jugemens sont faux, ses passions injustes, ses actions dereglées.

Pour comprendre sur ce point l'injustice & la bizarrerie de l'esprit de la plûpart des hommes, il ne faut que considerer, que quand ils sont revêtus de certains ornemens que l'ordre du monde a attachez aux Juges; qu'ils sont assemblez dans un certain lieu, & que les choses se proposent & se traittent avec de certaines formes, ils agissent d'ordinaire d'une maniere sage & équitable. Les discours d'une partie ne font point d'impression sur leur esprit, à moins qu'ils ne sçachent ce que l'autre y peut répondre. Ils examinent scrupuleusement les preuves, ils rejettent celles

qui sont fausses ou incertaines ; ils donnent lieu à affoiblir les dépositions des témoins, ils ne s'arrêtent qu'à celles qui ne sont point détruites par des reproches raisonnables ; & ils ne declarent jamais un homme coupable des crimes qu'on lui impute, à moins qu'il n'en soit absolument convaincu. Le seul défaut de preuves leur suffit pour absoudre l'accusé, & pour condamner l'accusateur. Et quand ils manquent à quelques unes de ces formes, ils se condamnent eux mêmes de temerité & d'injustice. Mais quand il s'agit de juger de quelqu'un en particulier, sans pouvoir ni autorité, ils agissent bien d'une autre sorte. Toutes preuves leur suffisent, toutes autorité leur est bonne, tout témoin est bien reçu ; & sur le simple rapport de personnes ou prevenuës ou mal informées, ou legeres & sans jugement, on declarera sans scrupule des gens coupables de tout ce que d'autres auront voulu leur imputer.

On dira peut-être qu'il est impossible d'aporter dans les jugemens particuliers toutes les formalités des jugemens solennels ; mais si l'on n'en observe pas l'apareil & la pompe, on devroit au moins en observer ce qui est necessaire pour s'assurer de la verité. Or il n'est pas moins necessaire pour former son jugement en particulier, de sçavoir ce que dit chaque partie, que pour en porter un jugement juridique. Ce qu'un témoin passionné, leger & inconsideré raporte dans un entretien,

tretien, ne merite pas plus de créance, que ce qu'il depose devant un Juge, & il en merite même beaucoup moins; parce que les sermens que les Juges exigent, appliquent davantage les gens, qui ont quelque conscience ou quelque honneur, à ne rien dire de faux. Enfin une preuve fausse & incertaine est fausse & incertaine par tout. Cependant ceux qui feroient conscience de juger dans les Tribunaux, sur des preuves & des temoins de cette nature, n'en font souvent aucune de condamner les gens en particulier, sur des preuves encore plus foibles, & des témoins encore moins recevables.

Il n'y a rien sans doute de moins raisonnable que cette inégalité de conduite; mais elle a une cause bien effective dans la corruption du cœur des hommes. S'ils témoignent quelque équité dans les jugemens publics, ce n'est pas qu'ils aiment réellement la justice, ils l'aimeroient par tout s'ils l'aimoient veritablement: mais c'est d'une part, que les formes ausquelles ils sont liez, les empêchent de s'en écarter, & que de l'autre les fautes qu'ils commettroient en public ne demeureroient pas entierement impunies, & seroient au moins vengées par le décri qu'ils s'attireroient, si elles ne l'étoient par des Juges superieurs.

Il n'y a rien de cela dans les jugemens qu'ils font en secret sur les raports qu'on leur fait. Il n'y a ni formes à garder, ni infa-

mie à craindre. Ainſi comme on a une entiere liberté de ſuivre la pente de la nature, on la ſuit ; & cette pente porte à recevoir ſans examen tout ce qu'on nous raporte au deſavantage du prochain, parce qu'on aime naturellement à voir les autres rabaiſſez & mépriſez, & qu'on craint au contraire naturellement la retenuë & l'attention, qui ont toûjours quelque choſe de gênant & de penible ; ce qui fait qu'on aime mieux juger au hazard que de prendre tant de peine pour bien juger.

CHAPITRE VI.

Diverſes cauſes qui font faire de faux raports de bonne foi.

IL ſuffit d'avoir quelque idée & quelque amour de l'équité pour condamner cette conduite. Mais de peur qu'en prenant même reſolution de juger ſainement des raports qu'on nous fera, & de n'en croire aucun qui ne ſoit revêtu de circonſtances qui le rendent entierement aſſuré, on ne laiſſe pas de s'y tromper, en prenant pour certain ce qui ne l'eſt pas : il eſt bon de faire reflexion ſur quantité de raports qu'on remarque tous les jours, qui paroiſſant conſtans & indubitables, ſe trouvent neanmoins à la fin trés-faux. Qui ne croiroit, par exemple, le témoignage d'un hom-

homme ſincere, qui dit qu'il a apris telle & telle choſe de la propre bouche d'un autre? Et cependant il arrive tous les jours des differens entre des perſonnes ſinceres, dans leſquels l'un ſoûtient qu'il n'a point dit ce que l'autre ſoutient qu'il a entendu, ſans qu'il y ait lieu pour cela de ſoupçonner ni l'un ni l'autre de menſonge & de fourberies. Cela peut arriver en mille manieres que l'on découvriroit aiſément ſi on y vouloit faire attention. On corrige à tout moment dans ce qu'on écrit des équivoques qui s'y gliſſent, de peur qu'elles ne portent de faux ſens dans l'eſprit des autres. On previent les doutes qui ſe peuvent exciter dans leur eſprit ſur ce qu'on leur propoſe, & les fauſſes conſequences qu'ils en pourroient tirer: & avec tout cela on n'évite pas toûjours que ce qu'on écrit ne ſoit mal pris, & mal entendu, & qu'on ne ſoit obligé à de longs éclairciſſemens. Que doit-il donc arriver dans des entretiens paſſagers, où l'on n'aporte ni ſoin, ni application, ni precaution, où l'on n'exprime la plûpart des choſes qu'imparfaitement, & s'en remettant ſouvent à l'intelligence de ceux à qui l'on parle? Et qui peut s'étonner qu'ils ſoient ſouvent pris à contreſens, en ſorte que l'un s'imagine avoir entendu ce que l'autre n'a jamais pretendu dire.

Le ſens de nos expreſſions n'eſt pas tout renfermé dans les termes dont on ſe ſert pour s'exprimer : il dépend quelquefois des diſcours qui ont precedé. Un ton, une inflexion, un

un geste ; un air du visage en change la signification, & souvent même il dépend des pensées que l'on suppose dans ceux à qui on parle, de sorte que si faute d'attention, ils ne prennent pas garde à cette suite, à ce ton, à cet air, ou si l'on s'est trompé en leur attribuant certaines pensées qu'ils n'avoient point, & qui faisoient neanmoins partie du sens, ils se trompent presque necessairement dans l'intelligence de ce qu'on leur dit, & conçoivent tout un autre sens que celui qu'on leur vouloit faire concevoir.

Il naît de là une autre méprise encore plus surprenante. C'est que comme nôtre ame n'est accoutumée à concevoir les choses que par le moyen des paroles, toutes les fois que des gens prenent à contresens ce qu'on leur dit, cette fausse impression se peint dans leur imagination, avec de certains termes, dont ils empruntent une partie de ceux qui parlent, & ils en fournissent l'autre. Mais dans la suite le souvenir de ce qu'ils ont ajoûté, s'effaçant de leur esprit, ils ne distinguent plus ce qu'ils ont oüi, de ce qui vient d'eux. Et ainsi ils attribuent de bonne foi à celui qui les a entretenu, toutes les paroles qui marquent la fausse impression qu'ils ont conceûë, parce qu'ils la trouvent dans leur esprit revêtuë de ces paroles.

Il y en a de même qui faisant des recits des entretiens qu'ils ont eus avec quelqu'un, & ne se souvenant plus exactement des choses
le

le ſont parler ſelon un ſouvenir confus qui leur en reſte. Que ſi on leur demandoit alors s'ils ſont bien aſſeurez de ce qu'ils raportent, ils diroient que non, & qu'ils n'en voudroient pas être garans. Mais dans la ſuite ils viennent à quiter leur doute, & à acquerir l'aſſurance qu'ils n'avoient pas d'abord, d'une maniere aſſez plaiſante. Car en faiſant ces recits, ils ſe les impriment fortement dans la memoire, & ils oublient au contraire cette diſpoſition de défiance & d'incertitude avec laquelle ils les avoient fait d'abord, de ſorte qu'ils s'imaginent en ſuite que ce ſouvenir exact eſt un effet des choſes mêmes, au lieu qu'il ne vient que du recit frequent qu'ils en ont fait.

Il eſt donc juſte quand on accuſe quelqu'un d'avoir dit quelque choſe, qui peut retomber ou ſur lui, ou ſur quelque autre, de s'informer avant que de croire ce raport, ſi ceux qu'il regarde en demeurent d'accord, & quand on apprend qu'ils le deſavoüent, il faut ſuſpendre ſon jugement, & chercher dans les circonſtances du raport, de quoi ſe determiner d'un côté ou d'autre. Car il eſt quelquefois plus profitable que celui à qui on attribuë quelque choſe, l'ait dit, & quelquefois qu'il ne l'ait point dit.

Quand il s'agit, par exemple, d'un diſcours qui marque quelque ſentiment, ſi celui qui le deſavouë declare que non ſeulement il n'a jamais tenu ce diſcours; mais qu'il n'eſt

& n'a jamais été dans le sentiment qu'il contient : son témoignage est infiniment plus croyable, que le raport de ceux qui prétendroient avoir entendu ce discours de lui. Car un sentiment est une chose permanente, à l'égard de laquelle on ne sçauroit presque se tromper, au lieu qu'il est fort facile qu'on prenne à contresens les paroles d'un autre, & qu'on se persuade ainsi d'avoir entendu ce qu'il n'a point dit.

Ce ne seroit jamais fait si l'on vouloit raporter en détail toutes les manieres, dont on peut se tromper dans l'intelligence de ce qu'on nous dit. Il suffit qu'on soit persuadé en general qu'il y en a quantité. Et ainsi non seulement dans les differens où l'on soûtient qu'il n'a point dit, ce qu'un autre lui attribuë : mais aussi dans tous les raports qu'on nous fait, qui ne sont pas absolument certains, il faut empêcher son esprit de prendre parti sur le champ, & retenir tous les mouvemens qui sont des suites, & des marques de croyance. Par ce moyen on ne participera point aux fautes des autres. On n'entrera point dans leurs passions. Si l'on conçoit quelque soupçon de la conduite de ceux, dont on entend faire une peinture peu avantageuse, on n'en formera point de jugement exprés & formel, en quoi consiste le plus grand mal que ces discours nous peuvent faire. Enfin on sera toûjours d'autant plus disposé à s'en éclaircir, qu'on n'aura point pris de parti.

CHA-

CHAPITRE VII.

Comme il se faut conduire dans les faux raports qu'on fait de nous. Qu'il n'est pas possible de les éviter. Justice qu'on doit à ceux qui les font. Reflexion qu'on doit faire sur soi-même, & sur la vanité de ces Raports.

IL ne reste plus qu'un endroit par où les raports nous puissent blesser. C'est quand nous en sommes nous-mêmes le sujet, & que des personnes que nous aurons entretenus avec confiance, nous attribuent en suite des discours ou ridicules ou imprudens : ce qui de soi-même est capable de nous aigrir contre ceux qui font, ou qui croyent ces raports. Il est d'autant plus necessaire de se preparer à se conduire d'une maniere chrétienne dans ces rencontres, qu'il ne faut pas pretendre qu'on les puisse éviter absolument. Car quelque discernement que l'on fasse de ceux avec qui l'on s'entretient, on est souvent trompé à la qualité de leur esprit, & encore plus à la disposition de leur cœur. C'est même un effet de bonté que de s'y tromper, & de ne pas concevoir facilement des soupçons de la fidelité des gens. Il est de plus impossible de prevoir toutes les manieres dont les

eſprits faux peuvent abuſer de nos paroles,& toutes les fauſſes idées qu'ils s'en peuvent former par le mélange bizarre de leurs imaginations avec nos penſées. Il faudroit donc preſque renoncer entierement au commerce des hommes, ſi l'on vouloit ne s'expoſer jamais à ces inconveniens, & comme cela n'eſt ni poſſible, ni utile à tout le monde, il faut ſe contenter de les éviter autant qu'on le peut, & ſe reſoudre à les ſouffrir en patience, quand on n'eſt pas aſſés heureux pour les éviter.

S'il arrive donc qu'on y tombe, de quelque maniere que ce ſoit, le premier ſoin & la premiere application qu'on doit avoir, eſt d'empêcher que les fautes des autres ne nous ſoient une occaſion d'en faire de nôtre côté,& de prendre garde ainſi qu'en nous plaignant qu'ils nous ont fait quelque injuſtice, ce ne ſoit nous mêmes qui leur en faſſions. Car nous ne ſçavons ce qu'on leur impute d'avoir dit de nous, que parce que d'autres l'ont rapporté: or comme ils peuvent avoir alteré nos paroles en les raportant à d'autres, on peut auſſi avoir alteré les leurs en nous les raportant. Il faut donc au moins ſe bien aſſurer du fait avant que d'en faire aucune plainte, & c'eſt à quoi l'on manque d'ordinaire, parce que l'on ſuit plûtôt les impreſſions de ſa paſſion, qui s'émeut par la ſeule image d'une offenſe vraye ou fauſſe, que la lumiere de la raiſon, qui ſe regle par l'évidence & par la conviction. On

On leur doit la même justice & la même retenuë quand il s'agit de juger des motifs qu'ils ont pû avoir en faisant ces raports. Il y en a de pires les uns que les autres, & il n'est pas juste de leur attribuer sans raison les plus malins. Peut-être que ce que nôtre dépit nous feroit prendre pour un effet de haine, de mépris, de jalousie, n'est que celui d'une simple legereté, d'une inadvertance, d'une prevention, d'une conscience trompée, d'une envie de se divertir. Ayons donc soin que nôtre passion n'aille pas au delà de nôtre veuë, & ne nous imaginons pas sans raison qu'on ne se puisse tromper de bonne foi à nôtre desavantage.

Il ne faut pas aussi oublier en ces occasions-là de se demander justice à soi-même contre soi-même. de tous les discours, & de tous les jugemens temeraires, legers, indiscrets, & malins, qu'on a pû faire des autres; ni de se remettre dans l'esprit tous les mauvais effets qu'ils peuvent avoir produits dans leur cœur, dont nous pouvons mieux juger alors par nos propres sentimens: & comme nous ne sçavons pas ce que Dieu nous en impute encore, & ce qui nous en reste à payer à sa justice; nous devrions être ravis, de ce qu'il nous donne des occasions d'en obtenir le pardon, en souffrant nous-mêmes quelque petite injustice de la part des autres.

Ensuite il faut considerer de prés ces ra-

ports & ces bruits qui nous incommodent, en prenant garde à ne leur pas donner plus de corps & de realité qu'ils n'en ont. Car souvent nous leur donnons un être qu'ils n'ont plus, & nous les faisons subsister par nôtre imagination, lors qu'ils sont aneantis dans celle des autres. Il ne faut pas croire que les hommes qui s'occupent si peu des objets les plus importans & les plus solides soient d'humeur à s'amuser long-temps à des bruits sans fondement. Tous ces contes n'ont qu'un cours passager : & aprés avoir servi d'entretien pour quelques jours aux personnes oisives, ils se dissipent & s'évanoüissent quand ils sont las d'en parler. Il n'y a donc qu'à les laisser passer & à les mépriser comme de vains phantômes, dont il ne restera rien. Quand ils subsisteroient même plus long-temps, & qu'ils feroient une impression plus durable, il ne faudroit avoir que de la pitié pour ceux qui la conserveroient, puis que c'est à eux qu'elle nuit plûtôt qu'à nous.

CHAPITRE. VIII.

Qu'il faut tâcher de profiter des faux raports qu'on fait de nous, pour mépriser la reputation des hommes, pour se detacher des conversations, pour parler avec plus de retenuë.

MAis il ne faut pas seulement tâcher à se garantir du mal que ces raports nous peuvent faire en nous portant à l'impatience, il faut essayer de nous les rendre effectivement utiles & ils le seroient sans doute, si nous sçavions profiter des instructions que nous en pouvons tirer. Car qu'y a t'il, par exemple, qui nous puisse mieux apprendre la vanité de ce qu'on appelle reputation, que la legereté que le commun du monde fait paroitre en ces rencontres? Quelques preuves qu'un homme ait données de bon sens, on n'en sera pas moins prêt à écouter avec plaisir une histoire ridicule & sans apparence, qu'il plaira à quelqu'un de faire de lui: pourveu qu'il se trouve quelque esprit de travers qui y donne cours.

Le monde est naturellement si malin, qu'il seconde toûjours ceux qui veulent détruire la reputation d'autrui, & s'il a quelquefois de l'estime pour certaines gens, c'est en quelque sorte malgré lui & contre sa pre-

miere inclination : de ſorte qu'il eſt toûjours bien aiſe qu'on lui aide à ſe défaire de cette eſtime comme d'une choſe qui l'incommode. Qu'y-a-t'il donc de plus ridicule que de ſe repaître de cette vaine fumée, & d'en faire la fin de ſes actions & de ſes travaux?

Comme il eſt donc utile que les biens du monde ſoient mélez d'amertume, de peur qu'on ne s'y attache, on doit être bien aiſe auſſi que la converſation, qui n'eſt pas un des moindres de ces biens, ait ſes dégoûts: parce qu'il n'y a gueres de choſes à quoi il fût plus dangereux de s'attacher. On y reçoit une infinité de bleſſures ſenſibles & inſenſibles. On y perd ſouvent toutes les vertus. On y nourrit toutes ſes paſſions, & l'on y ramaſſe toute la corruption qui ſe trouve répanduë en pluſieurs eſprits. Tout ce qui nous en retire donc, pour nous obliger à une plus grande ſolitude, & à avoir communication avec moins de gens, nous eſt avantageux. Or il n'y a rien qui ſoit plus capable de nous dégoûter du commerce du monde que de trouver auſſi peu d'honnêteté & de bonne foi dans la plûpart des gens que l'on y en trouve, & d'apprendre par experience combien il faut être ſur ſes gardes, quand on a à traiter avec ceux qu'on ne connoit pas aſſez. L'on peut dire même que c'eſt un ſi grand bien que d'être delivré d'un eſprit malfait, & capable d'abuſer de ce qu'on lui dit; qu'on ſe doit tenir heureux quand on eſt

averti,

averti, par quelque raport indiſcret qu'il fait de nous, de n'avoir plus de commerce avec lui, que par une grande neceſſité.

Il ne faut pas neanmoins porter cela ſi loin que l'on rompe avec ſes amis toutes les fois qu'on a lieu de leur imputer quelque indiſcretion. Car il faut ſouffrir en eux ce défaut comme les autres. Mais ce nous doit être un avertiſſement continuel de nous ménager davantage à leur égard, de nous répandre moins, & d'être davantage ſur nos gardes, & par ce moyen les perſonnes les moins ſures & les moins fidelles nous deviendront ſouvent les plus utiles, en nous obligeant de nous appliquer davantage à veiller ſur nos paroles, & à éviter tout ce qui leur peut donner ſujet d'en abuſer.



SIXIEME TRAITE'.

DE LA GUERISON DES SOUPCONS.

CHAPITRE I.

Que la charité nous fait haïr tout ce qui la diminuë, & par consequent les impressions desavantageuses au prochain, parce qu'elles l'affoiblissent en plusieurs manieres.

LA charité ne nous porte pas seulement vers Dieu & vers le prochain: mais elle se porte en quelque sorte vers elle-même. *Il faut aimer*, dit saint Augu-stin, *l'amour par lequel on aime ce qu'il faut aimer. Diligenda est ipsa dilectio qua diligitur quod diligi oportet. Je fais cela*, dit-il encore, *pour l'amour de vôtre amour; AMORE amoris tui facio istud.* Et c'est dans le même sentiment que le Prophe-

In. Ps. 118. Con. 8.

te Roi dit dans un de ses Pseaumes ; *Mon ame a souhaité de desirer vos justifications: CONCUPIVIT anima mea desiderare justificationes tuas.* Il ne desiroit pas seulement d'accomplir la loi de Dieu, qu'il entend par le mot de *justification*, mais il en desiroit aussi le desir. Un desir produisoit l'autre ; parce qu'il est impossible qu'on aime quelqu'un, qu'on n'aime aussi l'amour qu'on lui porte, qu'on ne desire de l'augmenter, & qu'on n'en craigne la diminution & le refroidissement.

C'est donc un effet necessaire de l'amour sincere & veritable du prochain de nous faire craindre tout ce qui peut ralentir cét amour. Tous les nuages qui obscurcissent tant soit peu l'éclat de la charité sont penibles à la charité. Tout ce qui l'empêche de se répandre avec liberté l'afflige. Et elle tend toûjours à donner un cours libre à ses mouvemens, & à écarter tous les obstacles qui peuvent les arrêter ou les troubler.

Or il n'y a rien qui cause plus ordinairement ce mauvais effet que les impressions desavantageuses que l'on conçoit du prochain, ou sur les raports que les autres nous en font, ou sur les idées que nous nous en formons nous-mêmes. Et par consequent il n'y a rien sur quoi la charité doive veiller davantage.

Ces impressions sont capables d'affoiblir la charité en bien des manieres.

1. Quelque soin que nous prenions de

de ne point juger, elles nous y donnent neanmoins de la pente. Car ces impressions sont des especes de soupçons, & les soupçons disposent aux jugemens : & si ces jugemens sont temeraires, ils peuvent non seulement blesser, mais éteindre même la charité, parce que les jugemens temeraires peuvent être des pechez mortels, selon Saint Thomas. Ainsi quoi que ces impressions ne soient pas encore des maladies formées, on les doit prendre neanmoins pour des avancoureurs, & des presages d'une maladie qui nous menace. Ce sont comme les premiers frissons d'une fiévre dangereuse qui doit suivre, à moins qu'on ne la previenne par les remedes que la prudence chrétienne nous peut fournir.

2. Elles nous rendent suspect le bien même que nous voyons dans les autres, & elles empêchant ainsi d'y prendre parti, & par la joye qu'on en devroit ressentir, & par les actions de graces qu'il seroit juste d'en rendre à Dieu; ce qui est un trés-grand mal. Car Dieu partageant ses graces aux divers membres qui composent le corps de son Fils, qui est l'Eglise, & ne les donnant pas toutes à tous, il veut pourtant qu'elles leur deviennent toutes communes par la joye & par l'action de graces qui les en rendent tous participans. Nul ne peut dire que ses propres graces lui suffisent sans celles des autres; ce qui faisoit dire à David, *Particeps ego sum omnium*

nium timentium te, & custodientium mandata tua.

3. Elles disposent insensiblement à prendre en mauvaise part des paroles ou des actions innocentes d'elles mêmes, & dont on n'auroit point été choqué, si l'esprit n'avoit point déja été prevenu de quelque soupçon. Une impression devient la source d'une autre, & le pis est qu'on ne s'aperçoit presque point de toutes ces mauvaises suites, parce qu'on ne remonte jamais jusqu'à la source qui est la temerité de la premiere impression.

4. Comme elles arrêtent le cours de nôtre charité vers ceux dont on conçoit ces opinions desavantageuses, elles produisent souvent le même effet dans leur cœur, parce que souvent on ne les supprime pas si bien qu'ils ne s'en apperçoivent. Notre refroidissement en produit un pareil en eux que Dieu nous impute, à cause de l'occasion que nous y avons donnée. Ainsi l'on s'éloigne insensiblement les uns des autres, & s'il reste encore quelque charité, elle est tellement couverte par les nuages des soupçons qu'elle demeure sans action.

CHA-

CHAPITRE II.

Que quoi que l'on ne soit pas obligé de rejetter toutes les impressions desavantageuses au prochain, il faut neanmoins être toûjours disposé à les quitter si on nous en éclaircit.

Qu'il faut même aller au devant des éclaircissemens. Combien ce devoir est mal pratiqué.

IL faut donc éviter ces impressions le plus que l'on peut; c'est la conclusion où la raison conduit. Mais on ne le peut pas toûjours. Car il y a des impressions fondées sur une telle evidence qu'il n'est pas possible de s'en défendre. On ne peut pas aussi établir pour regle de n'écouter aucun raport desavantageux au prochain. Car si ces raports sont vrais, & s'ils nous sont necessaires ou utiles nous devons les écouter. Or il y en a de cette nature. Quand Jesus-Christ veut que nous prenions deux témoins des fautes que nous desirons de corriger dans nos freres, il oblige ces témoins de les voir; & quand il ordonne de les dire à l'Eglise, il veut que l'Eglise les écoute. Puis qu'il nous porte à gemir des maux de l'Eglise, il ne pretend pas que nous nous devions fermer les

les yeux pour ne les pas voir. Puis qu'il veut que nous jugions des faux Prophetes par leurs œuvres, il suppose que nous les discernions. Enfin puis qu'il nous oblige de traiter avec les hommes, & de diversifier nôtre conduite, selon leurs differentes dispositions, il veut bien sans doute que nous ne nous aveuglions pas sur ce qui nous en paroît, sans quoi il seroit impossible de ne pas tomber dans ces pieges des hommes, qu'il nous commande d'éviter pas ces paroles? *Cavete autem ab hominibus.*

Il n'y a donc proprement que les impressions fausses & temeraires qu'on soit obligé de rejetter & de détruire. Il suffit à l'égard des veritables quand elles sont contraires au prochain, que nous ne les recevions qu'avec peine, que Dieu voye dans nôtre cœur que nous serions bien-aises qu'elles fussent fausses; qu'elles ne servent pas d'une nourriture agreable à nôtre malignité, mais d'un objet de douleur à nôtre charité, & qu'en un mot nous les regardions de la même sorte que nos propres maux, dont nous ne desirons jamais la continuation & l'accroissement.

Mais si cette disposition est sincere, il faut par necessité qu'elle nous donne de la joye quand nous avons lieu de quiter cette impression, & qu'on nous fait connoître que nous nous sommes trompez. C'est par là que nous pouvons juger du fond de nôtre cœur.

Car

Car si on ne nous arrache au contraire ces opinions qu'avec peine, si nous sentons un secret dépit contre ceux qui nous desabusent, si nous n'avons des yeux que pour voir ce qui favorise nos soupçons, & que nous n'en ayons point pour tout ce qui en découvre l'incertitude, ou la fausseté; c'est une marque que nous y avons de l'attache, & que bien loin de les regarder comme un fardeau qui nous charge, & dont nous serions bien aises d'être délivrez, nous y prenons un secret plaisir qui naît de la corruption de nôtre cœur.

La charité demande même plus que cela. Elle ne nous fait pas seulement recevoir avec agréement tout ce qui est capable d'effacer ou de diminuer nos soupçons, quand on s'offre à nous détromper, mais elle nous oblige même souvent d'aller au devant de la verité, & de chercher de nous-mêmes les éclaircissemens que nous en pouvons trouver. Car elle nous fait regarder ces éclaircissemens comme un bien qui merite d'être recherché, comme la délivrance d'un mal & d'une tentation; & enfin comme un devoir de justice que l'on doit pratiquer; puis que nous voudrions tous que les autres pratiquassent envers nous-mêmes cette équité de s'éclaircir autant qu'ils pourroient de la verité; au lieu de demeurer dans les impressions desavantageuses qu'on leur aura données de nous.

Il n'y a rien de plus évident que la justice

&

& l'importance de ce devoir. Cependant il est ordinairement trés-mal pratiqué. Car la plus part du monde est également facile à recevoir des impressions, & negligent à s'en éclaircir. Comme il est plus commode de les supposer pour vrayes, que d'examiner si elles le sont, l'amour propre fait prendre ordinairement ce parti ; & il n'a pour celà qu'à laisser agir les deux grands ressorts de la conduite des hommes, la paresse & la vanité. La paresse nous éloigne du soin de nous informer exactement des choses, parce que ce soin est toûjours accompagné de quelque sorte de peine. La vanité nous attachant à nos opinions nous fait apprehender d'être obligez de nous en dédire, & d'avoüer que nous avons été legers & credules. C'est par là que les impressions les plus fausses deviennent perpetuelles, & qu'il y a si peu de personnes qui s'en defassent parfaitement. Lors qu'on ne peut les conserver entierement, on en conserve toûjours quelque chose, parce qu'on veut toûjours donner à l'amour propre la consolation de ne s'être pas trompé sans quelque raison. Ceux mêmes qui par un mouvement de conscience s'abstiennent de juger absolument, sont plus aises de demeurer dans un état de suspension que d'en sortir par un entier éclaircissement. Car l'amour propre ne laisse pas de trouver son conte en cet état. Si on ne condamne pas les gens, on se croit aussi dispensé par là de les justifier, de

les défendre, de prendre leur parti, de les approuver. On affoiblit par ce doute les loüanges qu'on leur donne, on obſcurcit l'éclat de leur vertu, & on les tient à ſon égard dans un état de rabaiſſement, en les regardant comme des perſonnes ſuſpectes.

Comme la charité nous inſpire des ſentimens tout oppoſez à ceux de l'amour propre, elle nous fait prendre une conduite toute differente. Et pour exprimer en peu de paroles les degrez par où elle nous fait paſſer. 1. Elle fait que nous ne recevons ces impreſſions deſavantageuſes au prochain que par neceſſité & par contrainte. 2. Elle nous porte à les retenir dans de juſtes bornes, & à éviter de prendre pour certain ce qui ne l'eſt pas. 3. Elle nous fait toûjours deſirer ſincerement qu'on nous ôte ces impreſſions, & écouter favorablement ceux qui entreprennent de le faire. 4. Elle porte à embraſſer avec joye tous les moyens de s'éclaircir de la verité; & de ſe défaire entierement de ces impreſſions qui tiennent ſes mouvemens en une eſpece de contrainte, en gardant neanmoins certaines meſures que la prudence preſcrit, pour ne commettre point ceux qui auroient rapporté ces choſes, & ne les pas rendre odieux en découvrant que c'eſt par eux qu'on le ſçait.

Il y a des gens qui n'oſent s'éclaircir de leurs ſoupçons, de crainte de choquer ceux dont ils les ont conçus en s'en ouvrant à eux. Mais il y a bien de l'apparence que l'amour

propre

propre a plus de part dans cette reserve que la charité. La charité n'est pas si timide, parce qu'elle ne suppose pas si facilement que ceux à qui l'on expose ces soupçons s'en puissent blesser : Elle croiroit leur faire injure de leur attribuer une delicatesse aussi injuste que celle-là. Elle sçait même entrer dans ces éclaircissemens d'une maniere si simple & si humble qu'il est presque impossible de s'en blesser. Car bien loin de faire paroître de l'attache à ces soupçons, elle fait voir au contraire qu'elle ne desire rien davantage que de les quiter en changeant de sentiment. On ne s'offense gueres contre ceux qui demandent à être éclaircis avec cét esprit. Mais ce qui fait que l'on se choque d'ordinaire de ces éclaircissemens, c'est que l'on témoigne souvent plus d'envie de conserver ses opinions, que de s'instruire si elles sont veritables.

Si l'on suivoit ces regles & cette conduite, on verroit évanoüir la pluspart des differents qui affoiblissent la charité entre les personnes qui font profession de piété. Car il y en a peu qui ne soient produits, ou qui ne soient entretenus par ces impressions témeraires, dont on ne s'éclaircit point. Mais le mal est que chacun voudroit que les autres pratiquassent cette justice envers lui, & qu'il y en a bien peu qui se mettent en peine de la pratiquer eux-mêmes à l'égard d'autrui. Il ne faut pas neanmoins que cette injustice commune nous rebute & nous empêche de

faire envers les autres ce que la charité nous prescrit, puis que cette injustice est un mal pour ceux qui y tombent, & que la charité trouve sa recompense en elle-même, & qu'elle est toûjours une source de biens pour tous ceux qui suivent ses mouvemens & ses regles.

CHAPITRE III.

Ce que l'on doit aux autres quand ils nous soupçonnent injustement de quelques fautes. Regles & exemples de Saint Augustin sur ce point.

VOilà ce que l'on doit au prochain quand on a conçu des impressions à son desavantage. Mais que devons-nous faire quand ce sont les autres au contraire qui sont prevenus contre nous par des soupçons injustes & injurieux? Suffit-il de les souffrir en patience, & de n'en faire point des plaintes aigres & passionnées? Ce seroit déja quelque chose de garder envers eux cette moderation. Mais si l'on ne consulte neanmoins la regle de la charité, que pour y satisfaire, il faut souvent aller plus avant. Car on a quelquefois sujet de considerer ces impressions comme des maladies dangereuses pour le prochain, & de juger en même temps qu'il n'y a que nous qui y puissions remedier, ou au moins que nous y pou-

y pouvons plus que personne. Or dans ces deux circonstances peut-on douter que la charité ne nous oblige de faire tout ce qui nous est possible pour détruire en eux ces preventions, soit en les éclaircissant de la verité, soit en employant d'autres moyens propres à leur donner d'autres sentimens de nous, soit enfin en évitant tout ce qui peut fortifier leur preocupation.

C'est Saint Augustin qui enseigne ces maximes, & qui les a lui même pratiquées d'une maniere admirable. Il regarde ces soupçons contre l'honneur du prochain comme un mal si dangereux qu'il l'apelle un poison capable de faire perir les ames. *Il est à souhaiter*, dit-il, *que ceux qui ont ces pensées témoignent publiquement ce qu'ils ont dans le cœur, afin que l'on puisse employer toute sorte de remedes, plûtôt que de permettre qu'ils perissent sans qu'on le sçache par le poison de ces pernicieux soupçons; QUAM ut taciti pereant perniciosis suspicionibus venenati.* *Aug. Epist. 223.*

Il enseigne que l'on ne doit pas se contenter du témoignage de sa conscience, & que la charité qui ne cherche pas ses interêts, obligeant à faire le bien non seulement devant Dieu, mais aussi devant les hommes, il faut plûtôt tâcher de les persuader de la fausseté de leurs soupçons que de les reprendre de ce qu'ils les font paroître. *Magis satagendum est quomodo persuadeatur hominibus falsum esse quod suspicantur, quam quomodo arguendi sunt*

qui suspiciones suas vocibus, verbisque declarant.

De Civitate Dei lib. 14. c. 19. Il établit ailleurs comme une maxime indubitable, *Qu'encore que celui qui méprise les loüanges des hommes méprise aussi leurs soupçons temeraires; neanmoins s'il est vrayement homme de bien il ne méprise point leur salut, parce qu'il a tant d'amour pour la Justice qu'il aime même ses envieux, & qu'il desire de les corriger, afin de les avoir pour compagnons de sa felicité.*

Enfin comme il est clair que ceux qui nous soupçonnent injustement de quelques fautes ne sont pas plus indignes de nôtre charité que ceux qui nous outragent, on leur peut bien appliquer ce que saint Augustin dit de l'obligation de ceux qui ont souffert quelque injure, qui est de guerir l'ame de celui qui la leur a faite. *Cet homme*, dit-il, *vous a outragé, & en* Aug. serm. 16. de vers. Dom. in Ev. Mat. *vous outrageant il s'est fait lui-même une grande playe; & vous, vous negligez cette playe de votre frere. Vous le voyés perir, & vous ne vous souciez pas qu'il perisse. Vôtre silence à son égard est plus criminel que l'outrage qu'il vous a fait. PEJOR es tacendo quam ille conviciando. Oubliez donc les injures qu'on vous fait; mais n'oubliez pas la playe de vôtre frere.*

Ce sont les regles que ce saint Docteur établit; & il les a lui même pratiquées dans une occasion importante. Car ayant été soupçonné par Albine illustre Dame Romaine d'avoir contribué par interêt au serment que Pinien fit au peuple d'Hippone de ne sortir jamais de leur Ville, & de ne point recevoir l'ordination qu'à Hippone, au lieu de faire des plain-

tes

tes d'un soupçon si mal fondé, il se crut obligé de s'en purger par serment, & il le fit avec une humilité édifiante, sans faire aucun reproche à Albine, & sans avoir d'autre veuë que de guerir en elle les playes qu'elle avoit receuës par ce soupçon, *Sananda ista in vobis non accusanda sunt, & nostra purganda vobis est fama, si est Domino purgata conscientia.*

Ce même Saint ayant repris d'une maniere un peu forte, quoi que sans nommer personne, l'erreur d'un Evêque qui croyoit que Dieu étoit corporel, & qu'il pouvoit être veu des yeux du corps, & cet Evêque s'en étant tellement blessé qu'il refusa de la voir, quoi qu'il s'offrît à lui en demander pardon, soupçonnant peut-être que c'étoit par artifice qu'il témoignoit tant de desir de l'appaiser, St. August. au lieu de se choquer de ce soupçon ne pensa qu'à adoucir cet Evêque, & à lui ôter cette impression. Et il n'y a rien de plus humble que la maniere dont il le fait. Il condamne d'abord la dureté de ses paroles. *J'ai été*, dit-il, *imprudent & excessif dans cette reprehension, & je n'ai pas assez pensé à ce que je devois à mon frere & à mon Collegue dans l'Episcopat. Bien loin de me defendre sur ce point, je me condamne, bien loin de m'en excuser je m'en acuse. Je demande seulement qu'on me pardonne, & que cette offense nouvelle soit couverte par le souvenir de nôtre ancienne amitié.* Et pour détruire le soupçon que cet Evêque avoit d'avoir été méprisé par lui, & que ce fût par

tromperie qu'il recherchât son amitié, il prie un autre Evêque qu'il prend pour mediateur de lui ôter ces pensées. *Assurés-le*, dit-il, *de ma sincerité, & faites lui bien connoître avec quels sentimens de douleurs je vous ay parlé de son mecontentement, combien je suis éloigné de le mepriser, combien je crains Dieu en sa personne: & combien je regarde en lui nôtre chef, dans le corps duquel nous sommes tous freres. NOVERIT quàm eum non contemnam, & quantum in illo Deum timeam, & cogitem caput nostrum in cujus corpore fratres sumus.*

CHAPITRE. IV.

Ce que l'on doit faire quand on juge les éclaircissemens inutiles. Qu'il ne faut pas prétendre guerir les soupçons en un moment. Utilitez qu'on peut tirer des soupçons injustes qu'on a de nous.

VOilà ce que St. Augustin a cru qu'on devoit pratiquer dans les occasions où l'on a sujet d'esperer de pouvoir guerir les soupçons des autres en leur rendant compte de sa conduite, & en les informant de ses vrayes intentions. Que si l'on juge avec sujet que ces sortes d'éclaircissemens seroient inutiles, comme il arrive assez souvent, la charité nous devroit alors appliquer à chercher d'autres moyens de détruire ces préventions, non parce qu'elles nous sont injurieuses, mais

parce

parce qu'elles peuvent nuire à ceux qui les ont. Ainsi au lieu des plaintes & des reproches qui ne servent qu'à aigrir les esprits, il faudroit essayer de faire paroître à ceux qui sont prévenus contre nous, une disposition toute contraire à celle qu'ils nous attribuent. S'ils croyent que nous n'avons pas d'estime ni d'affection pour eux, il faudroit tâcher de les convaincre par des preuves effectives que nous les aimons & estimons veritablement. S'ils s'imaginent qu'on se deffie d'eux: il faudroit chercher des occasions de leur donner des marques de confiance. S'ils nous soupçonnent de quelque défaut que nous n'ayons pas, il faudroit travailler à leur ôter peu à peu cette impression, en évitant ce qui la peut ou entretenir ou augmenter, & en agissant avec eux d'une maniere capable de la détruire; & par ce moyen bien loin que ces préventions nous fussent nuisibles, elles nous donneroient moyen de nous corriger de divers défauts, & de nous enrichir par la pratique d'un grand nombre de vertus.

Souvent même il ne seroit pas besoin pour dissiper ses soupçons d'une application si expresse. Il suffiroit de les dissimuler, & de continuer d'agir à l'ordinaire avec ceux qui les ont sans leur témoigner qu'on s'en apperçoit. L'uniformité de notre conduite les feroit évanoüir peu à peu, & les esprits se trouveroient changez sans même qu'ils s'en apperçussent. Mais notre impatience gâte tout.

 Nous

Nous ne pouvons attendre les remedes lents, Nous voudrions emporter les esprits de force, c'est à dire, que nous voudrions les faire agir contre leur nature.

Quoi qu'un homme se soit blessé par sa faute, quoi qu'il se soit fait malade par le déreglement de sa vie, on ne pretend pas neanmoins le guerir de ses blessures & de ses maladies en lui faisant des reproches ; on a recours aux remedes qui sont propres à son mal, & l'on ne s'étonne pas que ces remedes n'agissent qu'avec le temps. Or on ne doit point distinguer en ce point les maladies de l'esprit de celles du corps. Quelques volontaires qu'elles soient, elles n'en sont ni moins opiniâtres ni moins durables. C'est mal connoître la nature de l'esprit de l'homme que de s'imaginer que lors qu'il est une fois preoccupé, que l'amour propre a pris interêt dans un sentiment, qu'il s'est formé une pente dans le cœur à juger d'une certaine maniere, on puisse en peu de temps effacer toutes ces impressions. Il faut pour changer de sentiment que l'esprit acquiere de nouvelles lumieres, qu'il s'y familiarise, qu'il perde une certaine défiance que les opinions dont il est prévenu lui donnent de tout ce qui y est contraire, que l'amour propre s'accoûtume peu à peu à souffrir le reproche de s'être trompé ; & qu'il oublie en quelque sorte qu'il avoit pris un autre parti. Tout cela a besoin de temps, & c'est être ridicule que de pre-

pretendre, que parce que des soupçons nous regardent, on s'en doive défaire sur le champ, & que l'esprit des hommes doivent agir en notre consideration d'une maniere extraordinaire.

Peut-être même qu'il y a plus de mal dans cette delicatesse qui nous fait souffrir avec tant d'impatience les soupçons injustes qu'on conçoit de nous, qu'il n'y en a dans ces soupçons dont nous nous plaignons. On juge des autres, selon ses lumieres, & ceux qui en ont peu, en jugent quelquefois assez mal, sans que pour cela leur cœur y prenne beaucoup de part. Souvent même ils ont de la charité pour ceux qu'ils condamnent injustement, & seroient trés-disposez à les servir. Au lieu que cette impatience que nous éprouvons dans les mauvais jugemens qu'on fait de nous, est un défaut qui vient certainement de la corruption du cœur, & de l'orgueil dont il est plein.

Que sçavons-nous si Dieu ne permet point quelquefois qu'on juge moins favorablement de nous, & qu'on nous soupçonne injustement, pour nous faire mieux connoître cette playe, & pour nous donner moyen d'en guerir. Que sçavons-nous même s'il n'a point attaché nôtre salut à l'usage de ce moyen. Ainsi en nous en plaignant nous nous plaignons en effet d'un remede favorable que Dieu nous offre. Nous nous opposons aux desseins de sa misericorde sur nous? Nous méprisons ses graces, & nous refusons d'entrer dans les voyes de nôtre salut.



SETTIE'ME TRAITE'.

Qu'il ne se faut point scandaliser des défauts des gens de bien.

Beatus qui non fuerit scandalisatus in me.

CHAPITRE I.

Importance de sçavoir ce que c'est que de n'être point scandalisé de JESUS-CHRIST. JESUS-CHRIST *ne scandalise que ceux à qui il est caché. Il l'est en diverses manieres. Tous les amateurs du monde sont scandalisez de la pauvreté & des souffrances de* JESUS-CHRIST.

QUand Jesus-Christ dit, qu'*Heureux est celui qui ne se scandalisera point de lui*, il nous fait entendre par cette expression, que c'est un bonheur assez rare d'être exempt de ce scandale, & par consequent

ſequent que c'eſt un malheur aſſez ordinaire d'y tomber. Or s'il eſt vrai que le nombre de ces Heureux ſoit petit & que le nombre de ces Malheureux ſoit grand ; nous avons tous un grand interêt de nous inſtruire de ce que c'eſt que d'être ſcandaliſé de Jeſus-Chriſt, puis que nons voulons tous être du petit nombre des heureux, & n'être pas de ce grand nombre de malheureux, & peut-être que les conſiderations ſuivantes pourront ſervir à nous le faire comprendre.

Jeſus-Chriſt n'eſt proprement ſujet de ſcandale qu'à ceux qui le méconnoiſſent, & il n'eſt méconnu des hommes que parce qu'il leur eſt caché. On ne heurte contre les pierres que parce qu'on ne les voit pas. On ne ſe briſe contre Jeſus-Chriſt que parce qu'on ne le connoît pas pour ce qu'il eſt. Ainſi être ſcandaliſé de Jeſus-Chriſt, c'eſt le méconnoitre & le mépriſer par aveuglement & par ignorance. Ce qui nous cache Jeſus-Chriſt eſt donc ce qui fait que Jeſus-Chriſt nous eſt un ſujet de ſcandale. Or il y a diverſes choſes qui le cachent aux hommes.

Sa baſſeſſe, ſa pauvreté, ſes ſouffrances, & toutes les marques de ſon infirmité l'ont caché aux Juifs. Ils n'ont pû croire que ce Meſſie qu'ils ſe figuroient devoir être tout environné de pompe & de gloire, fût cet homme miſerable qu'ils voyoient parmi eux, & qui n'étoit diſtingué des autres hommes par aucun

éclat exterieur. Ils n'ont pû s'imaginer que celui qu'ils avoient crucifié fût l'auteur même de la vie, & c'est pourquoi saint Paul appelle la Croix, *le scandale des Juifs, JUDÆIS scandalum.*

Mais ce ne sont pas seulement les Juifs que les infirmitez de Jesus-Christ scandalisent. Ce scandale comprend generalement tous ceux qui aiment le monde. Tous ceux, dit saint Augustin, qui aiment ce que J. Christ a méprisé, & qui haïssent ce qu'il a aimé, méprisent Jesus-Christ. Car n'est-ce pas mépriser la sagesse de Jesus-Christ que de juger des choses tout autrement qu'elle n'a fait, & de choisir tout le contraire de ce qu'elle a choisi, de croire un bien, ce qu'elle a crû être un mal, & un mal ce qu'elle a crû être un bien? Or mépriser la sagesse de Jesus-Christ, c'est mépriser Jesus-Christ & en être scandalisé.

Que ce scandale est grand, & qu'il est commun. Car combien y en a-t-il peu qui en soient exempts? Combien y en a-t-il peu qui n'estiment moins les hommes lors qu'ils sont revêtus des livrées de Jesus-Christ, c'est à dire de sa pauvreté, & qui ne les honorent interieurement davantage, parce qu'ils portent celles de son ennemi, qui sont les pompes du monde, que saint Augustin appelle avec raison les haillons du diable, *pannos diaboli*? Qu'est-ce que les Cours des Princes, ou plûtôt qu'est-ce que le monde, sinon un lieu

lieu où il eſt honteux de reſſembler à Jeſus-Chriſt ?

Mais encore que l'on ne tombe pas dans ce ſcandale groſſier qui n'eſt propre qu'à ceux qui ſont poſſedez de l'amour du monde, on peut dire neanmoins qu'il y en a peu parmi les juſtes mêmes qui participent parfaitement à cette Beatitude de n'être point ſcandaliſé de Jeſus-Chriſt, non ſeulement parce qu'ils ont toûjours quelque inclination pour les choſes que Jeſus-Chriſt a mépriſées, mais auſſi parce qu'ils en ſont ſcandaliſez en pluſieurs autres manieres qu'il eſt utile de conſiderer.

CHAPITRE. II.

On eſt ſcandaliſé de Jeſus Chriſt, quand on ne le reconnoît point dans ces membres à cauſe de leurs foibleſſes. Remede à ce ſcandale. Utilité des foibleſſes qui couvrent la vertu des juſtes.

POur n'être point ſcandaliſé de J. Chriſt il faut donc le connoître, mais pour le connoître, il faut le connoître tout entier. Or Jeſus-Chriſt tout entier n'eſt pas ſeulement le chef, c'eſt auſſi ſes membres. Il vit en eux, il eſt caché en eux. Ainſi on le méconnoît, quand on l'y mépriſe.

Il est même beaucoup plus facile de mépriser Jesus-Christ dans ses membres qu'en lui-même, parce qu'il y est plus caché. Il n'étoit couvert dans le monde que des bassesses de la nature, mais il est souvent couvert dans les fideles de plusieurs défauts que J. Christ n'a point eus, & même de plusieurs fautes qui nous dérobent quelquefois l'éclat & l'odeur de leur vertu, & nous font soupçonner qu'il n'y ait rien en eux que d'humain. Et comme ce scandale est trés-dangereux, il faut embrasser tous les moyens de l'éviter.

Un des principaux est de bien comprendre avec quelles conditions Jesus-Christ est caché dans les fideles. Et pour cela il faut sçavoir que ce Royaume divin qu'il est venu établir dans le monde, est un Royaume interieur, *Regnum Dei intra vos est.* Il est caché dans le fond de l'ame où Dieu reside avec les richesses de ses graces, sans qu'il en paroisse souvent aucun éclat au dehors. Une ame juste devient par la possession de ce Royaume l'objet de la complaisance de Dieu. Elle devient son thrône & son temple. Les Anges qui la connoissent, y découvrant toutes ces grandeurs: Mais les hommes n'en voyent que de certaines lueurs sombres qui se font paroître dans ses actions, & dans la conduite de sa vie; & tout le reste est obscurci par l'infirmité de la chair.

Cette obscurité dont Dieu couvre dans le monde les tresors de grace qu'il met dans les ames,

ames, produit de trés-grands biens & de trés-grands maux, selon le bon ou le mauvais usage, que l'on en fait. C'est un des grands moyens par lesquels Dieu exerce dans le monde sa misericorde & sa justice. Elle empêche d'une part que les justes ne s'élevent, & ne se perdent par la veuë de leur propre excellence, & elle les délivre de l'autre, de la tentation que leur causeroit l'estime & l'admiration des hommes qui les connoîtroient. Elle les conserve dans la voye de la foi, en les privant de la veuë d'une chose qui les y attireroit par ces motifs trop humains. Car si Saint Augustin dit que Dieu n'a pas *Aug.*
voulu que le renouvellement que la grace *de*
produit en nos ames, s'étendît jusques sur *Civ.*
le corps, en le rendant immortel, de peur *Dei lib.*
que l'esperance que nous devons avoir en *13.*
lui, ne fût trop interessée; si ce même Saint *c. 4.*
assure que c'est par la même raison qu'il permet que les bons soient affligez en ce monde aussi bien que les méchans, de peur que l'on n'eût pour but dans le service qu'on rend à Dieu de s'exempter des maux temporels, on peut dire de même qu'il ne permet pas que nous puissions voir l'excellence de la beauté d'une ame juste, & la difformité horrible d'une ame qui est dans le peché, de peur que ce ne fût par ces motifs interessez que nous desirassions la justice, & que nous eussions horreur du peché.

CHAPITRE III.

Scandales qui naiſſent de l'obſcurité qui couvre les Saints.

MAis ſi cette obſcurité produit quelque bien à l'égard de certaines ames, on peut dire qu'elle produit de trés grands maux à l'égard des autres, & que c'eſt la principale cauſe de l'aveuglement des méchans. Car c'eſt ce qui fait que les gens du monde ne croyent pas qu'il y ait rien d'eſtimable dans les hommes que ce qui flatte leurs ſens, & qu'ils mépriſent la pluſpart des gens de bien, parce qu'ils n'y voyent pas ce qu'ils aiment. Ce qu'on leur dit des biens de l'ame leur paſſe pour chimere, parce qu'ils ne le ſentent point & ne le voyent point. Ainſi ils ne diſtinguent les hommes que par les qualitez exterieures, & par le raport qu'ils ont à leurs paſſions : Et comme les gens de bien participent toûjours un peu à l'eſprit du monde, ils participent auſſi un peu à cette illuſion. L'attache trop grande qu'ils ont pour les qualitez exterieures, leur ôte le ſentiment de la miſere ſpirituelle des ames, ſouvent auſſi ils n'ont pas l'eſtime qu'ils devroient avoir des vrais biens que d'autres poſſedent, parce qu'ils ſont couverts de défauts exterieurs, auxquels ils ſont trop ſen-

ſibles. C'eſt là une des manieres les plus ordinaires dont on eſt ſcandaliſé de Jeſus-Chriſt dans ſes membres. Car comme les Juifs vouloient que leur Meſſie fût tout rayonnant de gloire, nous voudrions auſſi que les gens de bien n'euſſent aucun défaut, ni exterieur, ni interieur, & à moins qu'ils n'ayent cet agrément qui frape nos ſens on eſt porté à les mépriſer, parce qu'on voit leurs défauts & leurs miſeres, & que l'on ne voit pas leurs richeſſes & leurs biens.

Ce ſcandale augmente infiniment quand ces défauts qu'on remarque en eux, ne ſont pas de ſimples défauts naturels, mais que ce ſont des défauts de mœurs, & de veritables fautes. Car ſi l'on n'a ſoin de demander à Dieu qu'il nous preſerve de la tentation qui en nait, il y a danger que ces fautes que nous voyons en ceux qui paſſent pour gens de bien, ne les rabaiſſent & ne les aviliſſent tellement à nos yeux, que nous nous privions de l'édification que nous pourrions tirer de toutes les autres vertus que nous remarquons en eux. Souvent même ces vertus nous deviennent ſuſpectes. On commence d'apprehender d'y avoir été trompé. On ne ſçait plus à quoi s'en tenir, & l'on entre dans un certain deſeſpoir de trouver dans le monde des vertus ſolides.

Cette tentation eſt en même temps trés-dangereuſe & trés-ordinaire. Car il eſt difficile de vivre long-temps avec les perſonnes de

de pieté que l'on ne connoisse en elles quantité de défauts, non seulement imaginaires mais veritables. L'esprit humain agit & se fait toûjours paroître un peu. Ils se laissent tromper & ébloüir. Ils se laissent emporter à des préjugez injustes : Ils sont quelquefois precipitez dans leurs jugemens. On en voit qui sont arrètez à leurs pensées, d'autres qui sont délicats dans ce qui les touche; d'autres qui sont tendres dans les petites incommoditez. Il y en a que leur zele emporte à des excés. Enfin il n'y en a presque point en qui la nature ne se fasse paroître par bien des endroits. Que si l'on se porte sur cela à les condamner, on vient à condamner tout le monde, & à passer de l'aversion pour les défauts, jusques à l'aversion pour les personnes, selon cette parole d'un Ancien, *qui vitia odit, homines odit.*

CHA-

CHAPITRE IV.

Considerations que la foi nous fournit contre les scandales qui naissent des défauts des justes. Divers exemples des défauts des Saints, par lesquels Dieu a accompli ses desseins sur son Eglise.

IL est donc utile de se fortifier contre cette tentation par les considerations que l'on peut trouver dans la Foi. Or elle nous en fournit qui seroient capables de la dissiper, si nous y faisions une attention serieuse. Car elle nous fait voir que les fautes des justes leur sont utiles en plusieurs manieres, comme nous avons déja dit, & même que souvent Dieu les permet plus pour les autres que pour eux-mêmes. Il obscurcit leur éclat, afin que ceux qui ne meritent pas d'en joüir, en soient privez. Il derobe à nos yeux leurs bons exemples, pour nous punir de n'en avoir pas profité. Il resserre l'odeur de leur piété, parce que le monde ne l'a pas receuë comme il le devoit.

Nous nous scandalisons donc souvent de certaines fautes dans les justes qui ne sont pas tant pour eux que pour nous. Elles ne leur nuisent pas, mais elles nous nuisent. Ce sont des épines qui sont bonnes pour eux, parce qu'elles garantissent leur pieté du dan-

ger où elle seroit d'être comme flêtrie par les loüanges des hommes, mais ces épines en nous blessant nous empêchent d'en approcher & d'en sentir la bonne odeur, & ainsi il n'y a que nous qui y perdons.

Les fautes des justes entrent dans l'ordre de la providence, & souvent Dieu s'en sert pour executer ses plus grands desseins contre les méchans. Peut-être que Saint Chrysostome auroit pû se menager davantage avec Arcade & Eudoxie, & que s'il l'avoit fait, ils ne l'auroient pas abandonné à la fureur de Theophile: mais parce que Theophile & les méchans Evêques de ce temps-là meritoient d'être abandonnez à leurs passions, & d'être aveuglez par un succez conforme à leurs desseins, Dieu permit que ce Saint suivit l'ardeur de son zele.

Il y a des gens de bien qui examinant la vie de Saint Thomas de Cantorbie, sont portez à croire qu'il auroit pû sans violer les loix de l'Eglise se relâcher à beaucoup de choses que le Roi Henri second desiroit de lui, & neanmoins le cœur de ce saint Archevêque étant droit, & le cœur de ce Roi étant corrompu; le procedé de ce Saint étant humble & juste, le procedé du Roi violent & injuste, Dieu jugea de ce different plûtôt par la pureté du cœur du Saint; & par la méchanceté de son adversaire, que par le fond de la cause, & il ne laissa pas de le justifier par quantité de miracles, lors que toute l'Eglise étoit partagée sur son sujet.

Le Cardinal d'Arles fut auteur d'une entreprise qui causa une infinité de troubles, qui est la deposition d'Eugene IV. Cette action ne fut point suivie dans l'Eglise. Il n'y a aucunes marques qu'il s'en soit repenti; & neanmoins il n'a pas laissé de faire des miracles aprés sa mort. Dieu ne lui ayant pas imputé ce qu'il avoit fait par le zele de la justice, quoi que dans des circonstances qui rendoient son action imprudente. Saint Pierre de Luxembourg, saint Vincent Ferrier, sainte Catherine de Sienne étoient de divers partis du temps du schisme, & il faut par necessité que quelques uns d'eux ayent été pour l'Antipape, & neanmoins cet obscurcissement n'a pas empêché leur sainteté.

L'utilité que l'on peut tirer de tous ces exemples, peut donner une veuë assez differente de celle qu'ont d'ordinaire ceux qui composent les vies des Saints: car au lieu qu'il paroit que leur unique but est de mettre en veuë toutes leurs vertus, & de cacher tous leurs défauts, je ne sçai s'ils ne feroient point mieux de faire remarquer leurs défauts aussi bien que leurs vertus, afin d'empêcher par là que l'on ne se scandalise de ceux que l'on apperçoit en quelques gens de bien que l'on connoit. Quiconque par exemple fera reflexion sur la maniere dont trois Saints, sçavoir Saint Epiphane, Saint Jerôme & Saint Cyrille d'Alexandrie ont agi sur le sujet de St. Jean Chrysostome, ne s'étonnera plus

que

que des gens de bien soient quelquefois prevenus, & qu'ils tombent en quelques excés, & il concevra qu'il y a une trés-grande étenduë dans ce passage, *charitas operit multitudinem peccatorum.*

CHAPITRE V.

Autres raisons qui prouvent que les fautes des Saints sont bien moins considerables qu'elles ne nous paroissent.

NOus nous trompons aussi souvent dans l'idée que nous avons des fautes des Saints en nous les representant plus grandes qu'elles ne sont. Car 1. nous voyons souvent dans eux des défauts que Dieu n'y voit plus; au lieu que nous ne voyons pas en nous ceux qui y sont veritablement. S'ils font des fautes par ignorance, l'ardeur de leur charité les en purifie, sans même qu'ils les reconnoissent, & ainsi elles ne subsistent plus. S'ils en font par foiblesse ou par quelque passion, ils s'en humilient; & ils se relevent plus forts qu'ils n'étoient avant leur chûte, & par là encore elles ne subsistent plus. Mais les fautes des ames froides, quoi que plus legeres en apparence, subsistent toûjours aux yeux de Dieu, parce qu'elles n'ont point ce feu de charité pour les consumer, & qu'elles ne s'en relevent point tout à fait.

2. Il

2. Il faut extremément distinguer les fautes d'obscurcissement & le défaut de lumiere, des fautes de passion, les fautes de l'esprit, des fautes du cœur. Il n'y a proprement que Dieu qui soit juge des fautes qui naissent d'ignorance, où la cupidité ne paroît point avoir de part : & il n'est pas permis aux hommes d'en déterminer le degré.

3. Tous les Saints ont dans le cœur une disposition sincere d'aimer & de suivre toute verité connuë. Mais ils ne connoissent pas également toutes les véritez, & ils ne sont pas également appliquez à toutes celles qu'ils connoissent. Dieu les éclaire & les touche differemment selon les divers desseins qu'il a sur eux, & en leur donnant un amour ardent pour certaines veritez, par lesquelles il les veut sanctifier ; il permet quelquefois qu'à l'égard des autres ils demeurent dans quelque espece d'obscurcissement, ou dans un défaut de sentiment qui ne vient pas de la corruption de leur cœur, mais de ce que Dieu les applique à d'autres choses. C'est ce qui fait que ceux qui aiment ces veritez, sont souvent choquez de les en voir si peu touchez, parce qu'ils ne considerent pas qu'ils sont eux-mêmes dans cette privation de lumiere & de sentiment à l'égard de plusieurs autres ; & que le cœur de l'homme étant étroit au point où il l'est dans cette vie, Dieu n'exige pas qu'il aime la verité dans toute son étenduë, mais seulement que ce soit l'amour

mour de la verité, & non la cupidité qui soit le principe de ses actions.

4. Quand Dieu laisse ainsi les Saints dans l'ignorance de certaines veritez, où il détourne les occasions qui les pourroient engager à faire des fautes par cette ignorance, ou il couvre par la pureté de leur cœur & par l'ardeur de leur charité celles qu'ils font. Il arrive neanmoins de là qu'on peut facilement abuser de leur exemple, soit en s'imaginant qu'on doit suivre aveuglement tout ce qu'ils ont fait, soit en se portant à mépriser ces Saints à cause de ces défauts de lumiere. Mais il faut remedier à l'un & à l'autre de ces scandales par la consideration de cette diverse dispensation que Dieu fait de la connoissance de sa verité. Car on voit par là d'une part qu'il peut rester des tenebres dans les Saints à l'égard de certains points, dans lesquels par consequent ils ne doivent pas être pris pour guides; & on a lieu de conclure de l'autre, qu'il ne s'ensuit pas que ceux en qui on aperçoit de ces défauts de lumiere à l'égard de certaines veritez, ne puissent être Saints par l'application qu'ils ont à d'autres.

5. On peut ajoûter à cela que peut-être ceux qui blessent en apparence certaines veritez par ignorance & par defaut de lumiere, ont devant Dieu plus d'amour & de zele pour elles, que ceux qui font paroître beau-

beaucoup de chaleur pour ces mêmes veritez. Car Dieu a particulierement égard au fond du cœur : & quand il y voit un amour sincere de la verité & de la justice, une disposition à les suivre aux dépens de toutes choses, il a moins d'égard aux tenebres qui empêchent cet amour de se repandre sur certains points particuliers ; au lieu qu'il arrive quelquefois que ce zele aparent pour certaines veritez, n'est qu'un effet d'amour propre, & d'attache à son propre sens. On soûtient la verité comme on soûtiendroit la fausseté, si on avoit les mêmes engagemens à la soûtenir, & Dieu ne voit souvent rien de sincere au fond du cœur qui tende directement à la verité.

CHAPITRE VI.

Raisons que les Sçavans ont de s'humilier dans les defauts de lumiere qu'ils decouvrent dans les Saints.

CEux qui par une étude plus exacte de l'antiquité ont acquis des connoissances & des lumieres que des personnes trés-saintes n'ont pas, ont sujet de s'humilier par cette pensée, que ces verités quoi que grandes & importantes, ne sont pas d'ordinaire celles, dont la pratique est la plus frequente, & qui sont les principes

des actions communes qui composent nôtre vie. Ainsi comme les occasions de les pratiquer ne sont pas fort ordinaires, elles deviennent souvent steriles dans ceux qui les sçavent, & ils peuvent croire aisément qu'ils les aiment, sans avoir pour elles aucun amour réel & effectif. Il en est tout au contraire des veritez communes, comme celles qui apprennent à converser avec le prochain d'une maniere édifiante, à avoir Dieu present dans toutes ses actions, à ne faire rien que par son mouvement & par son esprit, à mortifier toutes les saillies de l'amour propre, à retrancher toutes les inutilitez de sa vie, à mortifier ses sens en tout ce que l'on peut, à moderer ses passions, à regler tous les mouvemens de son esprit & de son corps, à ne se plaindre pas de petits maux, à recevoir favorablement ceux qui nous avertissent de quelque défaut, à n'être point attaché à son sens & à ses lumieres, à être retenu dans ses jugemens. Ces veritez qui prescrivent ces actions communes, ne sont pas moins veritez que les autres dont nous avons parlé, mais elles ont cet avantage que la pratique en est ordinaire, & que l'on ne se flate gueres de les aimer, lorsque l'on ne les aime pas veritablement. Ce sont celles là que tous les Saints ont connuës, & c'est en les pratiquant & en les aimant qu'ils sont devenus Saints: au lieu qu'il arrive souvent que ceux qui sont plus éclairez dans ces veri-

tez moins ordinaires, & qui ne servent de regles qu'aux grandes actions, s'appliquent beaucoup moins à ces veritez communes, dont la pratique continuelle est la vraye source de la sanctification des amis, & de l'édification que nous donnons à ceux qui sont témoins de nos actions.

Il arrive neanmoins quelquefois que des personnes qui paroissent trés-exactes & trés-édifiantes dans leurs actions communes, succombent dans les grandes occasions, pour avoir negligé de rechercher les lumieres qui leur étoient necessaires pour s'y conduire, ou par d'autres raisons secretes que Dieu connoît; & que d'autres au contraire, dont la vie étoit en effet moins exacte & plus remplie de petits défauts témoignent beaucoup de courage & de force dans ces occasions importantes, & font voir qu'elles avoient au fond du cœur un amour solide & veritable pour Dieu; Et c'est ce qui doit humilier à leur tour ceux qui sont exterieurement plus reglez, & plus composez, parce qu'ils ne sçavent pas pour cela quel est le degré de leur force, & qu'ils sont peut-être, avec toute cette regularité exterieure plus foibles & plus imparfaits devant Dieu, que ceux dont les imperfections frapent davantage les yeux du monde. Tant Dieu a eu soin de tenir dans cette vie toutes choses dans l'obscurité & dans l'incertitude, pour nous ôter tout droit de nous glorifier en nous-mêmes, & de mépriser les autres.

HUITIE'ME TRAITE'.

DES *MOYENS* DE *PROFITER* DES *MAUVAIS SERMONS.*

CHAPITRE I.

Que les mauvais Sermons ne doivent pas servir de pretexte de n'y assister point. Qu'il faut chercher les moyens de s'en édifier, & qu'on ne doit pas mettre de ce nombre ceux qui sont bons dans le fond, quelque defaut de langage & d'ordre que l'on y remarque.



ON ne sçauroit éviter d'entendre quelquefois de mauvais Sermons. Car outre qu'on ne connoit pas tous les Predicateurs, & qu'il n'est pas juste de les éviter sans les connoitre: outre que les Predicateurs mêmes ne sont pas uniformes à precher ou toûjours bien ou toûjours mal,

&

& qu'ainsi en cherchant un bon Sermon, on en trouve quelquefois de fort mauvais ; il semble qu'une personne de pieté ne se puisse dispenser d'entendre les Predicateurs quels qu'ils soient. Car les Sermons en general étant necessaires à l'Eglise, & Dieu ayant choisi cette voye pour l'instruction des peuples, il faut que ceux dont la pieté sert de regle aux autres, contribuent à faire subsister ce ministere en donnant l'exemple de se rendre assidus aux instructions publiques. Autrement si par un discernement qu'ils feroient des Predicateurs, ils portoient le peuple à se dispenser de les écouter, ce ministere seroit peu à peu abandonné, & les simples se trouveroient par là privez du principal moyen que Dieu leur ait donné pour s'instruire des veritez necessaires à leur salut.

Mais afin qu'ils ne destinent pas uniquement cette action à l'édification des autres, & qu'ils en puissent aussi profiter eux-mêmes, leur pieté les devroit appliquer à trouver des moyens de s'édifier de toutes sortes de Sermons & puis qu'il n'est pas en leur pouvoir de faire que tous ceux qui se mélent de prêcher s'acquitent comme il faut de ce ministere, ils devroient travailler sur eux-mêmes, pour s'acquiter comme ils doivent de celui d'écouter les predications, qui est une autre fonction qui a aussi ses devoirs, & par consequent ses regles.

On voit bien d'abord que la recherche de

ces moyens & de ces regles doit consister à trouver des inventions saintes de s'edifier des mauvais Sermons. Car il ne faut pas de methode pour s'édifier des bons. Chacun sçait qu'il faut ouvrir son cœur aux veritez solides qu'on y annonce; qu'il faut demander à Dieu la grace qu'elles y fructifient comme une semence divine, qu'il faut les conserver dans sa memoire comme un tresor precieux, qu'il faut faire en sorte en les repassant souvent dans son esprit qu'elles s'y enracinent & s'y étendent, & qu'enfin il faut chercher les occasions de les reduire en pratique.

On sçait encore assez que l'on ne doit pas mettre au nombre des mauvais Sermons ceux où des veritez, d'ailleurs solides & édifiantes, seroient proposées d'une maniere grossiere & peu agreable: où le Predicateur auroit peu de talent, peu d'exterieur, peu de facilité de s'exprimer. Car pourveu que le fond soit bon, il faut qu'un Auditeur judicieux s'y attache, & qu'il s'en serve pour couvrir les défauts exterieurs.

On doit faire le même, quand ce qui nous choque dans un Prédicateur, n'est que le peu de raport de ses pensées à son sujet. Car pourveu que les verités soient bonnes & utiles en elles-mêmes, qu'importe que le raport en soit si juste. Mais je voudrois bien, dit-on, qu'on les eût proposées dans une autre application. Et bien, détachez-les de cette application qui vous choque, & considerez-les

en

en elles-mêmes, ou faites-en vous-même dans vôtre esprit une autre application. C'est toûjours vous avoir obligé que de vous avoir donné lieu de faire attention à ces veritez. Elles meritent bien d'être meditées pour elles-mêmes.

CHAPITRE II.

Description des mauvais Sermons, combien ils deshonorent Jesus-Christ. Outrages qu'il reçoit dans sa Parole aussi grands que ceux qu'il reçoit dans son Corps. Mouvement de frayeur & de reconnoissance qui en doivent naître.

MAis il y a des Sermons qui péchent par le fond même, & qui ne sont remplis que de paroles, qui ont plus de son que de sens. Il y en a où l'on ne debite que des speculations creuses & des pensées sans solidité: qui laissent l'ame dans la disette & dans la faim: dont on ne sçauroit rien raporter pour la correction de ses mœurs, & où le peuple comprend aussi peu, que s'ils étoient faits en une langue inconnuë. Il y en a même où les Predicateurs dissimulent, ou affoiblissent la verité par une lacheté criminelle, ou l'alterent par ignorance ou par interêt.

Comme il est impossible que ceux qui ont un

uu peu de lumiere ne reconnoiſſent ces défauts, on ne doit pas exiger d'eux qu'ils ſe les diſſimulent à eux-mêmes, mais ſeulement qu'ils ne les agrandiſſent pas. Et il eſt bon au contraire qu'ils tâchent de comprendre la grandeur des excez qui ſe commettent en ce point, & qu'ils gemiſſent devant Dieu de la maniere ſi indigne dont ſa verité eſt traitée par les hommes. Car ce ſaint gemiſſement faiſant une partie de la pieté, tout ce qui l'excite leur eſt utile, & contribuë à leur édification.

En conſiderant avec cét eſprit les outrages que J. C. reçoit dans la diſpenſation de ſa parole, ils trouveront qu'ils ne ſont pas moindres que ceux qu'il reçoit dans la diſtribution de ſon Corps, & qu'on peut dire même qu'ils ſont plus grands, & qu'ainſi ils nous doivent être de plus grands ſujets de douleur, d'humiliation, & de terreur. Car quoi qn'il y ait une infinité de Prêtres vicieux & criminels qui s'ingerent dans l'adminiſtration des Sacremens & dans la diſtribution du Corps de J. C. il n'y a rien de plus rare que d'en trouver d'aſſez impies pour donner aux fideles des Hoſties non conſacrées, au lieu du Corps même de J. C. ou pour méler des poiſons avec des Hoſties conſacrées, afin de faire mourir les corps de ceux qui les reçoivent. Ainſi quoi que ces Prêtres malheureux commettent un ſacrilege par la hardieſſe qu'ils ont de s'ingerer dans des fonctions ſi divi-

divines, ceux neanmoins qui participent au Corps de Jesus-Christ par leur ministere, n'en reçoivent aucun préjudice. Il n'en est pas de même de la parole de Dieu. Non seulement il y a des Prêtres qui la deshonorent par la hardiesse qu'ils ont de la prêcher, lors qu'ils ne devroient songer qu'à faire penitence de leurs crimes, & qui s'attirent par là le reproche que Dieu leur fait par ces paroles du Prophete Roi : *Peccatori autem dixit Deus : Quare tu enarras justitias meas, & assumis testamentum meum per os tuum?* Mais il y en a qui l'empoisonnent par leurs mauvaises maximes, ou par leurs emportemens & leurs passions, & qui font ainsi qu'au lieu de raporter la vie dans les ames, elle y porte souvent la mort. Et enfin il y en a qui au lieu de la vraye parole de Dieu, ne debitent que leur imagination, ce qui ne nuit pas seulement aux simples en les privant de la nourriture dont ils ont besoin, mais les trompe malheureusement en leur donnant lieu de recevoir comme la parole de Dieu des pensées toutes humaines & toutes profanes.

Il ne faut qu'apliquer ces veües à l'état present de l'Eglise, pour recconnoître qu'il y a une infinité de Chrêtiens qui souffrent ce que l'Ecriture appelle *famem verbi*, LA DISETTE *de la parole de Dieu*, parce que ceux qui sont chargez de les instruire, au lieu des veritez solides tirées de cette parole, dont ils les devroient nourrir, ne les repaissent

que de leurs propres pensées, & de leurs vaines speculations: qu'ainsi l'Eglise éprouve en bien des lieux cette playe terrible dont Dieu a autrefois menacé de fraper les Juifs, & que la même Ecriture apelle *ubera arentia*, des mammelles qui n'ont point de lait, c'est à dire des Pasteurs sans lumiere & incapables de nourrir leurs peuples de la doctrine de la verité, ce qui doit exciter en même temps en nous des sentimens de compassion pour la misere spirituelle de tant d'ames, des mouvemens de reconnoissance de ce que Dieu vous a traitez plus favorablement qu'elles, en nous donnant la connoissance de sa verité, dont il permet qu'elles soient privées, & une frayeur salutaire par la veüe du peu d'usage que nous avons fait de tous ces secours.

CHAPITRE III.

Instructions que nous pouvons tirer des mauvais Sermons. Que Jesus-Christ en souffrant les mauvais Sermons, pratique d'une maniere divine sa justice envers les mechans, & sa misericorde envers les bons.

SI ces Sermons qui nous plaisent si peu par eux-mêmes, nous faisoient entrer dans ces sentimens, ils nous deviendroient aussi utiles

utiles que ceux qui nous rempliroient le plus la memoire des veritez édifiantes. Il n'y en a même gueres de plus importantes que celles que l'on peut apprendre par ce châtiment que Dieu exerce sur l'Eglise. Car il fait voir par là que la connoissance de la verité ne nous est point deuë, que nous meritons d'en être privez, que cette privation est la juste punition de nos déreglemens, que nous nous devons imputer à nous-mêmes cette disette de Predicateurs Evangeliques, qu'ainsi les fautes qu'ils commetrent dans l'exercice de leur ministere, sont en quelque sorte les nôtres, puisque c'est pour nous punir que Dieu les permet.

Il ne faut pas s'imaginer que nous n'ayons point sujet de craindre pour nous-mêmes les effets de la colere de Dieu, sous pretexte que nous sommes instruits & que nous avons divers moyens de supléer aux défauts des Predicateurs. Car Dieu a aussi d'autres sortes d'aveuglemens à répandre sur nous, que nous ne devons pas moins aprehender. S'il ne nous punit pas par la privation de la connoissance des loix communes du Christianisme, il peut nous punir en nous privant de la connoissance de quelque devoir particulier dans quelque rencontre importante, & cette privation suffit pour nous faire entrer dans de funestes engagemens, & pour nous rendre inutiles toutes nos autres connoissances. Nous ne sommes donc pas dans un moindre

besoin de sa lumiere & dans une moindre obligation de la rechercher. Et comme cette lumiere se communique dans la voye ordinaire par le ministere des hommes, personne ne peut dire qu'il n'ait point besoin de Predicateur, c'est à dire d'un homme qui lui fasse connoître ce que Dieu demande de lui.

Mais il ne faut pas que cette veuë des desordres qui se commettent dans la dispensation de la parole de Dieu, aussi bien que dans la distribution du Corps de Jesus-Christ, nous applique seulement à la consideration de la justice envers les méchans; elles nous doit encore plus remplir de l'admiration de sa bonté envers les éleus. Car c'est pour eux qu'il souffre avec une patience incomprehensible toutes ces profanations. C'est pour eux qu'il veut que son Corps reside jusqu'à la fin du monde sur nos Autels, & qu'il entre dans la bouche de tous ceux qui le veulent recevoir, sans avoir égard aux sacrileges que tant d'impies commettent en le recevant, afin que ses éleus ne soient pas privez de cette nourriture divine, qui est le moyen ordinaire de leur salut. Ainsi il arrive quelquefois que le Corps de J.C. demeure des années entieres dans des Eglises entre les mains de méchans Prêtres qui le deshonorent tous les jours par de nouvelles impietez, & qu'il y reçoit une infinité d'outrages de la part des Chrêtiens déreglez, afin que quelque pauvre femme ait le moyen d'y participer, ou de l'y

venir adorer. Il n'y est pas même quelquefois pour ceux qui composent cette Eglise particuliere, parce qu'ils peuvent être tous impies & méchans. Il y est pour ceux qui naîtront d'eux à plusieurs années de là.

C'est de même en consideration de ses éleus qu'il souffre que des méchans corrompent & profanent sa parole en l'annonçant. Et qu'il permet qu'on la prêche à des gens qui n'en tirent aucun fruit, & qui n'en deviennent que plus criminels, afin que quelque ame simple qui s'y trouvera presente en soit instruite & édifiée, ou qu'au moins le ministere étant conservé, des éleus, qui ne naitront peut-être que plusieurs années aprés, trouvent dans ces lieux les instructions dont ils ont besoin.

Comme la pieté nous doit donc porter à adorer la charité infinie de Jesus-Christ residant sur nos Autels, & souffrant pour le bien de ses éleus, tous les outrages qu'il y reçoit, elle ne nous doit pas moins porter à adorer cette même charité qui lui fait endurer la maniere si indigne dont on traite sa verité soit en l'annonçant, soit en l'écoutant. Et il est bien juste d'en conclure que ce seroit le comble de l'ingratitude de ne vouloir pas s'exposer pour l'interêt de la verité à recevoir quelque mauvais traitement de la part des hommes, puisque Dieu souffre tous les jours que cette verité soit exposée à tant de mépris & à tant d'irreverences pour nôtre bien.

CHAPITRE IV.

Retenuë que l'on doit avoir dans les jugemens que l'on porte des Predicateurs. Qu'on peut trouver des sujets d'édification presque dans tous les Sermons. Etenduë qu'il faut donner à la pieté.

IL faut pourtant avoir soin de retenir dans de justes bornes cette veuë des fautes qui se commettent par ceux qui annoncent la parole de Dieu, de peur qu'elle ne nous porte trop loin, & que comme il paroit peu de lumiere, peu d'onction, & souvent peu de jugement dans certains Sermons, elle ne nous en fasse conclure que le Prédicateur est absolument dépourveu de toutes ces qualitez. Car ce jugement pourroit être mal fondé. Il y a des gens qui prêchent trés-mal, & qui ont neanmoins de la pieté, & même de la lumiere & du jugement en d'autres choses: & la raison en est, qu'ils ne prêchent mal, que parce qu'ils ont une fausse idée, & qu'ils se sont d'abord proposez de mauvais modelles. Ils se mettent, je ne sçai comment, dans l'esprit, que les Sermons doivent avoir quelque chose de relevé, de sublime, d'extraordinaire, & qu'on y doit éviter les pensées communes & populaires. Ainsi quand ils ont à prêcher, ils ne consultent ni leur cœur, ni la

disposition de leur Auditeur; ils se guindent en une certaine region de leur esprit, où ils n'habitent pas d'ordinaire & où ils ont un magazin de pensées fausses & de speculations creuses, que cette fausse idée dont ils sont prevenus, leur fait approuver, mais comme ils n'ont le jugement gâté que par cét endroit, ils ne laissent pas de pouvoir être judicieux en d'autres choses, quand ils sont sortis de ce païs, où ils sont en quelque sorte en un état violent, & qu'ils sont revenus à leur maniere ordinaire de parler & de penser.

Aprés qu'on aura donc pratiqué cette équité envers le Predicateur, & qu'on aura pris resolution de le ménager autant que l'on pourra, dans ce qu'on en dira devant les autres, de peur d'empêcher le fruit qu'il peut faire sur ceux qui auroient d'autres veuës que nous, Il faudra considerer bonnement tout ce qu'il dit, & tâcher d'y trouver quelque chose qui nous puisse édifier, & à quoi nôtre esprit se puisse attacher; & il est difficile qu'on n'y reüssisse si l'on le fait de bonne foi, ou que l'on ait au moins sujet de se convaincre que c'est nôtre peu de lumiere & nôtre peu de vertu qui nous empêche d'en profiter.

Nous voudrions que tous les Sermons continssent toûjours quelque beau principe de morale bien developé & bien exprimé, qu'ils nous fissent remarquer quelque défaut considerable de la vie des Chrêtiens, qu'ils

nous

nous portassent à la pratique de quelque devoir important. Et en effet il seroit à souhaiter qu'ils fussent tels, & c'est un defaut quand cela n'est pas, parce que les Predicateurs doivent suposer que le commun du monde ne s'édifie gueres que de ces sortes de Sermons. Ce qui faisoit dire à Saint François de Sales *qu'il ne trouvoit point qu'un Sermon fût bon, si le Predicateur n'y avoit eu pour but d'édifier quelque coin des murailles de Jerusalem*. On doit neanmoins reconnoître que c'est aussi un défaut d'avoir une pieté si reserrée. La vertu Chrêtienne a plus d'étenduë. Elle n'est pas toûjours occupée de la correction de nos mœurs, ni du soin de s'instruire des principes du Christianisme. Elle s'oublie quelquefois pour se porter toute à Dieu, pour l'admirer, pour le loüer, pour considerer ses mysteres en eux-mêmes, sans aucun retour sur soi, pour contempler les œuvres de sa misericorde & de sa justice, pour se réjoüir des graces qu'il a faites aux Saints. Or il n'y a point de Sermons qui ne puissent exciter en nous quelques-uns de ces mouvemens, si nous y étions disposez, & si nôtre esprit n'étoit point si borné à n'y chercher des sujets d'édification que d'un certain genre; ce qui fait que souvent on trouve aussi peu à s'édifier dans plusieurs Sermons des Peres, que dans ceux qu'on entend presentement.

CHA-

CHAPITRE V.

Qu'il faut aimer les veritez lors même qu'elles sont mêlées avec d'autres choses qui les deshonorent, ou qu'elles sont proposées d'une maniere basse & commune.

ON se flate d'ordinaire d'être du nombre de ceux que Saint Augustin apelle, *non verborum, sed rerum avidos*, avides de choses & non de paroles; & on s'imagine que c'est ce qui nous dégoûte des Sermons où il y a plus de paroles que de choses. Cependant on peut dire que ce dégoût vient plûtôt d'un défaut contraire, c'est-à-dire de ce que nous sommes plus attachez aux manieres qu'aux choses mêmes, & que nous aimons plus la rareté, l'éclat, & la justesse des pensées, que leur solidité & leur verité. Car enfin il n'y a point de si mauvais Sermons, où il n'y ait des choses, c'est à dire des verités, mais elles ne nous touchent point, parce qu'elles sont ou communes, ou hors de leur place, ou mal exprimées, ou qu'elles y sont mêlées avec quantité de pensées fausses, ou éloignées du sujet. Puis donc que tous ces defauts étant joints à la verité nous en ôtent entierement le goût, il faut que nous ayons peu d'amour pour elles. Un diamant mêlé avec des ordures ne perd point son prix à nôtre égard. On

le

le ramasse toûjours avec soin & avec ardeur, quand on le découvre, & souvent on s'y applique d'autant plus que l'on le trouve dans un lieu qui semble le deshonorer. Nous en devrions faire autant de ce peu de veritez Chrêtiennes qui se trouvent dans de certains Sermons. Il seroit juste que nous y fissions d'autant plus d'attention que nôtre esprit ne seroit pas partagé par un grand nombre de choses qui meritassent son application. Or il n'y a point de verité Chrêtienne qui étant meditée comme il faut, ne soit capable de nous nourrir, & il n'y en a point même qui ne nous parût avoir assez de lumiere pour penetrer ce qu'elle renferme.

Nous devons penser que ces veritez communes que nous entendons avec dégoût, sont infiniment au dessus de tout ce que l'on peut trouver dans les livres des Payens qu'on lit avec tant d'estime & tant de plaisir, que c'est une grace singuliere que Dieu nous a fait d'avoir bien voulu nous les découvrir aprés les voir tenuës cachées quatre mil ans à tous les hommes, que les Prophetes mêmes & les Saints de l'ancien Testament ont soupiré pour les connoître dans cette clarté avec laquelle elles nous sont revelées; qu'elles font partie de ces jugemens divins dont David disoit avec tant de sentiment de reconnoissance, *Non fecit taliter omni nationi, & judicia sua non manifestavit eis.* Et cela devroit suffire pour nous donner de la confusion, que des dé-

défauts humains dont elles ſont environnées, puiſſent nous en faire perdre entierement le goût & l'amour. C'eſt par là même que nous devrions diſcerner ſi nous aimons ſincerement la verité. Car comme Saint Auguſtin dit qu'on diſcerne mieux la beauté de la juſtice, lors qu'on la regarde dans des objets qui n'ont rien qui ne donne l'horreur au ſens, tels qu'étoient les membres des Martyrs lors qu'ils étoient tout couverts de playes; ne peut-on pas dire de même que l'on ne peut mieux reconnoître ſi l'on aime la verité pour elle-même que lors qu'elle ſe preſente à nous en des diſcours où nous ne pouvons rien aimer qu'elle, & où nous trouvons d'ailleurs une infinité de choſes choquantes. Ainſi l'on pourroit faire ſervir ces ſortes de Sermons d'un exercice utile pour honorer la verité pour elle-même, ſans qu'il y eût rien qui partageât l'hommage que nous lui rendons. Et la moindre verité honorée de cette ſorte ſeroit capable de nous édifier davantage que les inſtructions les plus touchantes, & qui contentent davantage nôtre eſprit.

Il n'y a preſque point de ſi mauvais Sermons dont on ne fût touché, ſi ce qu'on y dit étoit nouveau, & ſi nous ne ſavions rien de ce qu'il contient, par aucune autre voye. Il n'y a point par exemple, de diſcours ſi froid du Paradis ou de l'Enfer qui ne fît beaucoup d'impreſſion ſur nous, ſi nous n'en avions jamais en-

entendu parler ailleurs. Ce qui nous ôte le ſentiment de ces choſes, eſt donc qu'elles nous ſont déja connuës, & que nous y ſommes accoûtumez. Mais ſi nous ne pouvons éviter cet effet de l'infirmité humaine, nous pouvons bien au moins nous en humilier, & nous en ſervir pour reconnoître que l'eſprit humain eſt bien peu de choſe, puis que les mêmes objets qui l'ont juſtement touché en un temps, ne le touchent plus en un autre, par cette vaine circonſtance qu'il s'y eſt accoûtumé comme ſi cette accoûtumance changeoit la nature de ces objets & ne leur ôtoit rien de ce qu'ils ont, ou de terrible, ou de grand.

CHAPITRE VI.

Que les defauts qu'on remarque dans les mauvais Sermons nous donnent lieu d'en remarquer de ſemblables dans nous-mêmes.

UN autre moyen de profiter des mauvais Sermons eſt de ſe ſervir de ce qui nous y choque pour connoître nos propres défauts. Et en les conſiderant de cette ſorte, plus un Sermon ſeroit rempli de défauts humains, plus il ſeroit propre pour nous ſervir de tableau

bleau de ce que nous ſommes, & de la maniere dont nous agiſſons. Car la vie des Chrêtiens devroit être une prédication continuelle qui portât dans l'eſprit des autres une image vivante de toutes les vertus. L'Apôtre Saint Pierre nous recommande d'inſinuer l'humilité en toutes choſes: *humilitatem in omnibus inſinuantes*: C'eſt à dire qu'il veut que les Chrêtiens prêchent l'humilité par toutes leurs actions. On en peut dire autant de toutes les autres vertus; & nous ne devrions rien faire qui ne pût ſervir à les graver dans le cœur des autres; comme un Predicateur ne doit rien dire qui n'édifie ſes Auditeurs. Cependant combien s'en faut-il que nos actions ne faſſent cette impreſſion ſur l'eſprit de ceux qui les voyent? Que portons-nous au contraire le plus ſouvent, que l'image de nos paſſions, de nos mouvemens déreglez, de nos interêts ſecrets? Nous prêchons donc à peu prés par nos actions comme les mauvais Predicateurs prêchent par leurs paroles; & nous nous acquitons du miniſtére general de Chrêtiens, comme ils s'acquitent du miniſtére particulier de Prédicateurs. Ne voyons donc pas leurs défauts tout ſeuls, mais voyons les nôtres dans les leurs; & tournons contre nous-mêmes une partie de ce dégoût que nous avons d'eux.

Si nous y prenons même garde de prés; nous trouverons que les défauts particuliers dans

dans lesquels ils tombent, sont assez semblables aux nôtres, & on a à peu prés les mêmes causes.

1. Ces gens suivent d'ordinaire leurs pensées & leurs fantaisies sans faire reflexion si elles seront proportionnées à l'esprit de ceux qui les écoutent. Nous suivons de même nos humeurs & nos passions, sans avoir aucun soin de proportionner nos actions & nos paroles à l'esprit de ceux avec qui nous vivons; ce qui fait que nous les choquons en mille maniéres, & que nous ne faisons rien qui les édifie.

2. Il y a des Prédicateurs qui choquent les Auditeurs intelligens & judicieux, en s'écriant mal à propos sur de petites choses, en s'échaufant sur des sujets qui ne le meritent pas, & en faisant paroître je ne sçai combien de faux mouvemens, qui incommodent étrangement ceux qui ont l'idée de la justesse, aussi bien pour les mouvemens que pour les choses.

Mais ce défaut n'est-il pas infiniment plus grand & plus ordinaire dans nôtre vie, que dans les Sermons? Car combien se glisse-t'il de mouvemens dans nos actions, & dans nos paroles, qui sont faux non selon la Rhetorique mais selon la foi? Ne fait on pas souvent paroitre de l'inclination & de l'estime pour des actions qui ne doivent causer que des sentimens d'horreur? Ne reçoit-on pas sou-

souvent avec moquerie & avec mépris des choses qui ne devroient exciter que de la pieté ? combien releve-t-on de choses qui devroient nous paroître basses & méprisables? Combien en rabaisse-t'on qui sont effectivement grandes & dignes d'être admirées ? Combien parle-t'on froidement de celles dont on devroit être le plus touché ? Ce sont autant de faux mouvemens d'autant plus dangereux qu'ils naissent de la mauvaise disposition de cœur, au lieu que ceux des Prédicateurs ne marquent souvent en eux qu'un simple défaut d'esprit.

3. Plus on a l'idée de la justesse soit pour les choses soit pour les mouvemens, plus on remarque de défauts dans les Predicateurs. Et ainsi on peut dire que la reputation de beaucoup de ceux qui éclatent dans cet emploi, n'est fondée que sur le peu de lumiere de leurs Auditeurs. Si nous avions de même des spectateurs éclairez & qui eussent l'idée des vrais mouvemens que les objets devroient exciter en nous, la maniere dont nous agissons, & dont nous parlons, leur deviendroit presque insuportable. Ils ne verroient en nous qu'inclinations corrompuës, qu'impressions injustes, que défaut de sentiment & d'amour pour les chose qui en meritent le plus, & ils éprouveroient à nôtre égard quelque choses de ce saint mouvement que Jesus-Christ fit paroître à l'égard des Juifs par ces paroles ? *O generatio incredula*

dula quousque vos patiar? L'indulgence avec laquelle on nous souffre, n'est donc aussi qu'un effet de l'aveuglement des hommes; Nous ne passons qu'à la faveur de leur peu de lumiere, & il est bien juste que nous souffrions patiemment dans les autres, ce qu'on souffre continuellement de nous.

4. Ce qui detourne les Predicateurs du droit chemin, & qui les jette dans la fausse éloquence, dans les pensées vaines & de nulle édification, est souvent qu'ils ont d'autres veuës que celles qu'ils devroient avoir en s'acquitant de leur ministere. Ils veulent paroître sçavans, éloquens, habiles; ils se piquent de bel esprit, en un mot ils parlent pour eux-mêmes, & non pour leurs Auditeurs, & en parlant de la sorte, ils ne parlent souvent, ni pour leurs Auditeur, ni pour eux-mêmes. Ce sont de même ces fausses veuës qui se mélent dans nos actions qui en détruisent l'édification; Si nous n'en avions point d'autres que de satisfaire à nôtre devoir, & de servir le prochain, elles répandroient une odeur de piété qui gagneroit insensiblement les cœurs; mais les passions & les recherches secretes qui s'y mélent, empêchent cét effet, & produisent ordinairement des impressions toutes differentes de celles que nous pretendons. Le desir que nous faisons paroître de nous relever, nous rabaisse aux yeux des autres. On plaît d'autant moins qu'il paroît plus qu'on a eu dessein de plaire, & par une con-

contradiction naturelle aux hommes ils conçoivent justement des passions toutes opposées à celles qu'ils remarquent en nous.

5. Mais ces Predicateurs dont nous parlons sont particulierment propres à faire connoître le neant & l'aveuglement de la vanité des hommes. Ils se fatiguent dans leur cabinet à produire de belles pensées ; ils en chargent leur memoire avec travail, ils les debitent avec hardiesse, & ils sortent en suite de la chaire fort satisfaits d'eux mêmes, s'imaginant avoir laissé une grande idée d'eux à leurs Auditeurs. Car on ne recherche ces prétenduës belles pensées que pour plaire & il est difficile qu'en croyant plaire aux autres, on ne se plaise à soi-même. Cependant il n'y a le plus souvent rien de tout cela. Les personnes de pieté ont pitié de ces sortes de Sermons. Ceux qui sont peu charitables s'en mocquent. Presque tous n'y pensent pas un quart d'heure aprés. C'est à peu prés comme l'on nous traite, lors qu'au lieu de rechercher le vrai bien, nous n'avons pour but que d'acquerir la reputation des hommes. Nous devenons souvent par là l'objet de leur mépris & de leur malignité, & ceux qui nous sont le plus favorables s'occupent à peine de nous l'espace d'un quart d'heure.

6. L'illusion de ces Predicateurs peut encore servir à nous faire remarquer combien on tire peu de secours des autres pour se cor-

riger de ses défauts. Car quoi qu'il n'y en ait point de plus exposés que ceux des Predicateurs, il n'y a rien neanmoins de plus ordinaire que d'en voir qui demeurent toute leur vie sans trouver un seul ami qui les en avertisse. On croit que c'est une civilité qu'on leur doit de leur témoigner qu'on est satisfait de leurs Sermons; & ces civilitez étant receuës par l'amour propre passent pour des témoignages sinceres & des approbations authentiques. Ainsi un Predicateur trompé par les autres & par lui même continuë souvent à abuser toute sa vie de son ministere; il détruit au lieu d'edifier, & il épuise inutilement non seulement les forces de son corps, mais aussi celles de son âme, qui s'affoiblit encore plus que le corps par cét emploi quand on ne s'en acquitte pas comme il faut.

Il est moins étrange que les Predicateurs qui ne sont soûmis à personne, se corrigent peu de leurs défauts. Ils s'appellent d'ordinaire eux-mêmes à ce ministere; ils prêchent quand ils veulent & comme ils veulent, & personne ne prend un interêt particulier dans la maniere dont ils le font. Mais qui ne s'étonnera que des Predicateurs choisis par des Compagnies reglées, où l'on ne les admet à ce ministére qu'avec discernement & avec meure déliberation, fassent souvent paroître si peu de spiritualité, & si peu de lumiere dans leurs Sermons, & qu'ils

qu'ils ne les rempliſſent pas moins que les autres d'une Scolaſtique baſſe & inutile ?

Ce qui doit augmenter nôtre étonnement ſur ce point, eſt que dans les mêmes ordres où l'on laiſſe ainſi les gens prêcher à leur phantaiſie, & avec des défauts viſibles contraires à la fin de leur miniſtére, on ne ſouffriroit pas qu'ils fiſſent une fauſſe démarche dans les ceremonies, qu'ils omiſſent une genuflexion, & qu'ils manquaſſent à la moindre des pratiques regulieres. Il y a dans ces ſortes de Societés des punitions ordonnées pour toutes les fautes contre la regularité, mais il n'y en a point pour ceux qui abuſent de la parole de Dieu, ſoit en debitant aux peuples des penſées vaines & abſtraites, au lieu de leur donner une nourriture ſolide & proportionnée à leurs beſoins, ſoit en détruiſant le fruit des veritez qu'ils annoncent par une oſtentation de ſcience & d'éloquence. On ſe remet abſolument aux Predicateurs de la maniere dont ils s'acquiteront de leur miniſtere. On leur laiſſe ſuivre leurs idées; & ſi l'on leur donne quelques regles pour les conduire, elles ſont ſi vagues & ſi peu préciſes qu'ils s'imaginent les ſuivre en faiſant tout le contraire de ce qu'ils devroient.

On ne peut ſans doute alleguer d'autre raiſon de cette conduite ſinon que l'on ſait fort bien dans ces Societés en quoi conſiſte la maniere de bien pratiquer les cérémonies;

mais que l'on y a peu d'idée de ce que c'eſt qu'annoncer la parole de Dieu d'une maniere digne de Dieu, & que l'on y connoît peu l'importance des fautes qu'on peut commettre en abuſant de ce miniſtére, & en le raportant à ſoi-même & non à l'utilité de ſes Auditeurs.

C'eſt la concluſion qu'il ſemble que l'on ait droit d'en tirer, mais elle s'étend beaucoup plus loin que cet exemple, & ſi nous voulons nous faire juſtice, nous trouverons qu'elle nous regarde en une infinité de rencontres. Car nous ſommes de même exacts dans la pratique de certains devoirs exterieurs, juſques à y être attachez d'une maniere ſuperſtitieuſe, & Judaïque, mais nous n'avons que des idées fort confuſes de la plûpart des devoirs ſpirituels & des vertus intérieures: ce qui fait que nous connoiſſons peu les fautes que nous faiſons contre ces devoirs & ces vertus. Nous ne ſavons ce que c'eſt que la veritable humilité, la mortification interieure, l'amour de la juſtice, la dépendance de Dieu, le deſir de la ſouffrance: & comme ce ſont ces vertus interieures qui ſont la ſource de l'onction & de l'édification qui ſe répand dans les actions & dans les paroles, il n'eſt pas étrange que ne les connoiſſant pas, & n'en ayant pas même de vraye idée, il n'y ait rien d'édifiant dans nôtre converſation ni dans nôtre vie.

FIN







